



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

SOMMAIRE

| | | |
|-----------------------|---------------------|-----|
| ÉVÉNEMENTS | – Paris Photo | 17 |
| NOUVELLES EXPOSITIONS | – Romandie | 28 |
| | – Tessin | 72 |
| | – Suisse alémanique | 80 |
| EXPOSITIONS EN COURS | | 106 |

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel sur l'actualité de la photographie contemporaine

Rédaction : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse.

Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. De 1998 à 2004, elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne. Elle s'engage dès 1998 dans la promotion de la création actuelle, en particulier comme membre fondateur et présidente de NEAR, association suisse pour la photographie contemporaine de 2009 à 2013. Elle a été rédactrice en chef de NEXT, mensuel édité par NEAR, de 2008 à l'été 2015 (72 numéros).



© Youqine Lefèvre, de la série *Far from Home*, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

FOCUS – Youqine Lefèvre. *Far from Home*

La série *Far from Home* (2014-2017) de l'artiste Youqine Lefèvre (1993, BE) se place dans l'entre-deux : du documentaire et de l'intime, de la transition de l'enfance à l'âge adulte, des problématiques familiales et de la solitude. Les photographies ont été réalisées après une patiente immersion dans un foyer isolé dans la montagne. Vous trouverez dans les pages suivantes le texte de l'artiste ainsi qu'un extrait de cette série qui combine subtilement portraits, paysages, détails du quotidien et pierres chargées de symboles. Ce travail a été récompensé par le Prix Photoforum PasquArt en 2016, la Bourse du Talent #70 Portrait et le Prix Focale – Ville de Nyon en 2017. Grâce au soutien de la Ville de Nyon, la galerie associative Focale offre en effet depuis 2012 l'occasion à un ou une photographe d'exposer son projet documentaire avec une aide à la production de CHF 5'000.-.

L'événement incontournable du mois de novembre, la foire internationale Paris Photo présente, dans le cadre de sa 21^{ème} édition, 190 exposants (galeries, éditeurs ou libraires), provenant de 30 pays. Paris Photo a lieu dans le magnifique Grand Palais et se divise en quatre secteurs : dans le secteur Principal, qui occupe la nef, 151 galeries proposent aux visiteurs un tour d'horizon de la photographie produite depuis le 19^{ème} siècle, avec une quarantaine de solo ou duo shows. C'est une excellente opportunité de voir les travaux d'artistes émergents ou à mi-carrière. Le secteur Prismes, dans le Salon d'Honneur, est dédié aux installations, aux œuvres sérielles et de grands formats ; il présente cette année 14 projets d'envergure. Le secteur Editions réunit 32 éditeurs et libraires provenant de 8 pays ; de nombreuses signatures sont proposées pour les ouvrages publiés récemment. La foire inaugure cette année le secteur Films/vidéos en partenariat avec MK2. De multiples expositions et autres foires parallèles (*off*) ainsi que des festivals ont lieu à ce moment-là à Paris et vous en trouverez un petit aperçu dans la rubrique Événements.

Nassim Daghighian

→ Exposition de Youqine Lefèvre, *Far from Home*, galerie Focale, Nyon, www.focale.ch, 19.11. – 24.12.2017



© Youqine Lefèvre, de la série *Far from Home*, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

" *Far from home*, loin de la maison, de la famille. Ce travail porte sur des enfants placés dans un foyer, isolés dans la montagne, parce que leurs parents se trouvent momentanément dans l'incapacité de s'occuper d'eux. Des enfants éloignés, contre leur gré, du parcours « ordinaire » qu'ils devraient suivre. Ils ne sont déjà plus vraiment des enfants ; à cause des traumatismes vécus, ils sont dans une transition, un entre-deux, une indétermination, où le monde de l'enfance persiste quelque peu.

L'intime, l'enfance, la mémoire, la famille et ses failles sont des sujets récurrents dans ma pratique artistique, parce qu'ils me concernent directement. Ils sont profondément liés à mon histoire personnelle, à mon adoption. Ils sont comme des obsessions. L'enjeu est de déplacer mes propres problématiques familiales et intimes vers quelque chose de plus large, ouvert. Partir de sa petite histoire afin d'accéder à une plus vaste.

Dès le commencement de ce projet, il était clair pour moi que je devais uniquement photographier les enfants et non les éducateurs ou les parents. Ils sont l'élément central. Leur histoire frôle la mienne. Dans mes portraits, j'essaie de capter un moment d'abandon, intérieur, comme en suspension. Passer outre la représentation de soi, le rôle que l'on pense devoir jouer face à l'objectif, afin d'arriver à une beauté d'« être ». Je souhaite qu'une faille, un flottement soit perceptible ; une sorte d'indétermination, une fragilité faisant écho dans l'environnement, en référence à la situation qu'ils vivent. La nature, le paysage, très présents, ont toute leur importance dans la série. Ils sont le fruit, entre autres, de nombreuses déambulations et d'états d'esprit ressentis lorsque je me retrouvais là-bas.

Far from home est un travail de longue haleine, nécessitant de la patience. J'installe une certaine « lenteur », vecteur de proximité avec les personnes et les lieux photographiés. J'ai besoin de m'immerger dans l'environnement, de créer un lien avec les modèles, de faire en quelque sorte partie de la communauté. Au fur et à mesure, je me rapproche de ces enfants, tant sur le plan personnel que formellement. Il est question d'une quête de l'intime. Par ailleurs, mes photographies de paysages, d'intérieurs ou d'objets donnent



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

volontairement très peu d'informations, elles sont presque abstraites. Ma pratique artistique se situe à la lisière entre le documentaire et l'intime, comme en équilibre sur un fil. À mesure que ce projet évolue, il tend à basculer de plus en plus vers l'intime.

Des images de pierres reviennent plusieurs fois dans la série ; pour deux des garçons du foyer en particulier, elles ont une réelle valeur. En ayant quelques rares notions en minéralogie et en lithothérapie, ils leur attribuent des pouvoirs : elles sont capables de consoler ou de calmer la colère par exemple. Aussi, lors du rituel de départ d'un enfant – c'est-à-dire le moment où il quitte le foyer pour rentrer définitivement à la maison – une pierre lui est toujours offerte par un éducateur, censée représenter au mieux sa personnalité. Traiter de ces pierres est une façon selon moi d'aborder ces enfants de manière plus intime. "

Youqine Lefèvre

Youqine Lefèvre (1993, vit et travaille à Namur, BE) est diplômée de la Formation Supérieure en photographie du Centre d'Enseignement Professionnel de Vevey (CEPV) et a auparavant obtenu un Bachelor en Arts Plastiques à l'Ecole de Recherche Graphique (ERG) à Bruxelles. Elle suit actuellement un Master en Arts visuels, option photographie, à la Royal Academy of Fine Arts (KASK) de Gand.



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale



© Eastman Kodak Company Annual Report, 1952. Courtesy George Eastman Museum, Rochester

ÉVÉNEMENTS

Photographie et technologies de l'information

Colloque, Extranef, UNIL - Université de Lausanne, 16.11. – 17.11.2017

www.unil.ch

"Les photographies tendent à exister en masse. Éléments moteurs de la consommation de masse, elles ont, dès l'invention du médium, amené l'industrie à développer de multiples instruments pour accélérer la production, le stockage et la diffusion des images, de la bobine de film à la carte mémoire, des appareils de petit format aux caméras numériques, en passant par la chronophotographie, le bélinographe, l'impression rotative, etc. En parallèle, nombre de techniques et de standards ont dû être mis au point ou adaptés à la photographie pour gérer, organiser et tirer parti de collections sans cesse croissantes : on peut penser aux catalogues iconographiques, aux registres, aux fichiers, aux systèmes de classification de bibliothèques, aux banques d'images, aux algorithmes, ou aux divers instruments de juxtaposition d'images comme les planches-contact ou les atlas. Dans certains cas, la photographie peut y constituer l'objet même de la collection, dans d'autres, elle agit plutôt comme l'outil permettant de rassembler et de donner accès à des matériaux provenant de sources très diverses, comme c'est le cas avec le microfilm, par exemple. Aujourd'hui, la nouvelle « indicialité » de la photographie numérique (André Gunthert) fournit des outils supplémentaires pour saisir les images et associer des données à elles, et pour offrir ainsi de nouveaux moyens de gérer et de donner accès à de grandes quantités d'images dans l'espoir de générer de nouveaux savoirs à partir d'elles."

Colloque organisé par : Estelle Blaschke, Olivier Lugon et Davide Nerini. Plus d'info sur : www.unil.ch



© Ola Kolehmainen, Less Less Is Is More More II, 2017, c-print, 150x186 cm. Courtesy Gallery Taik Persons – Paris Photo 2017

Paris Photo

Foire internationale créée en 1997, Grand Palais, Avenue Winston Churchill, Paris 8^e, 09.11. – 12.11.2017
www.parisphoto.com

Paris Photo accueille cette année Karl Lagerfeld comme Invité d'Honneur. " Ce créateur visionnaire et esthète érudit a toujours été fasciné par la force des images et le pouvoir évocateur qu'elles exercent. « Aujourd'hui la photographie fait partie intégrante de ma vie. Elle crée un mouvement harmonieux entre ma fièvre artistique et mon effervescence professionnelle », commente Karl Lagerfeld. Sous la forme d'un parcours inédit parmi les milliers d'œuvres présentées à la foire et d'un livre publié aux Editions Steidl, Karl Lagerfeld partage ses coups de cœur." Une façon originale pour le public de contempler les œuvres exposées par les galeristes, tout en découvrant l'univers esthétique du créateur.

La collection privée d'Helga de Alvear, galeriste espagnole réputée et collectionneuse passionnée, fera l'objet d'une présentation intitulée *Les larmes des choses*, curatée par Marta Gili dans le Salon d'Honneur.

" Regarder les œuvres d'art qui forment une collection implique de s'entourer des « choses » qui constituent l'univers de quelqu'un d'autre. Walter Benjamin disait que « la relation la plus intime qui puisse être établie avec les objets est celle de la possession ». Travailler sur les photographies et les vidéos de la collection d'Helga de Alvear devient alors, en quelque sorte, un acte de voyeurisme mais aussi de complicité. La présente sélection d'œuvres issues de cette collection n'est qu'une proposition parmi tant d'autres pouvant être envisagées. Si l'art, est, aussi, une manière de créer de la contemplation, *The Tears of Things (Les larmes des choses)* offre une représentation de la vie des choses, pour permettre, peut-être, de la comparer avec la nôtre. "

Marta Gili Directrice, Jeu de Paume, Paris

Source : pré-dossier de presse



© Karine Laval, Eclipse, 2016, photogramme, 35.6x27.9 cm. Courtesy of Benrubi Gallery, New York City
– Paris Photo 2017



© Cig Harvey, Prism, 2017, tirage chromogénique digital, 71.1x71.1 cm. Courtesy de l'artiste et Robert Klein Gallery – Paris Photo 2017



© Viviane Sassen, Pelican Vulno, 2017, tirage pigmentaire sur papier archive, 60x45 cm
Courtesy of Stevenson, Cape Town & Johannesburg – Paris Photo 2017



© Julie Blackmon, Fake Weather, 2017. Courtesy Robert Mann Gallery – Paris Photo 2017



© SMITH, Sans titre, de la série Saturnium, 2017. Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire - Prix Swiss life à 4 mains 2017 – Paris Photo 2017



© Candida Höfer, Edificio Basurto Ciudad de México II, 2015, c-print, 180x226.3 cm 2015. Courtesy Thomas Zander – Paris Photo 2017

Quelques événements pendant Paris Photo 2017

Polycopie

Salon de l'édition indépendante, Bateau Concorde-Atlantique, Paris 7^e, 8.11. – 11.11.2017
www.polycopies.net

Offprint

Salon de l'édition indépendante, ENSBA, 14 rue Bonaparte, Paris 6^e, 9.11. – 12.11.2017
www.offprint.org

Fotofever

Foire créée en 2012, Carrousel du Louvre, Paris 1^{er}, 10.11. – 12.11. 2017
www.fotofever.com

Photo Saint-Germain

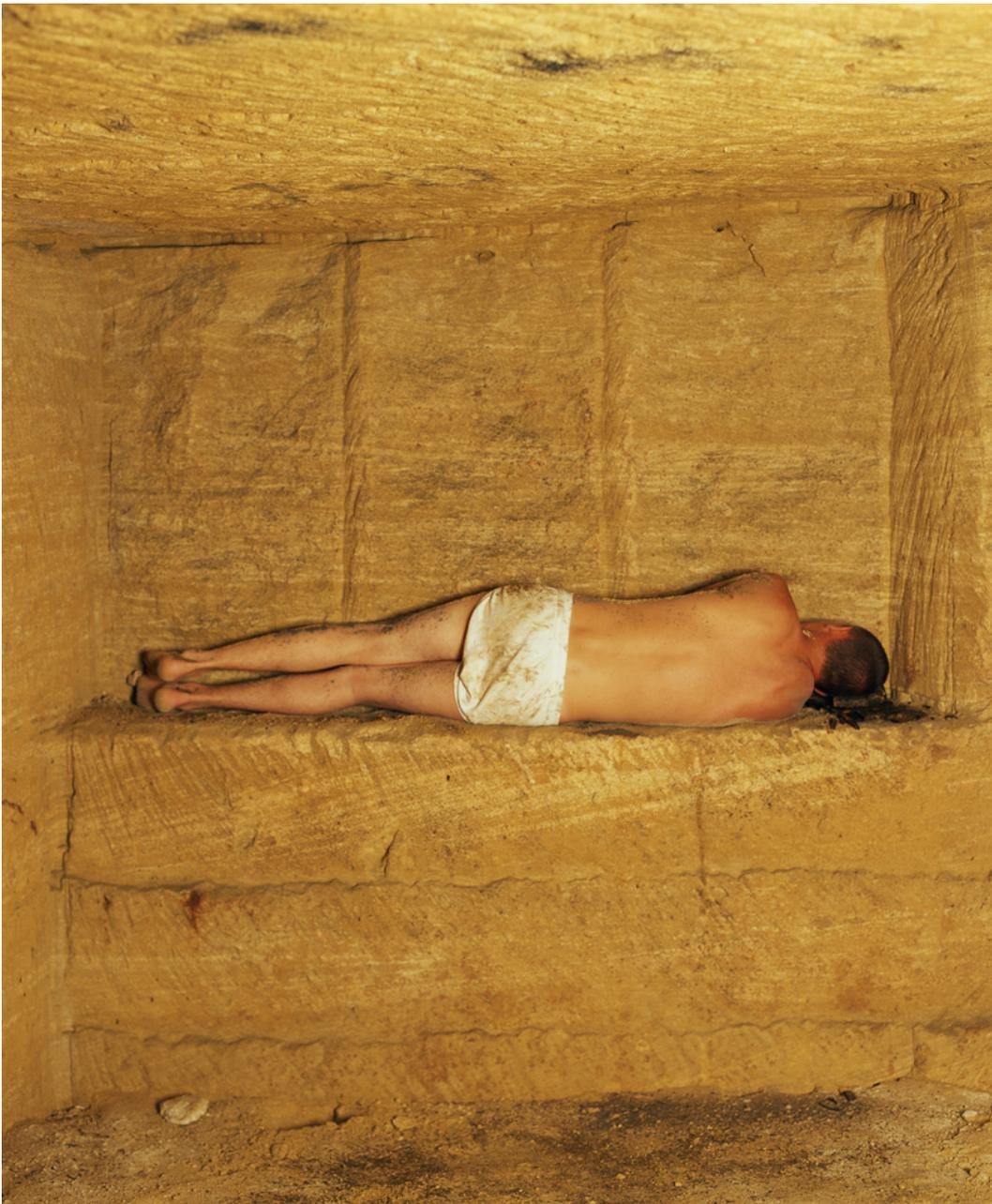
Festival créé en 2010, Quartier de Saint-Germain, Rive gauche, Paris, 03.11. – 19.11.2017
www.photosaintgermain.com

Rencontres photographiques du 10^e

Biennale créée en 2005, Mairie du 10^e et autres lieux, Paris 10^e, 16.10. – 18.11.2017
www.rencontresphotoparis10.fr

Biennale des photographes du monde arabe contemporain

Biennale créée en 2015 par l'Institut du Monde Arabe (IMA), Paris 5^e, et la Maison Européenne de la Photographie (MEP), Paris 4^e, 13.09. – 12.11.2017
www.biennalephotomondearabe.com



© Andres Serrano, Untitled V (Torture), 2015, tirage pigmentaire d'archive sur papier Canson Platine, encadré, 165.1x139.7 cm. Courtesy de l'artiste et Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles – Paris Photo 2017

Quelques expositions à voir pendant Paris Photo 2017

Andres Serrano

Petit Palais, Avenue Winston Churchill, Paris 8^e, 07.10.2017 – 14.01.2018
www.petitpalais.paris.fr

Mohamed Bourouissa. Périphérie

Musée national Eugène Delacroix, 6 rue de Furstenberg, Paris 6^e, 03.11. – 19.11.2017
ww.musee-delacroix.fr

Maya Rochat. A Rock is a River

Lily Robert, 3 rue des Haudriettes, Paris 3^e, 19.10. – 18.11.2017
www.lilyrobert.com



© Matthias Bruggmann, V6C0047, Syria, 2015, tirage pigmentaire sur papier archive, 100x150 cm. Courtesy Galerie Polaris / Matthias Bruggmann / Prix Elysée – Paris Photo 2017

Ali Kazma. Souterrain

Jeu de Paume, 1 place de la Concorde, Paris 8^e, 17.10.2017 – 21.01.2018
www.jeudepaume.org

Clément Cogitore. Braguino ou La communauté impossible

Le Bal, 6 impasse de la Défense, Paris 18^e, 15.09. – 23.12.2017
www.le-bal.fr

Claude Mollard. Une anthropologie imaginaire

Maison Européenne de la Photographie, 5/7 rue de Fourcy, Paris 4^e, 08.11.2017 – 07.01.2018
www.mep-fr.org

Paysages Français, une aventure photographique 1984-2017

BnF Bibliothèque nationale de France François-Mitterrand, Paris 18^e, 24.10.2017 – 04.11.2018
www.bnf.fr

Étranger résident. La collection Marin Karmitz

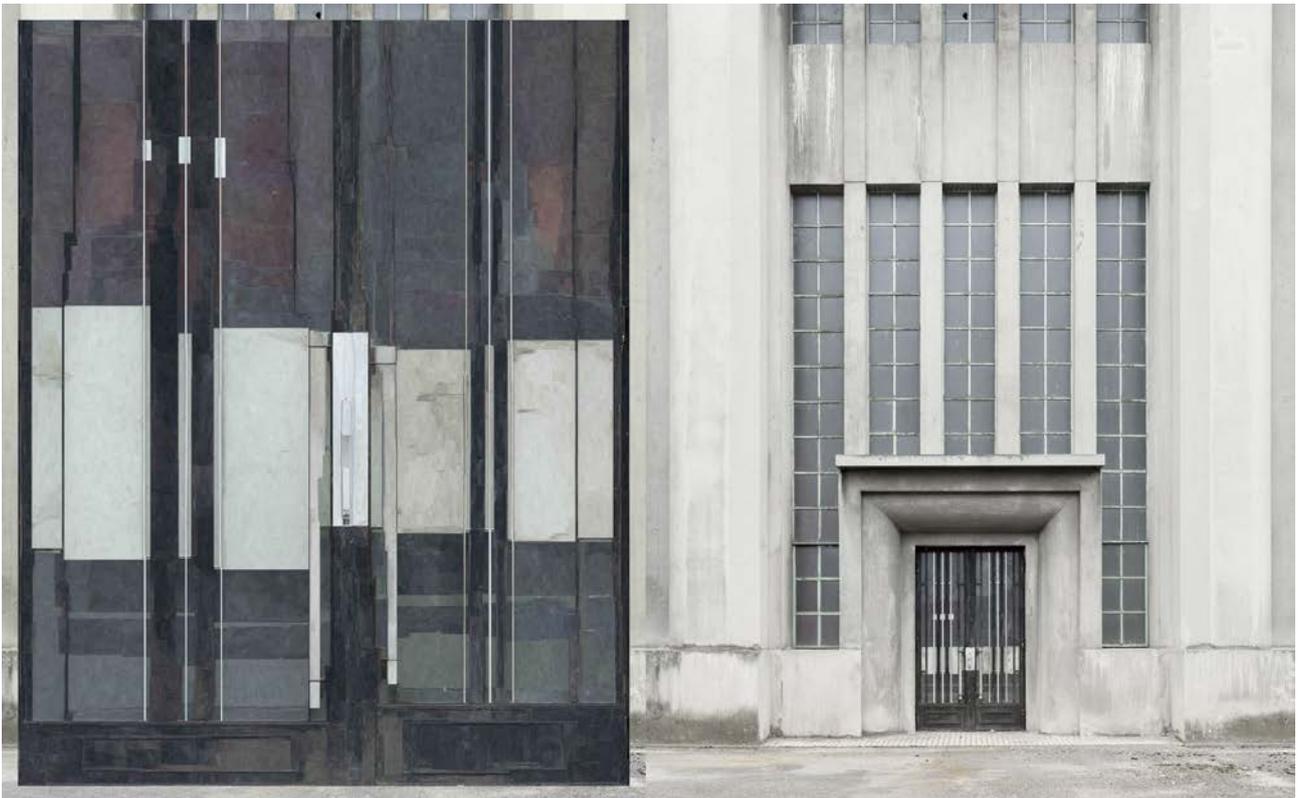
La maison rouge, Fondation Antoine De Galbert, 10 Bvd de la Bastille, Paris 12^e, 15.10.2017 – 21.01.2018
www.lamaisonrouge.org

Henri Cartier-Bresson, Nico Bick, Otto Snoek. L'Europe autrement !

Atelier Néerlandais, 121 rue de Lille, Paris 7^e, 21.09. – 17.12.2017
www.atelierneerlandais.com

Raymond Depardon. Traverser

Fondation Henri Cartier-Bresson, 2 impasse Lebois, Paris 14^e, 13.09. – 17.12.2017
www.henricartierbresson.org



© Mathieu Bernard-Reymond, Transformation 48 / Seuil (Kembs), 2015, tirages pigmentaires sur papier Ilford, 2x100x80 cm. Courtesy Baudoin Lebon – Paris Photo 2017

Mathieu Bernard-Reymond. Transform

Solo show de la Galerie Baudoin Lebon, Paris Photo, Grand Palais, Paris 8^e, 09.11. – 12.11.2017
www.parisphoto.com

Le premier volet de *Transform*, intitulé *Power*, à été créé à partir d'images réalisées par Mathieu Bernard-Reymond dans les centrales hydrauliques et nucléaires réparties le long du Rhin.

Les notions de production et de transformation dictent à la fois le fonctionnement des lieux photographiés et le processus de création des images. Les prises de vue effectuées sur place ont fait l'objet de plusieurs mutations, passant de vues architecturales documentaires à des clichés restructurés en postproduction, pour enfin se muer en images abstraites. À cet ultime stade de leur évolution, l'origine photographique des images ne fait pas de doute, mais leur nature exacte est aussi à rapprocher d'un mélange des domaines pictural et informatique. Ces espaces industriels toujours mystérieux pour le public quittent les mains de l'auteur sous la forme d'œuvres à la poétique troublante, où apparaissent ponctuellement des éléments figuratifs identifiables.

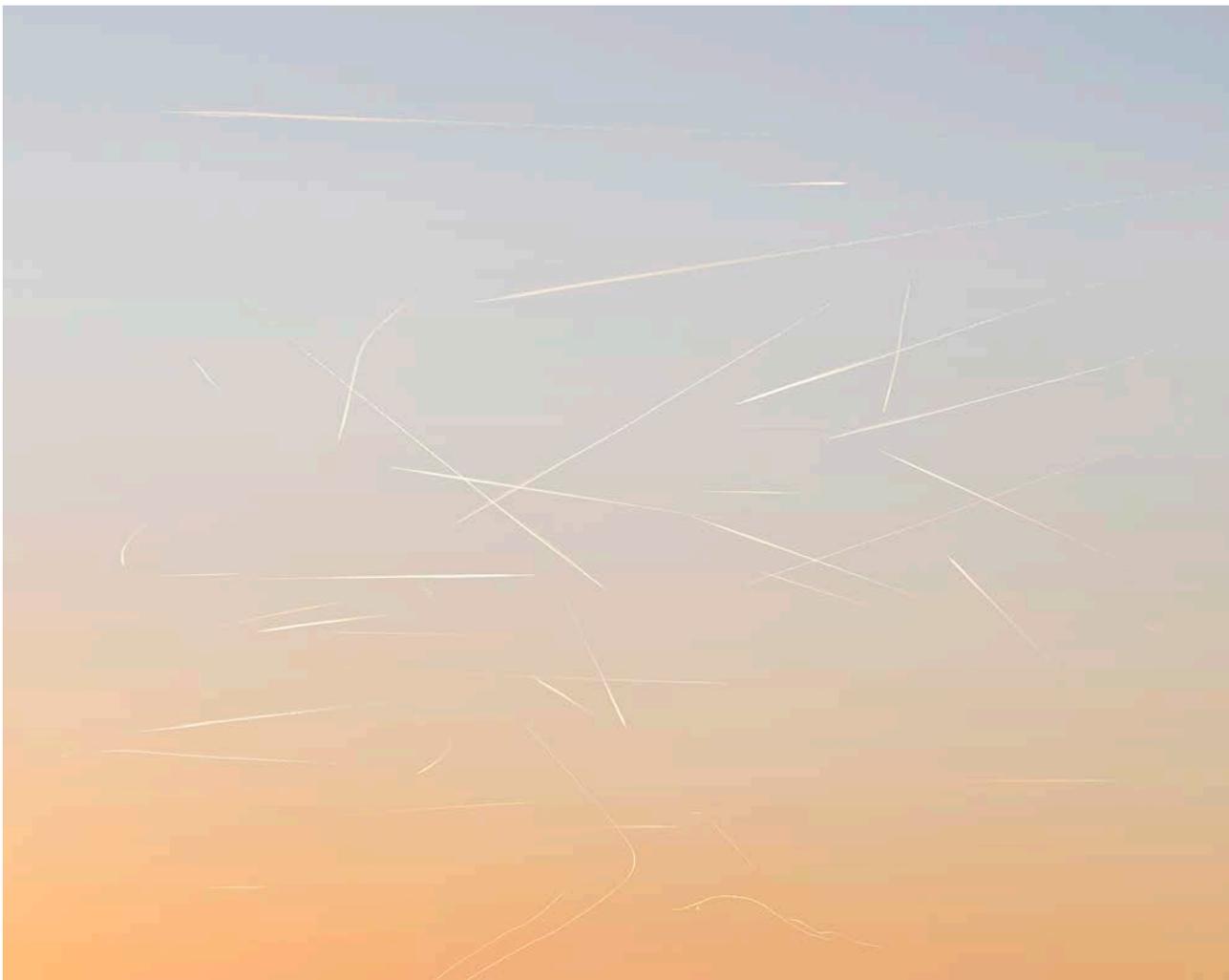
L'exposition a ceci d'original qu'elle donne à voir ces différents stades de création dans un accrochage où ils se superposent ou juxtaposent.

La série est ensuite progressivement augmentée de différent volets, d'abord dans des supermarchés (*Transform : Hyper*), puis dans diverses usines (*Transform : Make*).

Le second volet, *Transform : Hyper*, "émerge d'allées de supermarchés méticuleusement photographiées et patiemment remixées en vues abstraites. J'explore ici la manière dont les éléments typographiques et les codes couleur des emballages et des annonces publicitaires peuvent survivre à un processus destructif que j'utilise. De nouveaux signes et de nouveaux messages émergent de ce procédé " M. Bernard-Reymond

Mathieu Bernard-Reymond (1976, FR) est diplômé de la Formation Supérieure en photographie de Vevey (CEPV) en 2002. Il a remporté le Prix de la fondation HSBC pour la photographie en 2003, le prix No-Limit des Rencontres d'Arles en 2005, le premier prix du salon Paris Photo en partenariat avec BMW en 2006, ainsi que le prix Arcimboldo pour la photographie numérique en 2009. Il a publié deux ouvrages, *Vous-êtes ici* (2003, Actes-Sud) et *TV* (2008, Hatje Cantz). Mathieu Bernard-Reymond a présenté son travail dans de nombreuses expositions personnelles en Europe, en Chine, au Japon et à New York.

Sources : <http://matbr.com/transform> ; <http://www.baudoin-lebon.com/fr/expositions/presentationarchives/143/mathieu-bernard-reymond>



© Matthieu Gafsou, *Traces 3a*, de la série *Ether*, 2016, tirage pigmentaire. Courtesy Galerie Eric Mouchet – Photo Saint Germain

Matthieu Gafsou. Céleste

Galerie Eric Mouchet, 45 rue Jacob, Paris 6^e, 14.10. – 25.11.2017
www.ericmouchet.com

Après avoir essuyé les plâtres de la galerie Eric Mouchet en 2014 avec son exposition *La Chaux-de-Fonds*, et conçu l'exposition de groupe *Eléments* en 2015, Matthieu Gafsou (1981, CH / FR) y revient pour célébrer le troisième anniversaire de la galerie.

Dans *Céleste* Matthieu Gafsou présente une association originale d'œuvres qu'il a sélectionnées parmi deux de ses séries récentes de photographies encore inédites en France : *Sacré* et *Ether*.

La série *Sacré* a été réalisée dans le cadre de l'Enquête photographique fribourgeoise, un programme d'« encouragement à la création permettant de constituer un patrimoine d'images contemporaines consacré) contemporain consacré au canton », qui récompense sur concours un ou une photographe tous les deux ans. Lauréat en 2012, Matthieu Gafsou a ainsi conçu une suite d'images de figures, de lieux et d'objets, qui dissèque de façon (presque) documentaire l'église catholique de la Rome suisse (le canton de Fribourg). On y découvre un rite majestueux mais anachronique, crépusculaire, finissant...

Ether est une série sophistiquée, moins narrative et plus « plasticienne ». Elle donne à lire tout un pan de notre civilisation dans le ciel par le biais des idéogrammes mystérieux et dénués d'échelle que cette dernière y inscrit. Les compositions fugaces de lignes immatérielles faites de la trainée d'avions ou des satellites, évoquent l'idée d'un ordre supérieur et mystérieux, et invitent tant à la contemplation qu'à la pensée mystique.

Sous l'intitulé *Céleste*, Matthieu Gafsou confronte ces deux visions antithétiques du monde occidental qu'il a précédemment illustrées dans *Ether* et *Sacré*. Quoique tout les différencie l'une de l'autre, chacune de ces visions nous suggère quotidiennement une interprétation différente du ciel comme symbole.

Exposition présentée dans le cadre de Photo Saint Germain.

Source : communiqué de presse



© Youqine Lefèvre, de la série *Far from Home*, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

NOUVELLES EXPOSITIONS

Youqine Lefèvre. *Far from Home*

Galerie Focale, Nyon, 19.11. – 24.12.2017

www.focale.ch

Grâce au soutien de la Ville de Nyon, Focale est heureuse de présenter l'exposition de la lauréate de la sixième édition de son prix, qui offre à un-e photographe talentueux-se un lieu d'exposition et un soutien à la production d'un montant de CHF 5'000.-.

Le Prix Focale – Ville de Nyon revient cette année à Youqine Lefèvre (1993, vit et travaille à Namur) pour son travail intitulé *Far from Home*. En récompensant la photographe, le jury a souhaité saluer une démarche sensible et sincère qui porte sur des enfants placés dans un foyer d'accueil situé en montagne. Adoptant une approche lente et patiente, Youqine Lefèvre dresse le portrait au plus proche d'êtres qui ont été malmenés par le mauvais sort et qui semblent flotter dans un entre-deux fragile. En écho, leur répondent les objets et les paysages qui les accompagnent et que l'artiste traduit de manière presque abstraite.

« Dans mes portraits, j'essaie de capter un moment d'abandon, intérieur, comme en suspension. Passer outre la représentation de soi, le rôle que l'on pense devoir jouer face à l'objectif, afin d'arriver à une beauté d'« être ». Je souhaite qu'une faille, un flottement soit perceptible ; une sorte d'indétermination, une fragilité faisant écho dans l'environnement, en référence à la situation que ces enfants vivent », commente l'artiste.



© Youqine Lefèvre, de la série Far from Home, 2014-2017. Courtesy de l'artiste et Focale

L'intime, l'enfance, la mémoire, la famille et ses traverses sont au cœur de la pratique artistique de Youqine Lefèvre. Elle explore ainsi les thèmes qui touchent de près son histoire personnelle et qu'elle parvient à élever à un statut universel. Les membres du jury du Prix Focale – ville de Nyon 2017 ont apprécié sa remarquable capacité à dépasser la problématique personnelle pour la transformer en objet artistique. Ils ont également voulu distinguer le profond engagement de son auteure qui s'est immergée dans un véritable microcosme social afin d'en restituer des images justes qui construisent un travail unique et cohérent.

Youqine Lefèvre (1993, vit et travaille à Namur, BE) est diplômée de la Formation Supérieure en photographie du Centre d'Enseignement Professionnel de Vevey (CEPV) et a auparavant obtenu un Bachelor en Arts Plastiques à l'Ecole de Recherche Graphique (ERG) à Bruxelles. Elle suit actuellement un Master en Arts visuels, option photographie, à la Royal Academy of Fine Arts (KASK) de Gand.

Même si le Prix FOCALE – Ville de Nyon ne revient qu'à un seul photographe, le jury tient également à féliciter Tom Licht (1972, vit et travaille à Zurich) et Jeanne Tullen (1990, vit et travaille à Genève) pour leurs travaux respectifs.

Source : dossier de presse



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste

Loan Nguyen. Lieux d'origine

GPS - Ganiotz Project Space, Le Manoir, Martigny, 19.10. – 03.12. 2017

www.manoir-martigny.ch

" Depuis une dizaine d'années, Loan Nguyen complète sa pratique de photographe par des performances lors desquelles elle restitue oralement, à l'aide d'une oreillette, des témoignages liés explicitement ou non aux images qu'elle expose. Ce faisant, elle détache les images de l'impératif d'authenticité ; elles ne sont plus prises pour des relevés exacts de la réalité, mais pour des supports de récit. Elles se retrouvent comme « chargées » d'une densité peut-être symbolique, peut-être signifiante, en tout cas confiée au spectateur et à ce qu'il reconnaît ou projette dans sa lecture de chacune d'elles.

Ses œuvres récentes l'ont amenée à interroger les migrations, en se plaçant à la lisière entre les échos de l'actualité et son histoire de femme à la double origine valaisanne et vietnamienne – une histoire également double, dans l'espace, porteuse d'un ailleurs inscrit dans son corps, et dans le temps, issue d'une généalogie faite d'arrachements et de rencontres. Elle éloignait ainsi l'actualité violente – celle des requérants d'asile fuyant des conditions de vie funestes et butant aux portes de l'Europe – de son imagerie traumatique et récurrente dont la puissance tragique participe à rendre impossible à penser *humainement* la réalité qu'elle recouvre. En rapprochant le presque-vrai du témoignage avec le presque-faux de la photographie, elle replace paradoxalement l'expérience vécue dans un temps humain et commun, loin des clichés simplifiés. Le spectateur est invité à se faire médiateur, tissant des liens entre la fiction et le réel, entre le vrai et le faux, le passé et le présent, entre une expérience singulière et la sienne.

Pour *Lieux d'origine*, elle revient à la photographie et elle se rend dans le village indiqué comme tel sur son passeport et celui de ses enfants, mais qu'elle ne connaît pourtant pas. Cette désignation administrative témoigne d'une histoire familiale qui n'est plus que le souvenir d'un souvenir, tout en l'incluant dans une histoire collective qui la constitue. Elle cherche dans le village des indices de ce passé, des traces de ce qui la lierait à ce lieu. Mais, tout comme une photographie est un acte de mémoire plus qu'un récit historique, ce passé se dérobe et ne lui renvoie qu'une énigme mémorielle (une mémoire en devenir et non une mémoire figée ou certaine) dont les photographies vont témoigner. Chaque image se met à dire : je suis une forme de



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste

question plus qu'une réponse. Elles décrivent un présent traversé de passé, sans que le lien de l'un à l'autre ne soit évident ou explicitement déterminant. Un paysage devient curieusement évocateur, une grappe de raisin un artefact mystérieux : ainsi de toute origine, qui, comme la photographie, ne recouvre aucune forme de *vérité*, ne témoigne d'aucune forme de réalité, mais fait prendre part à une histoire qui dépasse l'individuel. Pourtant, tant que l'image n'est pas vue comme artifice et les origines comme factices, les êtres sont perçus comme des objets et la vie comme un alignement de principes. *Lieux d'origine* témoigne du lien qui nous attache à ce qui nous précède, à là d'où nous venons, au-delà du hasard de la naissance et comme question adressée à nous-mêmes. "

Texte : Eric Vautrin. Curatrice : Anne Jean-Richard Largey

Loan Nguyen est née en 1977 à Lausanne, elle vit et travaille à Lausanne. Elle est diplômée de l'Ecole d'Art Appliqués de Vevey et possède un Master en Arts visuels de la Haute Ecole d'Art et Design de Genève. Depuis 2007, elle montre régulièrement son travail en Suisse (Journées photographiques de Bienne en 2008, Musée de l'Elysée Lausanne en 2015 ou Standard-Deluxe en 2016) et à l'étranger (notamment dans des galeries de Los Angeles, Berlin, Barcelone, Paris ou Vienne). Elle réalise également des performances (Festival des arts vivants Vevey ou Nuit des musées, Lausanne en 2015).

Source : dossier de presse

l'amie en route à S., au Jardin du Valais. Mon fils veut
 d'avoir Sans, ma fille a Maus, et le nom de ce village
 apparaît sur tous nos documents officiels, comme "Lieu d'origine".

Je n'y suis jamais allée, je ne sais pas ce que je vais y trouver, ni
 même si que je vais chercher. Je sais que mon père, grand-père
 a bien abandonné son pays en Angleterre à la sortie de l'adolescence.
 Mon grand-père et ma mère ont à peine connu ce endroit. Pas
 la famille S. n'existait qu'à travers quelques bons de répit
 répétées pendant les repas de famille : on y parle surtout un
 dialecte suisse-allemand, les terres produisent du bon vin, le
 village n'est pas très beau (c'est vrai!)

(J'ai le sentiment de venir chercher des fantômes qui
 n'existent pas...)

A l'hôtel, la chambre est simple, propre, un peu austère. Le
 soir je mange seule une "Schweisschitzel mit Kartoffeln",
 je suis les regards un peu posés sur moi.

Qu'est-ce que c'est un "Lieu d'origine" ? Qu'est-ce que ça me
 fait ? Qu'est-ce que ça représente ? Pourquoi je viens ici ?
 du Jardin lui ?

Je parle au milieu des vignes, je marche, j'accumule les images,
 inquitement. Elles ne montrent rien de ce qui me lie à ce
 village, qui reste comme une énigme. Mais elles finissent
 par retrouver de ma jeunesse, comme photographes, comme si
 chaque déclenchement de l'obturateur répétait à ma place :
 "je fais des photographies à S.". Elles m'amusent par un peu
 comme malgré moi, dans ce territoire et m'attachent à lui.

Au dernier jour, je constate que mes pas m'ont menés
 au bord du Rhône. Ca ne veut rien dire, il ne
 n'est pas si proche. Peut-être para qu'il ne fait que
 n'est-ce que ça avant de la même chose dans un autre lieu ??

© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Loan Nguyen, de la série Lieux d'origine, 2017. Courtesy de l'artiste



© Marine Lanier, Les lointains #31, Arménie, 2011. Courtesy Espace JB

Marine Lanier. Nos feux nous appartiennent

Espace JB, Carouge, 04.11. – 22.12.2017

www.espacejb.com

" *Nos feux nous appartiennent* réunit différentes séries qui se font écho depuis 2006. Ce montage explore le thème du clan, et dans son prolongement, l'idée d'appartenance, par les récits qui le façonnent, les imaginaires lointains auxquels les légendes familiales nous renvoient.

Que signifie alors sortir du clan — dans le même mouvement se réconcilier, afin d'approcher un troisième lieu ? Le clan, mot d'origine gaélique, évoque la famille. Il est également en relation avec la plante, et nous parle ainsi de rameau, de racine, de ramifications, fragments qui reviennent de manière obsessionnelle.

Je viens d'une famille de jardiniers, paysagistes, pépiniéristes, horticulteurs, fleuristes. Depuis cinq générations, les hommes de ce clan organisent l'espace, cherchent à le maintenir, à le discipliner. Ils taillent les arbres, charrient les déchets, les brûlent, surveillent les feux, transportent les racines à l'arrière des remorques, ratissent les feuilles de cours pleines de graviers, plantent des haies vives, livrent des fleurs, habillent les enterrements, les baptêmes, les anniversaires, les mariages, participent à tous les rituels qui donnent forme à une vie. L'odeur de l'eau des fleurs est une chose qui saisit la famille. Un parfum qui nous sidère. C'est un écho de fleurs fanées, de mousses vertes, de tiges coupées au sécateur, de sève entière qui se répand.

Le feu, pivot de cette construction — élément catalyseur à forte charge symbolique, doit être entendu ici comme figure de ralliement. Les paysages d'Arménie sont de grands déserts calcinés de chaleur. Des points de vue militaires dépeuplés de l'événement guerrier. Des lieux de tirs et de guet. Des endroits d'où l'on fait feu. Il y a le visage de mon frère recouvert de suie. La main d'un vigneron blessée, carbonisée par le frottement de la matière sur sa peau, réceptacle du dehors ; le déroulement d'un brasier de sa naissance à son extinction, les serres familiales envahies par une végétation luxuriante originaire de l'hémisphère sud, sèche, brûlée sur des hectares évoquant la fuite des *boat people* depuis le Vietnam.



© Marine Lanier, Construire un feu #11, France. 2010. Courtesy Espace JB

Quelque chose nous happe — une fulgurance jaillit sur nos visages, une ombre recouvre nos peaux. La chaleur nous retient au bord du cercle. Le feu nous enveloppe de son odeur âcre, forte, charnelle, définitive. Le brasier est un aimant, lumineux, brillant, aux facettes qui se tordent dans le brouillard autour. On se tient en silence, hypnotisés par la hauteur des flammes. Au-delà des joies, des drames, du temps qui passe, des récits antiques, des mots qui s'arrachent eux-mêmes à la vie. Tout se déroule dans l'immédiateté de l'élément. Nous savons qu'il n'est plus nécessaire d'appeler, de vouloir habiter l'absence de paroles, de crier dans l'obscurité. Nous imaginons la beauté de ce qui est indicible, l'étrangeté de l'innommable, les espaces ouverts de ce qui est impensable, les lointains tragiques de ce qui échappe, fuit, circule à travers nous. "

Marine Lanier

Née à Valence en 1981, Marine Lanier vit et travaille à Crest et Lyon. Après des études de géographie, lettres et cinéma, elle est diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles en 2007. Depuis elle partage son activité entre commandes publiques, enseignement et recherche personnelle. Elle participe régulièrement à des commandes publiques autour du territoire et du paysage, notamment pour la Conservation du Patrimoine de la Drôme et au sein de divers collectifs. De 2006 à 2017, elle est successivement en résidence en Chine (Bourse région PACA), à Angle art contemporain (Programme Ecriture de Lumières-DRAC Rhône-Alpes), en Arménie en lien avec les Beaux-Arts d'Erevan, sur le territoire du Sésame (Médiathèque de Montélimar), à la MFR de Divajeu, à Lux Scène Nationale Valence.

Source : dossier de presse



© Marine Lanier, Construire un feu #03, France. 2010. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, Eldorado #29, France, 2013. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, La Felure, Portugal, 2012. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, La Main, France, 2010. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, Eldorado #02, France, 2013. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, Construire un feu #01, France. 2010. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, Suie, France, 2007. Courtesy Espace JB



© Marine Lanier, Les lointains #10, Arménie, 2011. Courtesy Espace JB



© Christian Lutz, Explosion of Memories, Day 1, 2016. Courtesy Sturmfrei & CPG

Maya Bösch, Compagnie Sturmfrei. Explosion of Memories

CPG - Centre de la Photographie Genève et le Commun, BAC, Genève, 15.11. – 03.12.2017

www.centrephotogeneve.ch

Ce projet pluri- et transdisciplinaire aborde les sujets de la mémoire et de la tragédie dans un lieu d'hybridité où se mêlent installations, photographies, espaces sonores, et arts vivants. Dans *Explosion of Memories*, Maya Bösch se propose de mettre en scène les pièces d'une exposition qui rassemble : son premier film, une série d'installations sonores, visuelles, et plastiques, pour tenter d'évoquer la quête de l'impossible réconciliation entre l'espace aliénant du présent et celui, rêvé, explosé de la mémoire. À l'origine du projet, il y a cette rencontre en 2014 entre Maya et Gibellina, un village rural sicilien détruit par un tremblement de terre en 1968. Puis aussi avec Nicolo Stabile, producteur italien, enfant né à Gibellina peu d'années avant le tremblement de terre, qui a conduit l'équipe artistique sur ces nouveaux lieux de mémoire.

"Mais qu'est-ce que la mémoire et comment se crée t-elle ? La mémoire est-elle toujours collective, tragique ? Ce qui intéresse Maya Bösch, ce n'est pas la mémoire en tant que boîte noire qui enregistre les différentes informations aléatoires du système, mais la mémoire en tant que évènement physique qui surgit d'un coup : « Elle transperce de manière violente, entre deux instants, deux images, deux sons, deux émotions, dans la fente mentale comme une apparition ». La mémoire déchire le temps en plusieurs séquences. Elle devient aussi présente, que palpable, une force qui entrechoque, surprend puis se pose ensuite comme corps, geste ou langage sur les ruines du réel.

Explosion of Memories est cette expérience quand la mémoire frappe.

Les différentes disciplines engagées dans ce projet (performance, cinéma, photographie, espace sonore, scénographie) permettent d'imaginer un croisement de perspectives, de sensations et d'expériences, autant pour le processus de création que pour sa réception. Dans *Explosion of Memories* le lieu d'exposition est marqué par les installations suivantes : *Cretto Triptyque*, *Fango Diptyque*, *Tombe Gramsci*, *Atelier Terranova*, *Poltergeist*, *Cinema Studio*, *Photorama Gibellina*, *Soulève-moi*, *La Forêt d'O*, *Atelier Cartographie* et chacune se développe comme une mise en scène spécifique faisant partie d'un ensemble hybride. Parfois, un texte est diffusé dans une seule installation, parfois, plusieurs voix circulent dans l'espace total."



© Christian Lutz, Explosion of Memories, Day 1, 2016. Courtesy Sturmfrei & CPG

"L'idée est que les liens, connections et agencements peuvent provoquer des relations surprenantes, des sensations autant physiques que sensorielles, presque subliminales.

Nous comprenons l'errance comme une expérience solitaire qui pose la question de « Quel est mon regard ? » ou comme dans les mots de Depardon, « La force de l'errance est de m'avoir permis de vivre un certain temps dans le présent » (*Errance*, Ed. Seuil, 2004).

L'espace scénique se déploie sur deux étages dans une lumière toujours changeante et un son toujours en évolution pour que l'exposition comme le visiteur soient toujours troublés, surpris, déplacés et délocalisés. Toutes les installations ont été conçues par Thibault Vancaenenbroeck et Maya Bösch dans une continuité de recherches et d'interrogations de la Compagnie sur l'espace, le corps et le temps."

Photorama Gibellina : photographies de Christian Lutz prises lors du tournage du film à Gibellina en 2016.

"Des images de paysages dans la brume, au crépuscule, dans la nuit, des territoires sans humain, des fragments, extraits, fêlures. Un *no man's land* d'une beauté pittoresque, apparaît d'un coup, en se soulevant, fascinant. Les questions qui préoccupent Maya Bösch concernent le rapport qu'on entretient avec l'image : la coproduction entre image et spectateur. Comment est-ce que la photographie manipule-t-elle, l'expérience et le réel? Qui est producteur de la douleur et de la mémoire ? L'image ou le spectateur, ou les deux ? Une autre question indispensable au processus de création : Comment photographier la mémoire ? Christian Lutz ne capturerait pas seulement des images de répétition et du tournage, mais s'aventurerait davantage à parcourir les paysages, les chemins, collines et routes qui mènent de Gibellina Nuova à Gibellina Vecchia (environ 11 km de distance entre les deux villages), et au « Grande Cretto » : errer parmi les ruines, la tragédie, sentir l'échec et l'utopie des temps révolus. Il s'agit de jouer, mélanger, délocaliser, inverser, se distancer, perturber, ... de créer des visions et du déplacement. Cette installation joue sur la perception du visiteur et sur son rapport à la photographie. Qu'est-ce qui se dessine quand il est loin de l'image, qu'est-ce qui se passe quand il est tout près. Qu'est-ce qu'une image et qu'est-ce qui est derrière ? Où finit la photographie et où commence la sienne ? Est-ce que ce qu'il voit est réel ou imaginé ? Quelle est l'histoire d'une image ? Quel est son futur, son ombre, son empreinte ? Gibellina se présente devant le visiteur comme un territoire utopique, comme une architecture de rêve, fantomatique."

Source : dossier de presse et centrefotogeneve.ch



© Brodsky Marcelo, Buenos Aires, 2014

Marcelo Brodsky. Ayotzinapa

Quai Mont-Blanc, Genève, 12.10. – 12.11.2017
www.centrephotogeneve.ch

L'action de l'artiste Marcelo Brodsky, avec le CPG, sur le domaine public de la Ville de Genève vise, par l'affichage de 24 photographies sur le prestigieux quai du Mont-Blanc, à attirer l'attention sur les étudiants disparus de Ayotzinapa en 2014 au Mexique, pendant la session en octobre 2017 du Haut-Commissariat des Nations-Unies aux droits de l'homme, en partenariat avec le Festival du Film et Forum International sur les Droits Humains (FIFDH).

Marcelo Brodsky (1954, Buenos Aires) retrouve une photographie de classe en 1984 dans l'archive familiale à Buenos Aires à son retour de Barcelone, où il a passé sept ans en exil, fuyant la dictature militaire (1976 – 1984). Sur la photographie datant de 1967, l'artiste a laissé des annotations sur ses camarades d'antan au Colegio Nacional de Buenos Aires. Le visage de son meilleur ami Martin est barré de même que celui de deux autres camarades. Ils ont été séquestrés par les militaires, comme l'a été son frère Fernando, porté disparu pour toujours ainsi que 30'000 autres citoyens argentins, voire plus. C'est ce crime d'état que la série *Buena Memoria* (présentée au Centre de la Photographie Genève en 2010 dans l'exposition La revanche de l'archive photographique) évoque à partir d'une photo de classe et qui a rendu l'artiste mondialement connu. Il participe actuellement à la Biennale de Lyon.

À la suite de la disparition des 43 étudiants, de l'école normale rurale Ayotzinapa, qui se rendaient à Iguala pour une manifestation contre l'état mexicain central en septembre 2014, Marcelo Brodsky a lancé un appel international, principalement aux écoles d'arts, afin qu'elles luttent avec une photographie de classe pour la mémoire des disparus d'Ayotzinapa. Selon Wikipédia, la police locale a intercepté les étudiants pendant leur voyage et une confrontation s'en est suivie. Les détails de ce qui s'est passé restent flous, mais l'enquête officielle a conclu qu'une fois que les étudiants se sont retrouvés en garde à vue, ils furent remis aux « guerreros unidos », un groupe mafieux local, puis tués. Le bilan fut de 27 blessés, 6 morts et 43 disparus. Ce massacre, vite devenu un scandale national révélant les relations entre pouvoir local et escadrons de la mort, avait déclenché une campagne de presse mondiale.

Source : centrephotogeneve.ch



© Jacques Pugin, #001 Glaciers, Rhonegletscher, 46°34'48" N 8°23'12" E, 2015. Courtesy Krisal

Jacques Pugin. Glaciers

Krisal Galerie, Carouge, 04.11. – 25.11.2017
www.krisal.com

" Depuis trente-cinq ans, la photographie de Jacques Pugin est histoire de traces. Avec *Glaciers* (2015-2017), l'artiste suisse évoque la trace tangible de l'homme sur le réchauffement climatique. Il témoigne de la fonte inexorable de ces neiges qui ne sont désormais plus éternelles, il dévoile des glaciers que l'homme recouvre pieusement de linceuls blancs, dans un dernier geste d'espoir avant la résignation.

Aux commandes de son drone, Jacques Pugin survole les montagnes valaisannes comme un aigle à l'affût. De là-haut, il offre de nouveaux points de vue, encore inexplorés dans l'histoire de la photographie, s'approche des séracs jusqu'à en perdre la notion d'échelle, entre le miniature et le grandiose. Un siècle et demi après John Ruskin, il renoue avec le sublime, à la frontière de l'abstraction et de l'irréel. "

Christophe Dutoit, octobre 2017

Source : krisal.com



© Ai Weiwei, Sydney Opera House, 2006, de la série Study of Perspective, 1995-2011. Courtesy mcb-a

Ai Weiwei. D'ailleurs c'est toujours les autres

mcb-a, Musée cantonal des beaux-arts, Lausanne, 22.09.2017 – 28.01.2018
www.mcba.ch

Ai Weiwei compte parmi les artistes les plus importants et influents de ces dix dernières années. Après sa toute première exposition individuelle en Europe, en 2004 à la Kunsthalle de Berne, l'artiste chinois revient en Suisse pour une présentation de travaux récents et d'interventions spécialement conçues pour les espaces du Palais de Rumine. Pour cette dernière exposition du mcb-a dans ses murs actuels, Ai Weiwei invite à une grande fête réunissant une ultime fois les institutions ayant fortement contribué à l'identité du Palais de Rumine dès son origine, à savoir les musées des beaux-arts, d'archéologie et d'histoire, de zoologie, de géologie et de la monnaie, ainsi que la bibliothèque cantonale et universitaire.

L'exposition réunit plus de quarante travaux, produits entre 1995 et aujourd'hui, témoignant de la richesse de l'œuvre d'Ai Weiwei et de sa connaissance profonde de la tradition culturelle de son pays. Les motifs, les matériaux et les modes de fabrication ancestraux sont détournés par l'artiste, de manière ludique ou iconoclaste, pour formuler une critique du système politique chinois ou des relations internationales. L'exposition du mcb-a salue un artiste complet: plasticien remarquable, esprit encyclopédique, communicateur exceptionnel et homme engagé dans les grandes questions de ce monde.

Ai Weiwei, fils du célèbre écrivain Ai Qing, est né en 1957 à Pékin. Il a émigré en 1983 aux Etats-Unis où il a découvert le ready-made de Marcel Duchamp et le pop art d'Andy Warhol. À son retour en 1993, il s'est mis à développer son œuvre tout en s'engageant en faveur de ses collègues artistes chinois, par des activités curatoriales (exposition *Fuck Off*, 2000, Shanghai) et de publication dans le secret de l'underground. Emprisonné en raison de critiques de la politique chinoise, notamment de l'occultation de la catastrophe humanitaire suite au tremblement de terre au Sichuan en 2008, puis relâché après des protestations dans le monde entier, l'artiste vit aujourd'hui à Berlin. Dans son travail sculptural, il réactive et détourne les traditions artisanales chinoises tout en parodiant le pop art ou la sculpture minimale américaine. Avec les moyens de la photographie et du film, il tente d'enregistrer les transformations des cités et des mouvements de population. Prolifique et engagé, utilisateur virtuose des réseaux sociaux, Ai Weiwei mêle habilement art, vie privée et engagement politique.

Source : dossier de presse



© Ai Weiwei, images de la série Study of Perspective, 1995-2011 et Flower Plate, 2014, porcelaine peinte à la main. Courtesy mcb-a



© Ai Weiwei, images de la série Study of Perspective, 1995-2011 et Blossom, 2015, 35 éléments en porcelaine. Courtesy mcb-a



© Ai Weiwei, Dropping a Han Dynasty Urn, 2016, briques de Lego, 240x200x3 cm chaque panneau. Courtesy mcb-a



© Ai Weiwei, Untitled, 2012, 16 éléments en bois de huali, 68x67.5x63 cm chaque élément.



© Ai Weiwei, With Wind (Avec du vent), 2014, bambou et soie, environ 240x240x5000 cm. Courtesy mcb-a



© Ai Weiwei, With Wind (Avec du vent), 2014, bambou et soie, environ 240x240x5000 cm, détail. Courtesy mcb-a



© Qiu Zhijie, Rainbow 1, 1995, c-print, 120x90 cm. Courtesy Centre d'Art Contemporain

Qiu Zhijie. Journeys without Arrivals

Centre d'Art Contemporain, Genève, 16.11.2017 – 14.01.2018

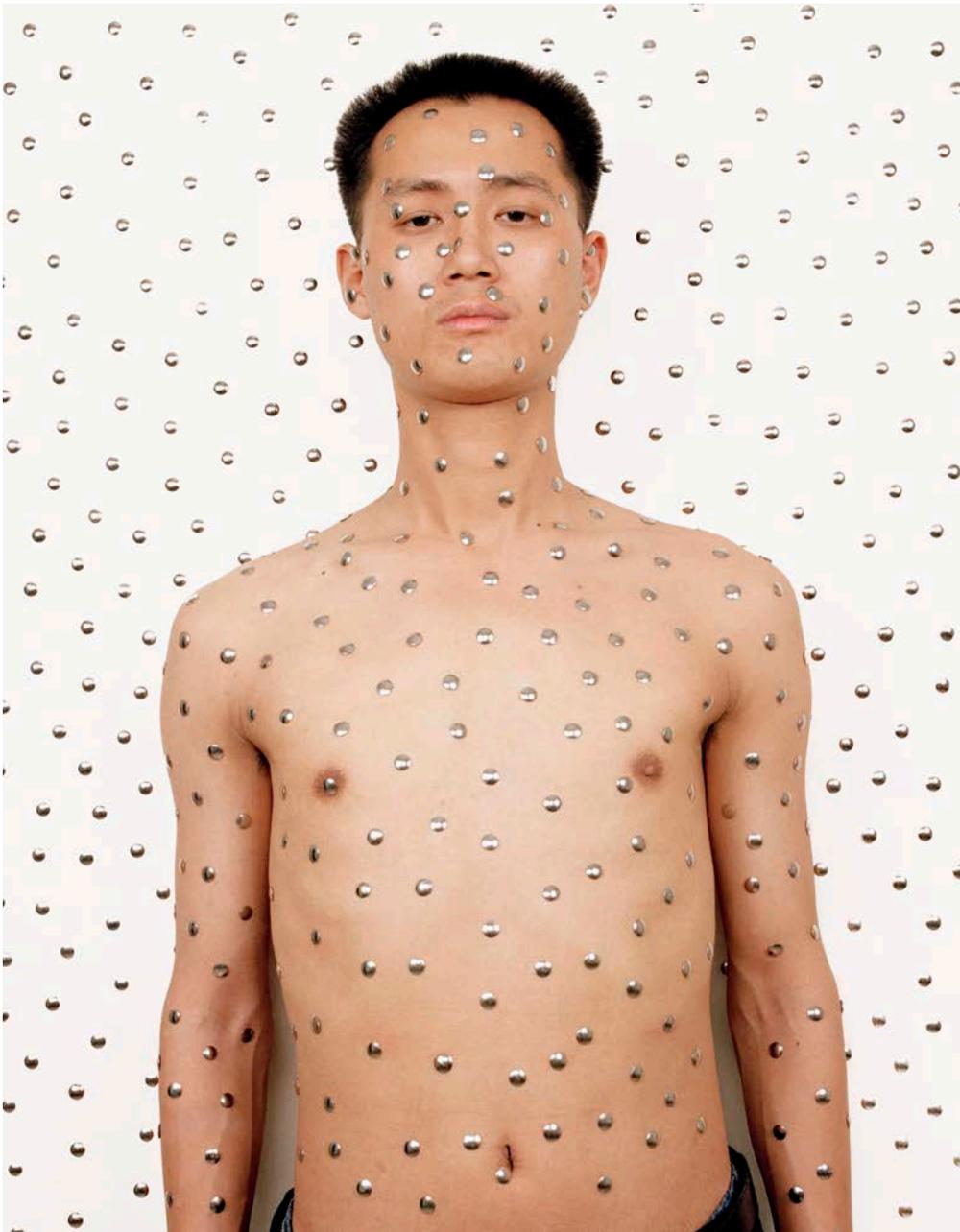
www.centre.ch

Journeys without Arrivals offre pour la première fois un aperçu complet de l'œuvre de Qiu Zhijie (1969), l'un des artistes chinois les plus importants de sa génération. Le large éventail des travaux de Qiu Zhijie fait appel aux médias les plus variés et convoque diverses temporalités et géographies, pour révéler le portrait intime d'un artiste polymathe, dont la démarche artistique s'inscrit dans une approche globale et holistique de la vie. Embrassant la notion d'art total, il montre comment le rôle de l'art est un puissant outil de remise en question de la globalisation en Chine et à travers le monde.

Qiu Zhijie a vécu pleinement les profonds changements de la société chinoise à l'heure de son ouverture à la mondialisation économique et culturelle. Sa pratique intègre diverses traditions picturales, la calligraphie et le geste artisanal traditionnel en leur donnant une touche contemporaine. Ces traditions ne sont pas victimes des bouleversements de notre époque mais de véritables systèmes de pensée permettant une meilleure compréhension du temps présent. En ce sens que Qiu Zhijie est un parfait exemple d'artiste entremetteur, dont les convictions et les engagements – en tant qu'artiste, professeur et activiste politique – marquent de manière forte, résolue et profonde le monde contemporain.

Cette exposition a pour objectif de traduire pour le public du Centre d'Art Contemporain Genève le travail de Qiu Zhijie au cours de ces trente dernières années. Elle pointe précisément ce qui est *lost in translation*, ce qui se perd dans le processus de traduction, et montre comment ce qui est caractéristique d'une culture peut finalement la transcender. En tant qu'artiste qui s'auto-expose et s'auto-archive, Qiu Zhijie a travaillé en étroite collaboration avec les commissaires de cette exposition pour l'installation de ses œuvres dans l'espace du Centre, d'une façon qui n'est ni chronologique, ni ne se réfère aux diverses catégories de médias. La présentation des œuvres s'articule autour des thèmes récurrents de sa pratique artistique.

Cette rétrospective propose un voyage dans l'univers philosophique et artistique de Qiu Zhijie, doublé d'un voyage intime autour de sa personne même, de sa famille et de ses convictions. Tel un kaléidoscope, l'ensemble de cette exposition s'articule autour de cartes géographiques extraordinaires réalisées sur une



© Qiu Zhijie, Tattoo 3, 1994, c-print, 120x90 cm. Courtesy Centre d'Art Contemporain

période de trente ans. Calligraphe de formation, il fonde son travail de création sur la réalisation de grandes cartes, qui sont pour lui un véritable outil de recherche. Il s'intéresse à la représentation du territoire dans ce qu'elle a d'exploratoire et de fortement interactif. Chaque lieu, chaque architecture, chaque concept reproduit sur ces cartes existe en relation avec autre chose et en cela, il est conditionné par le lieu et la période historique dans lesquels il s'inscrit, ainsi que par sa proximité avec d'autres choses semblables ou différentes. Élaborer des cartes signifie explorer la réalité pour mieux la comprendre, relier chaque centimètre de territoire à des interactions complexes. D'une certaine manière, la totalité de l'exposition sur les trois étages du Centre d'art contemporain Genève s'appréhende comme une immense carte en trois dimensions, comme une géographie productrice de sens. L'artiste invite le spectateur à partir à la recherche de sa propre nature de cartographe, pour qu'il enquête sur lui-même et sur le monde qui l'entoure afin de mieux se/le comprendre. C'est ce message positif, chargé d'espoir, cet humanisme fondé sur la notion d'émancipation de l'individu, sur la foi dans l'art et dans sa capacité de transformation sociale, que l'artiste Qiu Zhijie offre au public.

Curateurs : Andrea Bellini et Davide Quadrio, en collaboration avec Qiu Zhijie.

Publication : un guide illustré abordant les multiples facettes de la pratique de Qiu Zhijie dans le contexte européen a été édité à l'occasion de cette exposition.



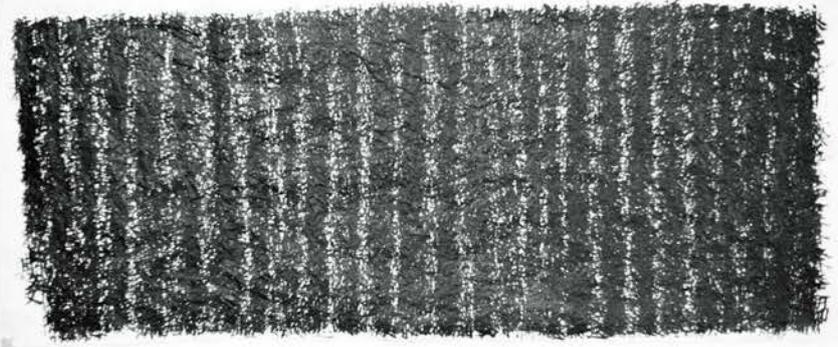
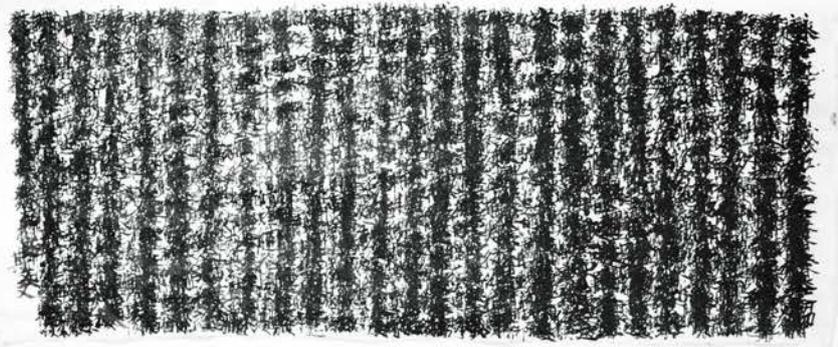
© Qiu Zhijie, Tattoo 1, 1994, c-print, 120x90 cm. Courtesy Centre d'Art Contemporain

Né en 1969 dans la province du Fujian, en République populaire de Chine, Qiu Zhijie vit entre Pékin et Hangzhou. Il partage son temps entre sa production artistique, ses projets d'expositions et ses activités d'enseignant et responsable de l'Ecole d'Art expérimental (CAFA) et de professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Hangzhou. En 1993, Qiu Zhijie était le plus jeune artiste représenté dans l'exposition *China's New Art Post-1989*, première grande rétrospective d'art expérimental chinois à se tenir hors de Chine. Depuis, ses œuvres ont été régulièrement exposées en Chine comme à l'étranger.

Source : dossier de presse

永和九年歲在癸卯暮春之初會
 于會稽山陰之蘭亭脩禊事
 也羣賢畢至少長咸集此地有
 崇山峻嶺茂林脩竹又有清流激湍
 映帶左右引以為流觴曲水列坐
 其次雖無絲竹管絃之盛一觴一詠
 亦足以暢敘幽情是日也天朗氣
 清惠風和暢仰觀宇宙之大俯察
 品類之盛所以遊目騁懷足以極視
 聽之娛信可樂也夫人之相與俯仰
 一世或取諸懷抱悟言一室之內或因寄所託放浪形骸之外雖趣舍萬
 殊靜躁不同當其欣於所遇暫得於己快然自足不知老之將至及其
 所之既倦情隨事遷感慨係之矣向之所欣俯仰之間以為陳迹猶不能不以之興懷況脩短隨化
 終期於盡古人云死生亦大矣生
 不痛哉每覽昔人興感之由若合一契未嘗不臨文嗟悼不能喻之
 於懷固知一死生為虛誕齊彭殤為妄作後之視今亦猶今之視昔悲夫故列敘時人錄其所述雖
 世殊事異所以興懷其致一也後之視者亦將有感於斯文

永和九年歲在癸卯暮春之初會
 于會稽山陰之蘭亭脩禊事
 也羣賢畢至少長咸集此地有
 崇山峻嶺茂林脩竹又有清流激湍
 映帶左右引以為流觴曲水列坐
 其次雖無絲竹管絃之盛一觴一詠
 亦足以暢敘幽情是日也天朗氣
 清惠風和暢仰觀宇宙之大俯察
 品類之盛所以遊目騁懷足以極視
 聽之娛信可樂也夫人之相與俯仰
 一世或取諸懷抱悟言一室之內或因寄所託放浪形骸之外雖趣舍萬
 殊靜躁不同當其欣於所遇暫得於己快然自足不知老之將至及其
 所之既倦情隨事遷感慨係之矣向之所欣俯仰之間以為陳迹猶不能不以之興懷況脩短隨化
 終期於盡古人云死生亦大矣生
 不痛哉每覽昔人興感之由若合一契未嘗不臨文嗟悼不能喻之
 於懷固知一死生為虛誕齊彭殤為妄作後之視今亦猶今之視昔悲夫故列敘時人錄其所述雖
 世殊事異所以興懷其致一也後之視者亦將有感於斯文



© Qiu Zhijie, Copying the Orchid Pavilion Preface 1000 Times, 1990-1995, 4 tirages photo, 30x20 cm chacun [reproductions photographiques de calligraphies à l'encre sur papier] Courtesy Centre d'Art Contemporain

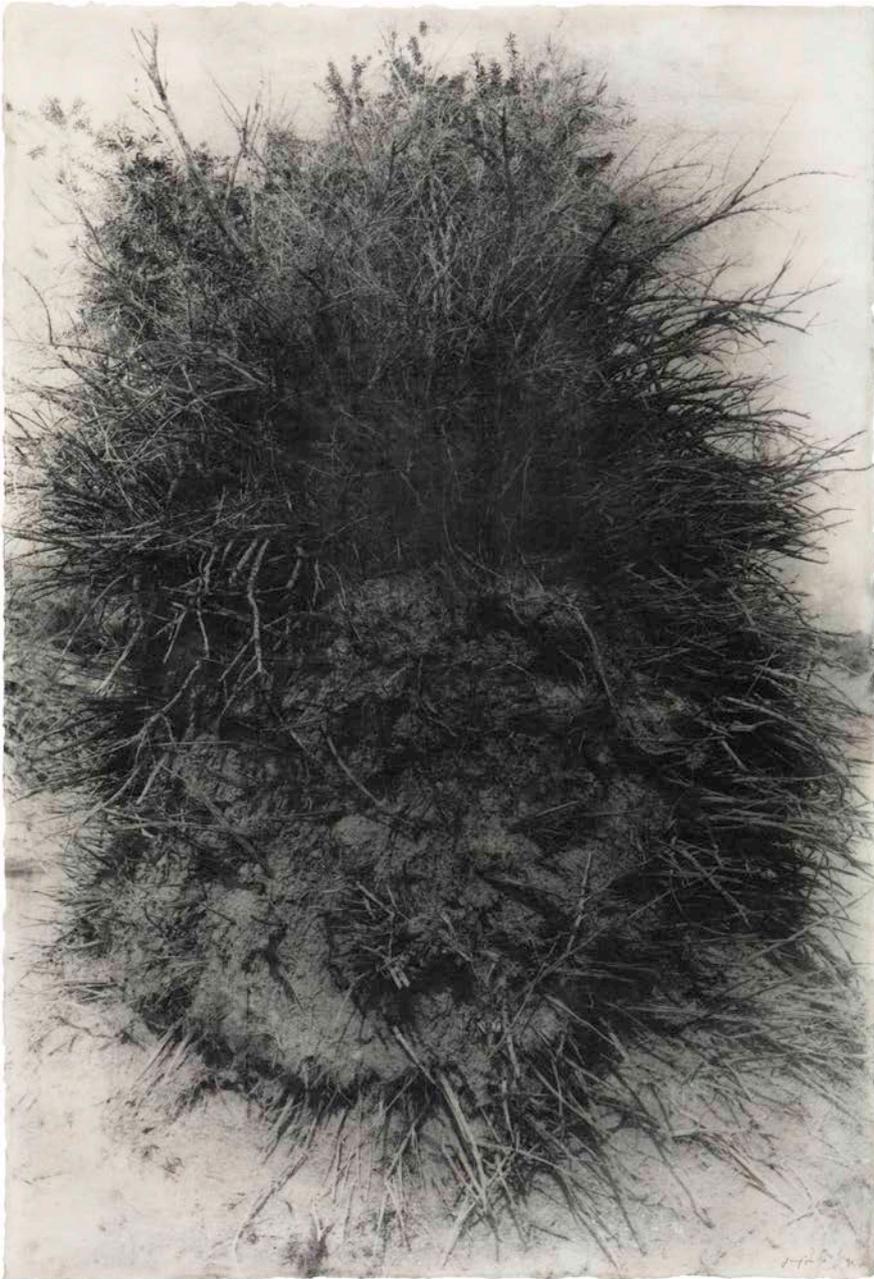


© Jungjin Lee, de la série American Desert II, 1994. Courtesy MBAL

Lee Jungjin. Echo

MBAL – Musée des beaux-arts du Locle, Le Locle, 05.11.2017 – 28.01.2018
www.mbal.ch

La voix de Jungjin Lee (1961, Corée du Sud) se distingue dans la photographie contemporaine. Depuis ses premiers travaux il y a presque 30 ans jusqu'à ses séries les plus récentes, son œuvre frappe par sa beauté et sa qualité picturale. Ses recherches photographiques, qu'elle développe tant dans des livres d'artiste qu'en tirages grand format, interrogent le pouvoir narratif des images. Jungjin Lee dirige son appareil photographique sur le paysage, en particulier celui du désert américain – vaste, rocheux et broussailleux. Lorsqu'elle tourne son attention sur des objets quotidiens ou des temples bouddhistes, ils deviennent prétexte à s'essayer à l'abstraction et expérimenter de nouvelles formes. Nourrie à la fois par la culture asiatique et occidentale (elle vit aux Etats-Unis depuis de nombreuses années), elle développe ses photographies de manière artisanale sur de grandes feuilles de papier de mûrier sur lesquelles elle applique à la brosse l'émulsion photosensible et qu'elle laisse flotter sur les murs. La matérialité et la texture occupent une place importante pour cette artiste qui a étudié la céramique. Le choix de travailler sur un papier traditionnel coréen correspond à sa volonté de travailler avec une matière vivante qui réponde librement et de manière imprévisible. Choissant d'aller à l'encontre de la présupposition que la photographie nous montre la réalité, l'artiste voit les imprécisions qui résultent de cette technique comme une part importante du processus de création. Jungjin Lee crée des images poétiques, troublantes, envoûtantes, qui nous incitent à l'introspection. Elles sont un « écho » de son être intérieur, une idée qui remonte à la dynastie chinoise des Yuan. À l'instar du photographe Robert Frank dont elle fut l'assistante, Lee est intimement convaincue qu'une image agit comme un poème destiné à être lu encore et encore.

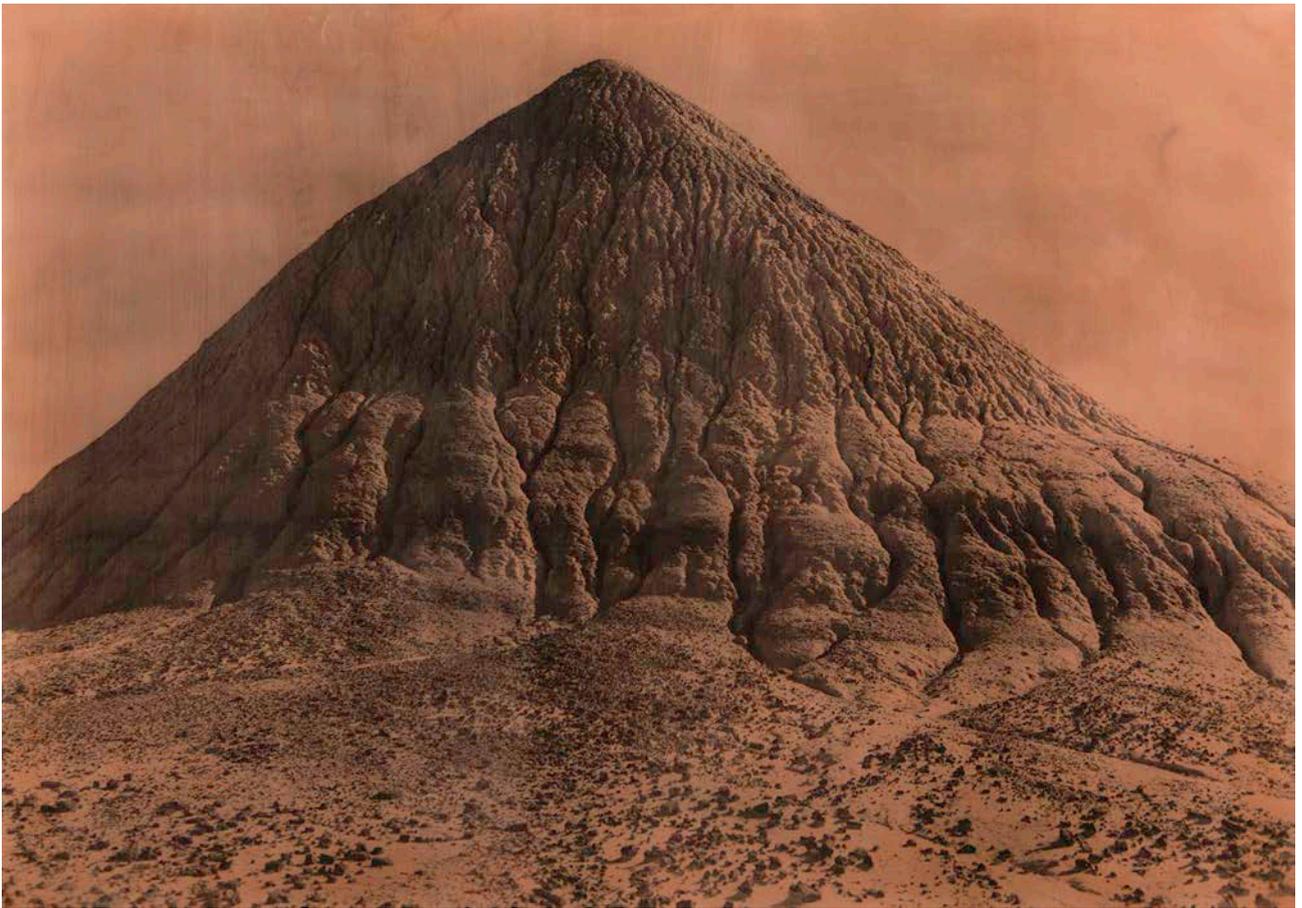


© Jungjin Lee, de la série American Desert, 1991. Courtesy MBAL

Jungjin Lee est née en Corée du Sud en 1961. Au cours de sa formation à Séoul, elle se spécialise en céramique. Photographe autodidacte, elle décide en 1988 de poursuivre des études de photographie à New York et assiste le photographe d'origine suisse Robert Frank qui l'encourage à voyager à travers les États-Unis et ouvrir sa photographie à l'expérimentation. C'est alors qu'elle découvre le désert américain, sujet fondateur dans son œuvre. Ses différentes séries photographiques font toutes l'objet de livres traités comme un projet artistique à part entière. Largement exposée, son œuvre se trouve également dans les collections de musées de renom, tels que le Metropolitan Museum of Art ou le Whitney Museum à New York.

Curateur : Thomas Seelig, Directeur du Fotomuseum Winterthur

Source : dossier de presse



© Jungjin Lee, de la série American Desert II, 1994. Courtesy MBAL



© Jungjin Lee, de la série American Desert II, 1994. Courtesy MBAL



© Mathieu Willcocks / MOAS, Des pêcheurs libyens lancent un gilet de sauvetage à un bateau de réfugiés, novembre 2016. Courtesy Swiss Press Photo. Conflits, pauvreté et instabilité dans certaines régions d'Afrique et du Moyen-Orient incitent les gens à entreprendre des traversées périlleuses. Le nombre d'arrivées en Italie, par la mer Méditerranée depuis l'Afrique du Nord, a nettement augmenté.

World Press Photo 2017

Musée National Suisse, Château de Prangins, 10.11. – 10.12.2017
www.nationalmuseum.ch

Le Château de Prangins (Musée national suisse) présente les meilleurs clichés de presse du monde entier et de Suisse. Les expositions *World Press Photo 2017* et *Swiss Press Photo 17* proposent une synthèse visuelle de l'année 2016. Les photographies primées démontrent que la photographie de presse représente bien plus qu'une simple pression du doigt sur le déclencheur. C'est l'occasion à ne pas manquer de découvrir les talents nationaux et internationaux de la photographie de presse.

Le World Press Photo est soutenu par la Dutch Postcode Lottery. Fondé en 1955 à Amsterdam, ce prix prestigieux distingue depuis plusieurs décennies les meilleurs photographes de presse du monde, dont il expose le travail aux quatre coins de la planète.



© Jaime Rojo, Michoacan, Mexique, mars 2016. Courtesy Swiss Press Photo

Un tapis de papillons monarques couvre le sol de la forêt du sanctuaire El Rosario, à Michoacan, au Mexique, le 12 mars, après le passage d'une forte tempête de neige du 8 au 9 mars 2016. La tempête a frappé les montagnes du centre du pays, occasionnant des dégâts dans les colonies d'hiver des papillons monarques, alors qu'elles commençaient leur migration pour retourner au nord des États-Unis et du Canada. Le changement climatique engendre une augmentation de ces événements inhabituels, représentant l'un des défis actuels les plus importants pour ces insectes durant leur hibernation.



Zalmaï Ahad, The Jungle, The end of Mirage, 2016, publié par L'Hebdo © ZALMAÏ/Human Rights Watch. Courtesy Swiss Press Photo

Swiss Press Photo 17

Musée National Suisse, Château de Prangins, 10.11.2017 – 04.03.2018
www.nationalmuseum.ch ; www.swisspressaward.ch

Le Château de Prangins présente la 26^e édition de l'exposition *Swiss Press Photo* consacrée aux meilleures photos de presse suisses de 2016. Pour le *Swiss Press Photo 17*, un jury international a sélectionné les travaux les plus intéressants parmi six catégories – Actualité, Vie quotidienne, Histoires suisses, Portrait, Sports et Etranger. L'accrochage montre la diversité des approches photojournalistiques actuelles.

L'afflux de réfugiés, le changement climatique ou le tour du monde de Solar Impulse sont autant de sujets couverts par les photojournalistes l'année dernière. D'autres thèmes plus inattendus – la prise en charge des toxicomanes vieillissants ou le transport du bétail par barque sur le lac de Zurich – figurent dans la sélection d'images exposées.

Lauréats 2017 par catégories :

Zalmaï Ahad – Photographe Swiss Press de l'Année 2017

Anthony Anex – 1^{er} Actualité
 Michael Buholzer – 2^e place Actualité
 Samuel Golay – 3^e place Actualité

Zalmaï Ahad – 1^{er} Étranger
 Sébastien Anex – 2^e Étranger
 Stéphanie Buret – 3^e Étranger

Rolf Neeser – 1^{er} Vie Quotidienne
 Gian Ehrenzeller – 2^e Vie Quotidienne
 Urs Bucher – 3^e Vie Quotidienne

Mark Henley – 1^{er} Portrait
 Thomas Egli – 2^e Portrait
 Fred Merz – 3^e Portrait

Stephan Rappo – 1^{er} Histoires suisses
 Eleni Kougonis – 2^e Histoires suisses
 Jean Revillard – 3^e Histoires suisses

Urs Bucher – 1^{er} Sports
 Michael Buholzer – 2^e Sports
 Karin Hofer – 3^e Sports



© Anthony Anex / Keystone, Tierpark Dählhölzli, Berne, novembre 2016. Courtesy Swiss Press Photo

Ces flamants du Tierpark Dählhölzli, à Berne, n'ont pas été enfermés dans une serre parce qu'ils auraient eu froid, ce 17 novembre 2016, mais pour les protéger de la grippe aviaire. La raison de cette quarantaine réside dans les conditions de protections renforcées destinées à éviter que certaines espèces d'oiseaux se retrouvent en contact avec des excréments d'oiseaux sauvages.

Les Swiss Press Awards sont soutenus par la Fondation Reinhardt von Graffenried. Les lauréats 2017 sont Christoph Lenz en presse écrite, Sylvain Besson dans la catégorie online, Pauline Vrolix dans la catégorie radio, Alain Rebetez dans la catégorie vidéo, Carlo Silini dans la catégorie local et Zalmai dans la catégorie photo. Chacun des six journalistes récompensés s'est vu remettre le trophée Diamant et la somme de CHF 20'000.-. Les lauréats des 2^{ème} et 3^{ème} prix reçoivent chacun la somme de CHF 1'000.- et les lauréats des catégories du Swiss Press Photo la somme de CHF 2'000.-.

Publications : Pour la troisième fois le catalogue *Swiss Press Award* a été conçu en quatre langues pour présenter les gagnants avec leur production. Il est disponible en librairie en *duo pack*, avec le catalogue du *Swiss Press Photo* (Editions Till Schaap) qui présente les meilleurs photos de presse 2017 et qui paraît cette année pour la vingtième fois.

Sources : dossier de presse du Château de Prangins ; <http://www.swisspressaward.ch/>



© Vicente Paredes, de la série Pony Congo, 2015. Courtesy de l'artiste et Espace Images

Vicente Paredes. Pony Congo

Espace Images, Vevey, 22.11. – 23.12.2017

www.images

La série *Pony Congo*, constituée de diptyques, confronte le regard du spectateur à deux représentations du monde de l'enfance, qu'à priori tout oppose : d'un côté, de jeunes cavaliers issus de la haute société espagnole participant à des compétitions de courses de poneys ; de l'autre, des enfants vivant dans des conditions modestes en République démocratique du Congo. En provoquant une « rencontre photographique » improbable entre ces adolescents subissant le poids de la pression sociale et ces jeunes Africains contraints à subvenir aux besoins de leur famille, Vicente Paredes pointe avec ironie les visions stéréotypées qui prévalent encore dans nos sociétés post-coloniales. Ses photographies révèlent les disparités entre colonisateurs et colonisés en portant l'attention du spectateur sur la question actuelle du droit à l'image des enfants. Les portraits de petits jockeys espagnols – dont les visages sont en partie cachés afin de préserver leur anonymat – contrastent avec ceux des enfants congolais exposés à l'objectif des photographes, sans respect de leur sphère privée. En montrant une vérité parfois dérangeante, ce travail nous amène à nous interroger sur la construction sociale de l'image du « pauvre Africain », et, de manière plus générale, sur la puissance des clichés qui restent gravés dans la conscience occidentale.

Ce projet a été publié en 2015 par This Book is True, maison d'édition fondée par l'artiste espagnole Cristina de Middel. En 2016, *Pony Congo* a été nommé dans la catégorie des meilleurs livres de l'année au Fotobookfestival Kassel et a figuré parmi les finalistes du prix du Livre d'auteur aux Rencontres d'Arles.

Né en 1972 à Orihuela, Espagne, Vicente Paredes a étudié le journalisme à l'Université du pays basque avant de se former à la photographie au Westminster College de Londres. Il vit et travaille actuellement à Bilbao, où il enseigne au Centro de Fotografía Contemporánea. Ses travaux ont notamment été présentés à La Fotoescuela de Valence, la Kultur Etxea d'Oñati et la Sala Kursala de Cadix, ainsi que dans le cadre de festivals tels que Encontros da Imagem de Braga, Lagos Photo ou Getxophoto.

Source : dossier de presse



© Vicente Paredes, de la série Pony Congo, 2015. Courtesy de l'artiste et Espace Images



© Vicente Paredes, de la série Pony Congo, 2015. Courtesy de l'artiste et Espace Images



© Vicente Paredes, de la série Pony Congo, 2015. Courtesy de l'artiste et Espace Images



© Milo Keller, de la série Olivetti, 2007. Courtesy de l'artiste

Milo Keller. Olivetti, Ivrea

Choisi Bookshop, Lugano, 21.10. – 30.11.2017

www.choisi.info

Milo Keller avait réalisé une première série nocturne sur le quartier construit par Olivetti à Ivree en 2007. Pour la Biennale dell'immagine Bi10 – *Borderlines. Città divise/Città plurali*, l'artiste a saisi l'occasion de revenir sur les lieux dix ans après afin d'approfondir sa recherche photographique avec une seconde série d'images, qui dialogue avec la première sur les plans conceptuels et formels.

Adriano Olivetti (1901-1960) avait transformé l'entreprise familiale d'un petit fabricant de machines à écrire en un grand groupe international. À son invitation, des artistes, des philosophes, des designers et de graphistes, des architectes, des écrivains et des sociologues se sont rendus à Ivree – sa ville natale – afin de projeter les nouvelles usines ainsi que les bureaux et de concevoir une nouvelle communauté réconciliant l'homme et la technologie. À la mort prématurée d'Adriano Olivetti, les idéaux humanistes, les recherches théoriques et appliquées au quartier ont disparu et Ivree, qui fut autrefois une ville expérimentale ultramoderne et technologique, est maintenant abandonnée. Les images de Milo Keller relaient toutefois l'espoir que les intentions d'Olivetti ne tombent pas totalement dans l'oubli.

Milo Keller (1979, Lugano) a étudié la photographie à l'ECAL – École cantonale d'art de Lausanne, où il est dirige la section photographie depuis 2012. Photographie indépendant depuis 2005, il enseigne depuis 2008 en HES. Son travail personnel porte essentiellement sur l'architecture et le design.

Source : dossier de presse



© Milo Keller, de la série Olivetti, 2007. Courtesy de l'artiste



© Milo Keller, de la série Olivetti, 2017. Courtesy de l'artiste



© Milo Keller, de la série Olivetti, 2017. Courtesy de l'artiste



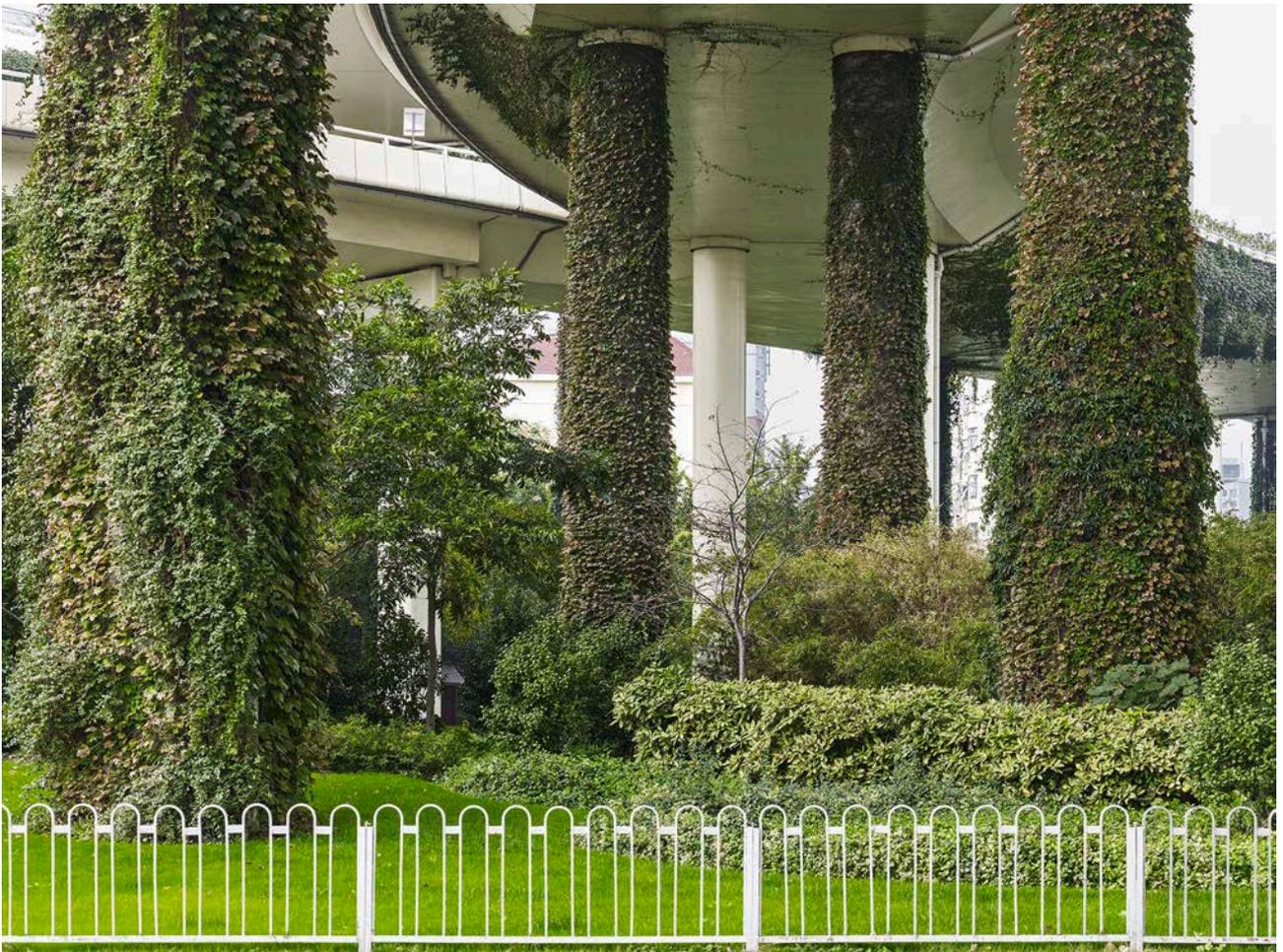
© Andreas Seibert, High-rise buildings under construction, in the southern outskirts of Zhengzhou, 23.05.2015. Courtesy OnArte

On/Photography 2

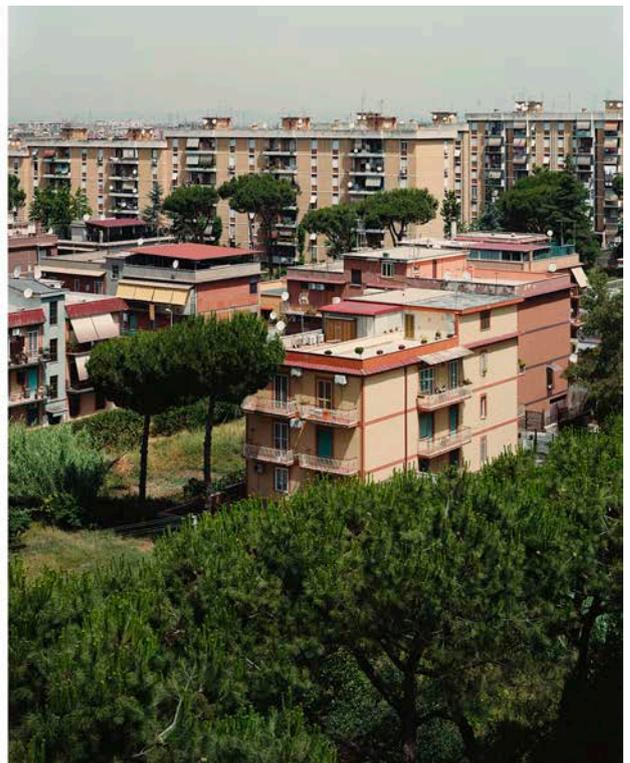
OnArte, Minusio, 25.10. – 02.12.2017
www.onarte.ch

Avec : Georg Aerni, Filippo Brancoli Pantera, Fabrizio Cicconi, Kai-Uwe Schulte-Bunert, Andreas Seibert

On/Photography 2 est une exposition sur la problématique du territoire, que les photographes ont exploré en particulier dans les villes les plus soumises à de grands changements sociaux et architecturaux. L'exposition fait partie de la Biennale dell'immagine Bi10 – *Borderlines. Città divise/Città plurali*.



© Georg Aerni, Nan Bei Gao Jia Lu II, 2013, de la série Partitions, Shanghai, 2011-2013, tirage pigmentaire, 65x86 cm. Courtesy On Arte



© Filippo Brancoli, Roma Torre Maura Diptych, de la série Landscapes, 2013, tirage jet d'encre sur polyester, 286x350 cm



© Fabrizio Cicconi, de la série "2" Görlitz-Zgorzelec / Gorizia-Nova Gorica, 2007, prise de vue analogique 6x7 cm, tirage jet d'encre sur polyester, 293x228 cm. Courtesy OnArte



© Kai-Uwe Schulte-Bunert, Gorizia, de la série "2" Görlitz-Zgorzelec / Gorizia-Nova Gorica, 2007, prise de vue analogique 6x6, tirage jet d'encre sur polyester, 293x293 cm. Courtesy OnArte



© Clegg & Guttman, *The Art Consultants*, 1986, tirage Lambda de 2015, 190x278 cm. Collection et courtesy du Migros Museum für Gegenwartskunst

Extra Bodies – The Use of the «Other Body» in Contemporary Art

Migros Museum für Gegenwartskunst, Zurich, 18.11.2017 – 04.02.2018

www.migrosmuseum.ch

Avec : Ai Weiwei, Vanessa Beecroft, Guy Ben-Ner, Oscar Bony, Christoph Büchel, Clegg & Guttman, Gino de Dominicis, Maria Eichhorn, Jens Haaning, Yves Klein, Yoshua Okón, Yuri Pattison, L.A. Raeven, Edwin Sánchez, Christoph Schlingensiefel, Santiago Sierra, Jonas Staal, Teresa Margolles, Stephen Willats, Carey Young, Artur Żmijewski

L'exposition explore une pratique artistique rencontrée de plus en plus fréquemment dans les années 1990 et qui connaît une véritable explosion au début du nouveau millénaire : la convocation de « corps autres ». Choisis par les artistes en fonction de leur rôle social ou biosocial spécifique, ces « corps autres » pourraient être qualifiés de figurants (en anglais *extras*). Tous les travaux se distinguent par leur caractère de « représentation ». L'observateur, lui, n'est ni intégré ni invité à participer. Contrairement à de nombreuses productions artistiques entrant dans le champ de l'esthétique relationnelle, aucune participation n'est ici demandée. Cette vaste exposition collective, qui inclut également nombre d'œuvres de la collection du Migros Museum, s'étend sur les deux étages de celui-ci. Elle aborde les différents modes de présentation et fonctions des « figurants » dans leur rôle social et biosocial.

Si elle réunit des positions artistiques essentielles mettant en scène le « corps autre », l'exposition n'a pas la prétention d'établir un canon dans ce champ thématique. On a renoncé à la présence réelle des « corps autres » bien qu'ils soient des éléments constitutifs déterminants des travaux présentés. L'idée est plutôt de montrer les divers modes de présentation permettant d'aborder, sous différents aspects, le phénomène des « corps autres » dans l'art contemporain. L'homme en tant qu'individu n'est généralement pas au centre de ces travaux, il se révèle en groupe comme partie d'un « corps collectif ». Il est intéressant de noter que l'intérêt accru pour les *extra bodies* coïncide avec la dérégulation des marchés au début des années 1990. Cette évolution s'est notamment caractérisée par l'abaissement du coût du travail humain sous l'effet de la mondialisation. Luc Boltanski et Ève Chiapello ont décrit ce phénomène comme relevant du « nouvel esprit du capitalisme », une thèse étayée par Maurizio Lazzarato, qui pose le constat que la vie est devenue une monnaie dans l'économie actuelle.



© L.A. Raeven, Test Room, 2000, photographie couleur, 101x101 cm. Courtesy les artistes et Ellen de Bruijne Projects

La plupart des travaux présentés au rez-de-chaussée ont été réalisés durant la première décennie du 21^e siècle. Ils sont complétés par des travaux emblématiques d'autres époques. À l'étage supérieur, trois positions artistiques abordant le thème du « corps autres » à partir d'une situation actuelle sont présentées (Jonas Staal, Guy Ben-Ner et Artur Żmijewski). Ces travaux ont été réalisés au cours de l'année passée et thématisent le corps en migration, selon Mark Terkessidis une « sorte d'ego malaimé des Occidentaux : ouvert sur le monde, mobile, flexible et prêt au sacrifice ». Aucun autre *extra body* n'a autant marqué les débats sociopolitiques ces dernières années. Son rôle – élément du champ de discours autour de la biopolitique, de la mondialisation et du néolibéralisme – peut être interprété à la lumière des évolutions socio-économiques.

Curateur : Raphael Gyga

Publication : *Extra Bodies – Über den Einsatz des «anderen Körpers» in der zeitgenössischen Kunst* paraît en janvier 2018 chez JRP | Ringier.



© Karin Székessy, Daniela Fisch. Courtesy Photobastei

Karin Székessy. Photographies 1957-2017

Photobastei, Zurich, 24.11.2017 – 14.1.2018

www.photobastei.ch

Karin Székessy, née à Essen en 1938, est connue pour la magie de ses photographies évocatrices ainsi que pour sa collaboration artistique avec son compagnon, Paul Wunderlich (1927-2010, DE), peintre, sculpteur, graveur et lithographe. Elle a réalisé des nus, des portraits, des paysages et des natures mortes. L'exposition présente une rétrospective de son travail représentative de la diversité de ses sujets.



© Karin Székessy, Elvira Bach. Courtesy Photobastei



© Andy Rocchelli. Courtesy Photobastei

Andy Rocchelli. Letzte Front

Photobastei, Zurich, 24.11.2017 – 14.1.2018

www.photobastei.ch

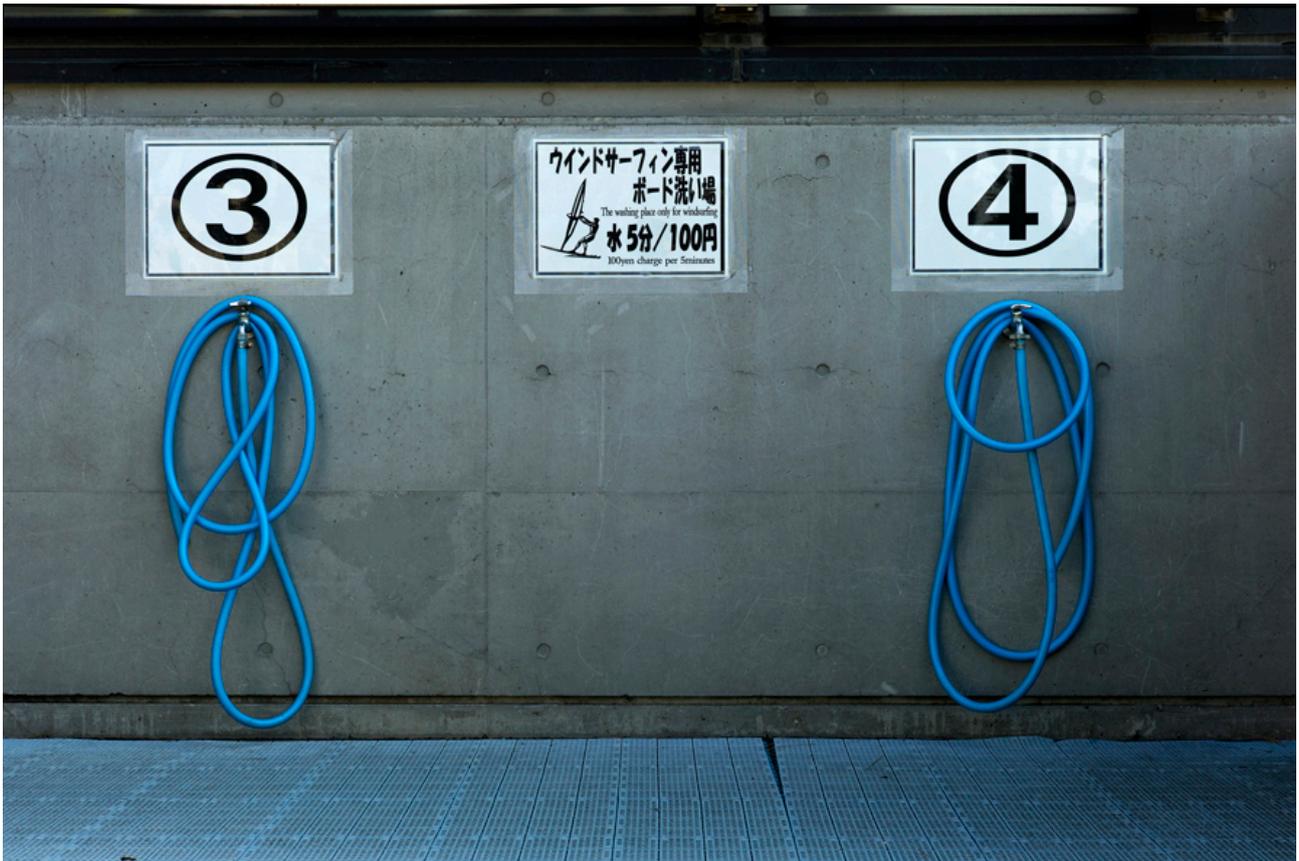
Andy Rocchelli (1983-2014), " diplômé en *visual design* à l'Ecole polytechnique de Milan, avait d'abord travaillé pour la prestigieuse agence de photo italienne Grazia Neri, avant de fonder le collectif Cesura avec quatre autres photographes en 2008. A l'étranger, il avait suivi des événements dans le Caucase, au Kirghizistan, puis les « printemps arabes » en Tunisie et en Libye.

Originaire de Piacenza, dans le nord-est de l'Italie, il vivait entre Moscou et Milan et collaborait avec de nombreux médias de premier plan dont le magazine *Newsweek*, l'italien *L'Espresso*, le quotidien français *Le Monde*, ainsi que pour *Foreign Policy*, *Novaya Gazeta*, la *Zürcher Zeitung* et *Kommersant*. Rocchelli se trouvait dans la région de Donetsk avec son traducteur depuis plusieurs jours, selon des responsables du collectif Cesura. "

[Ils] "ont été tués dans la région de Sloviansk, bastion des séparatistes prorusses à l'Est. Le photojournaliste français, William Roguelon, a été blessé."

Curateur : Miklós Klaus Rózsa

Source : http://www.lemonde.fr/europe/article/2014/05/25/un-photographe-francais-blesse-par-un-obus-en-ukraine_4425333_3214.html



© Daniel Gendre, Washing place for surfboards, de la série Tokyo-Plage, 2010-2016. Courtesy Photobastei

Daniel Gendre. Tokyo-Plage

Photobastei, Zurich, 03.11. – 19.11.2017

www.photobastei.ch

" Mon travail sur Tokyo est un retour aux sources, à la photo argentique. Je redécouvre avec admiration les travaux de, Lartigue mais surtout Willy Ronis qui a eu cette phrase merveilleuse :

« L'attente du moment humain dans la banalité du quotidien ».

En 2010, 2013 and 2016 j'ai parcouru Tokyo à vélo. J'ai photographié les petites choses de la vie, laissant de côté le spectaculaire et le sensationnel. Pas de messages pas de leçons ni politiques ni intellectuelles. J'observe sans dire. Dans mes photos c'est souvent dimanche et il fait beau."

Daniel Gendre

Source : <http://gendreimage.ch/index.php?id=43>



© Niels Ackermann, Slowjansk, Ukraine, 15.9.2015. Courtesy Niels Ackermann | lundi13

Niels Ackermann & Sébastien Gobert. Looking for Lenin

Coalmine – Forum für Dokumentar fotografie, Winterthour, 20.10. – 23.12.2017
www.coalmine.ch

Établis en Ukraine depuis plusieurs années, le photographe Niels Ackermann et le journaliste Sébastien Gobert posent un regard curieux sur l'histoire de ce pays. Depuis la révolution de Maïdan, le gouvernement ukrainien cherche à marquer, vingt-cinq ans après l'indépendance du pays, une rupture nette avec le passé soviétique, notamment en promulguant des lois de « décommunisation ».

Les deux reporters sont partis à la recherche des marques tangibles de la période soviétique, sous son aspect le plus répandu et apparemment banal : les statues de Lénine. Celles-ci ont aujourd'hui entièrement disparu du paysage ukrainien. La scène est bien connue, répétée des dizaines et des centaines de fois depuis 1990 : la statue est jetée à terre par un gros véhicule, les grands-mères crient ou pleurent, les hommes fument, certains filment la scène. Mais que fait-on de la statue après sa chute ? Y a-t-il un cimetière prévu pour ce type d'objets emblématiques ? Le Lénine en miettes a-t-il une valeur au marché noir ? Que pensent les gens de cette destruction des symboles ?

Dans leur enquête, Niels Ackermann et Sébastien Gobert découvrent des Lénine dans les endroits les plus improbables, jardins, décharges, couloirs de musées, salons de particuliers... Ils en ramènent plusieurs entretiens avec leurs gardiens ou propriétaires et de magnifiques images, loufoques ou décalées, parfois teintées de nostalgie. Certains Lénine sont reconstitués, d'autres customisés ou détournés – Dark Vador, cosaque ou homme-sandwich. Devenus objets du quotidien inoffensifs, on leur voue une forme de tendresse, ou une haine farouche : ils sont le signe d'un passé encombrant, dont il faut s'emparer pour inventer un avenir à l'Ukraine.

Curateur : Sascha Renner

L'ouvrage *Looking for Lenin* est paru aux Éditions Noir sur Blanc en 2017.

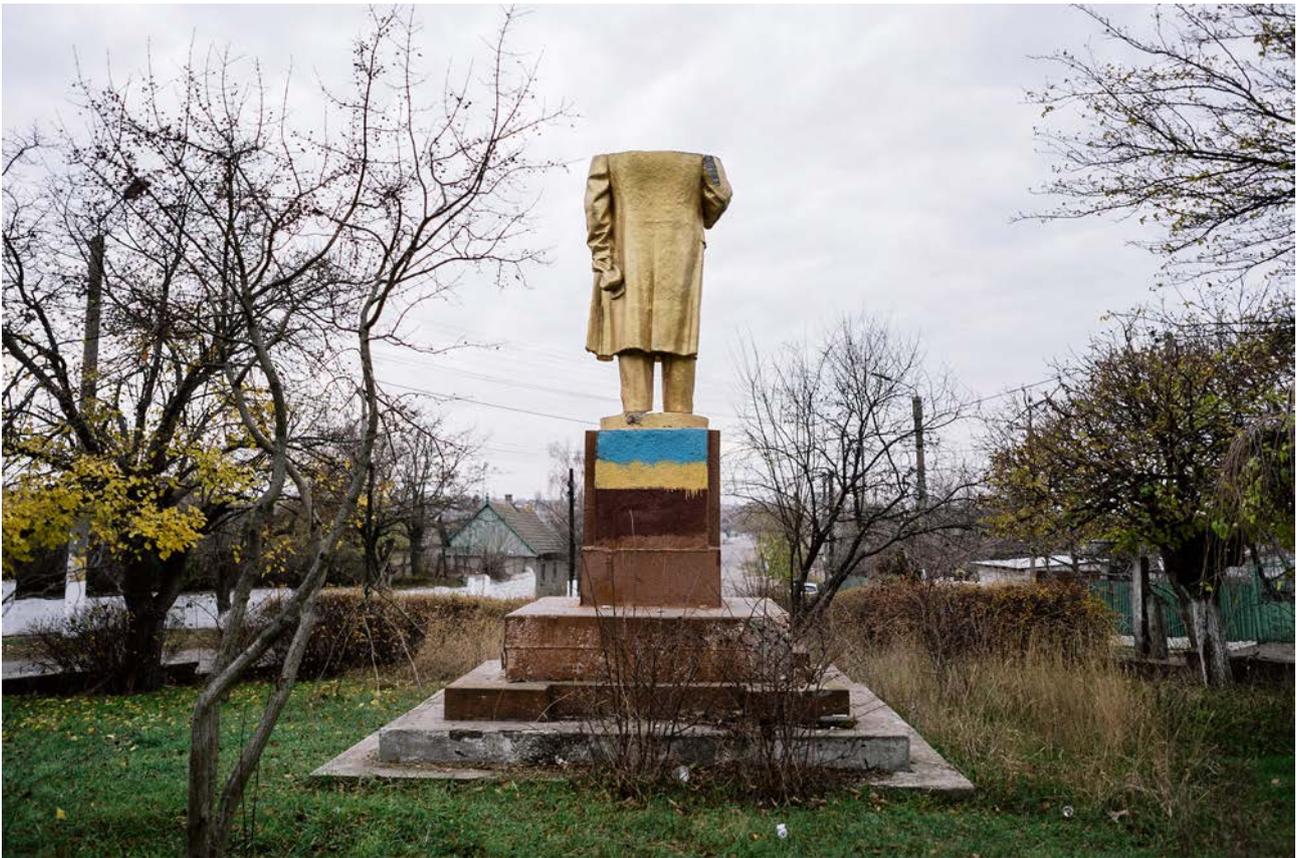


© Niels Ackermann, Kiev, Ukraine, 5.2.2016. Courtesy Niels Ackermann | lundi13

Niels Ackermann, né en 1987, partage sa vie entre l'Ukraine et la Suisse. Il est photographe de presse pour les plus grands journaux internationaux (*Le Temps*, *Le Monde*, *Neue Zürcher Zeitung*, *New York Times*...) et est cofondateur de l'agence photographique Lundi13. Il a publié *L'Ange blanc. Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands* aux Éditions Noir sur Blanc en 2016. Ce reportage lui a valu de nombreux prix ; il a été élu photographe suisse de l'année 2016.

Né en 1985, Sébastien Gobert est un voyageur, passionné de l'espace postcommuniste. Installé en Ukraine comme journaliste depuis 2011, il est notamment correspondant pour *Libération*, *Radio France Internationale*, *Le Monde Diplomatique*, *La Tribune de Genève*. Son travail a été récompensé par le Prix Writing for CEE en 2013. Il tient un blog intitulé *Nouvelles de l'Est. Récits d'Ukraine et d'ailleurs*.

Source : <http://www.leseditionsnoirsurblanc.fr/looking-for-lenin-niels-ackermann-9782882504722>



© Niels Ackermann, Schabo, Région d'Odessa, Ukraine, 21.11.2015. Courtesy Niels Ackermann | lundi13



© Niels Ackermann, Odessa, Ukraine, 21.11.2015. Courtesy Niels Ackermann | lundi13

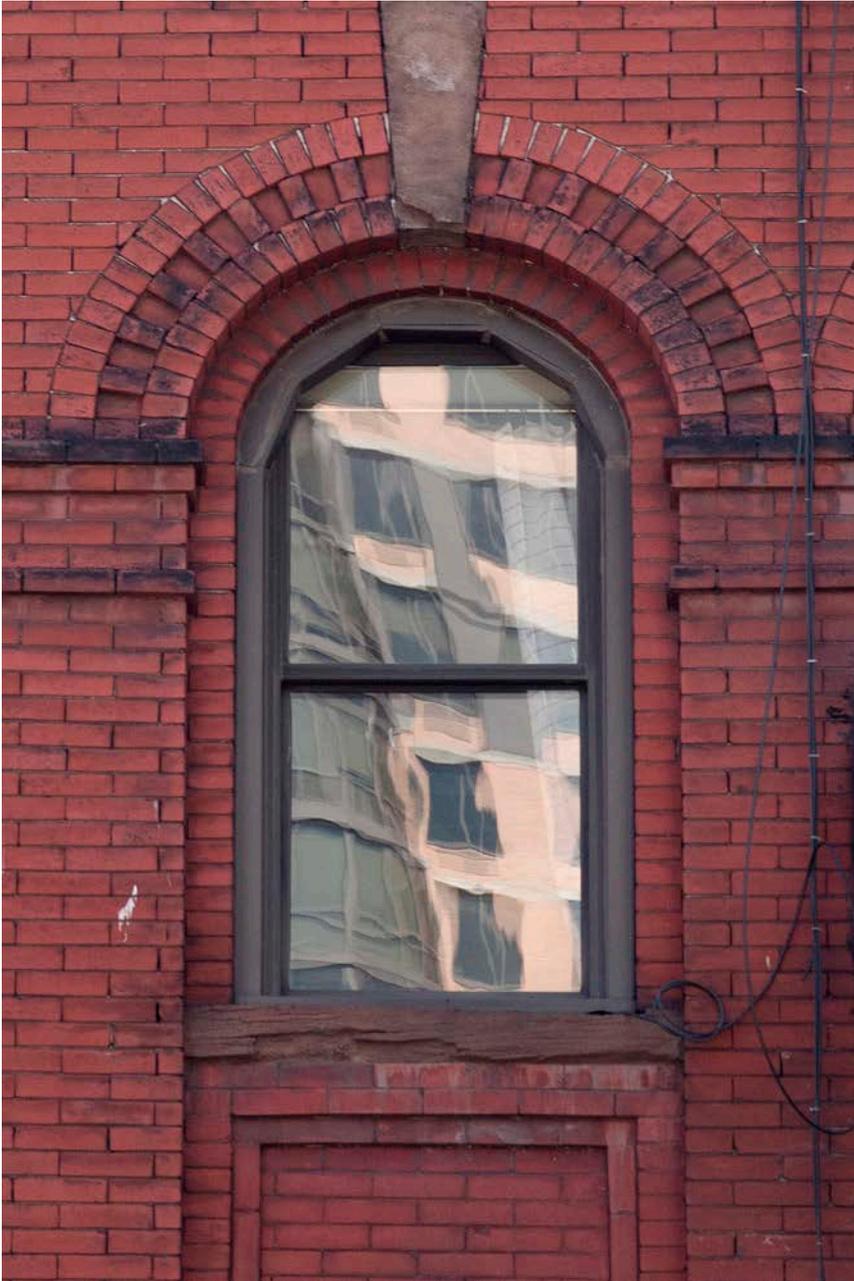


© Andrea Gohl, Walk-Up No. 6, 2017. Courtesy Coalmine

Andrea Gohl. From Here

Coalmine – Raum für zeitgenössische Fotografie, Winterthur, 20.10. – 23.12.2017
www.coalmine.ch

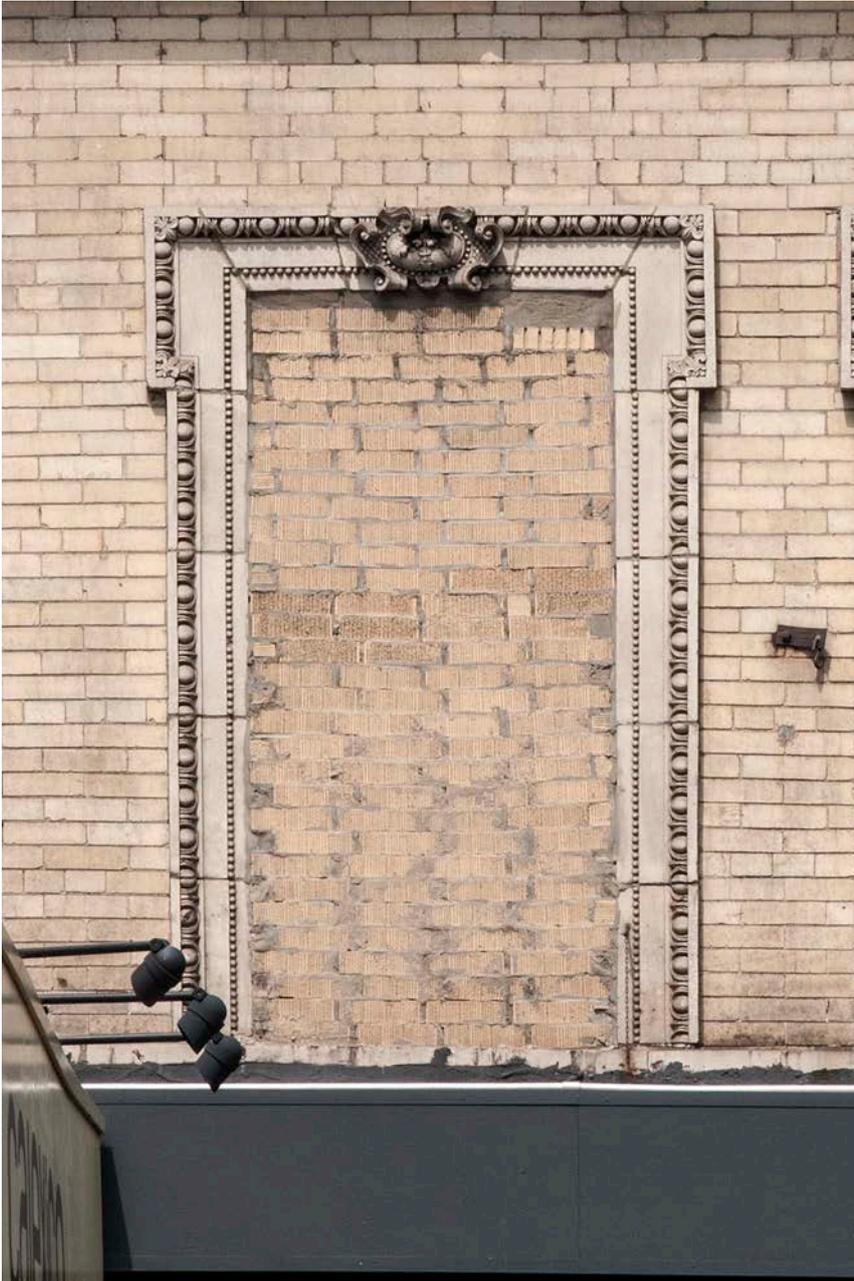
Pour l'exposition à Coalmine, Andrea Gohl a réalisé ces six derniers mois un nouveau travail à Yorkville, un quartier de l'Upper East Side à Manhattan, où elle séjourne régulièrement depuis de nombreuses années. Par des changements, à la fois personnels et sociaux, elle profite du moment présent pour observer de plus près les lieux avec un mélange de familiarité et d'ambivalence. Avec ce travail, elle établit des liens avec des recherches antérieures spécifiques au site. La juxtaposition de thèmes et de structures, la différence entre les lieux et leur influence réciproque l'intéressent, aussi bien que les différentes temporalités. L'exposition *From Here* présente un essai filmique, une histoire issue d'archives et une série photographique. La fenêtre agit comme un élément récurrent ainsi que reliant.
Curatrice : Alexandra Blättler



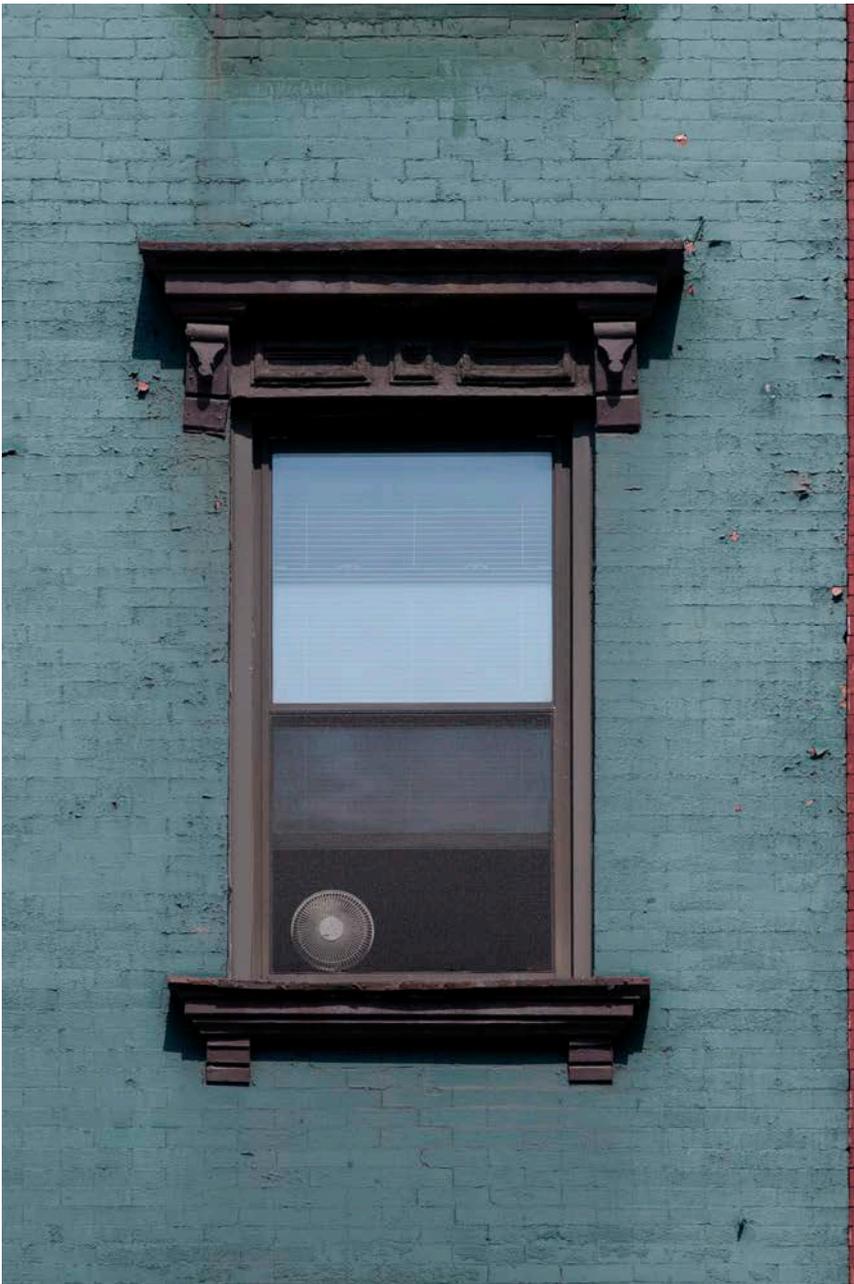
© Andrea Gohl, Walk-Up No. 7, 2017. Courtesy Coalmine

Andrea Gohl (1970, vit et travaille à Zurich) a dirigé le département photographie de la F+F Schule für Kunst und Design à Zurich jusqu'au printemps 2017. Depuis cet automne, elle est responsable du CAP (Master of Arts en pratiques contemporaines) à la HKB – Haute école des arts de Berne. Elle a obtenu son BA en photographie à la School of Visual Arts à New York et un MA au Goldsmith – Université de Londres en 2013.

Source : dossier de presse



© Andrea Gohl, Walk-Up No. 11, 2017. Courtesy Coalmine



© Andrea Gohl, Walk-Up No. 2, 2017. Courtesy Coalmine



© Anastasia Mityukova, de la série Find a way, or make one, 2016-2017. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

vfg NWFP 2017

Oslo 8, Bâle, 26.10. – 11.11.2017

www.oslo8.ch ; www.vfg-nwfp.ch

Premier prix : Laurence Kubski ; 2^{ème} prix : Sabina Bösch ; 3^{ème} prix : Lucas Ziegler

Derrière l'abréviation énigmatique NWFP se cache le Prix vfg des jeunes talents en photographie, l'un des concours suisses les plus intéressants pour les photographes émergents. Le Nachwuchsförderpreis est organisé par une importante association suisse de créateurs photographes basée à Zurich, le vfg – Vereinigung fotografischer Gestalter und Gestalterinnen. Le vfg NWFP est destiné aux photographes vivant en Suisse et âgés de moins de 39 ans.

L'exposition itinérante permet de découvrir les dix nominés de la 21^{ème} édition du vfg NWFP. À partir des 110 candidatures parvenues au vfg, une trentaine de travaux ont été présélectionnés puis le jury a nommé les dix photographes suivants : Roshan Adhihetty, Sabina Bösch, Axel Crettenand, Laurence Kubski, Vincent Levrat, Jonathan Levy, Anastasia Mityukova, Claudia Schildknecht, François Vermot et Lucas Ziegler.

Je remarque trois tendances dominantes dans les projets sélectionnés : le documentaire, avec une réflexion sur les rapports de l'homme à son environnement (animaux ou paysages), la sculpture sous ses aspects les plus élémentaires (bricolage, entassement d'objets, agencement de plantes) et une approche expérimentale (notamment autour du corps), voire conceptuelle dans le cas du travail d'Anastasia Mityukova. Une bonne représentation féminine et six photographes formés à l'ECAL sont également des points à relever.

Jury 2017 du vfg NWFP : Hélène Joye-Cagnard (Directrice des Journées photographiques de Bienne), Christoph Kern (photographe, directeur d'Oslo8, Bâle), Andreas Müller-Pohle (artiste, éditeur de *European Photography*, Berlin), Catherine Leutenegger (photographe, Lausanne) et Noë Flum (photographe, Zurich).

Nassim Daghighian [texte paru dans *Photo-Theoria* 23, septembre 2017, à consulter pour le portfolio complet]



© Laurence Kubski, de la série *Domesticate*, 2015. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP – 1^{er} prix

Laurence Kubski. *Domesticate*

" Partant du constat que les publications sur les animaux sont généralement destinées aux chasseurs, aux défenseurs de l'environnement ou aux possesseurs d'animaux, j'ai eu envie de créer un magazine culturel traitant des relations homme-animal : *Domesticate*. La réalisation de ce premier numéro m'a permis de mêler photographie, design graphique et travail rédactionnel. Elle m'a amenée, entre autres, à visiter des cafés tokyoïtes où se louent des chouettes, à rencontrer des garde-faune suisses surveillant des lynx et à découvrir des méthodes alternatives pour photographier les animaux sauvages. "

Laurence Kubski (CH) est directrice artistique, graphiste et photographe. En 2010, elle a terminé son BA en graphisme avant d'obtenir le diplôme de MA Art Direction en 2015 à l'ECAL. www.laurence-kubski.com

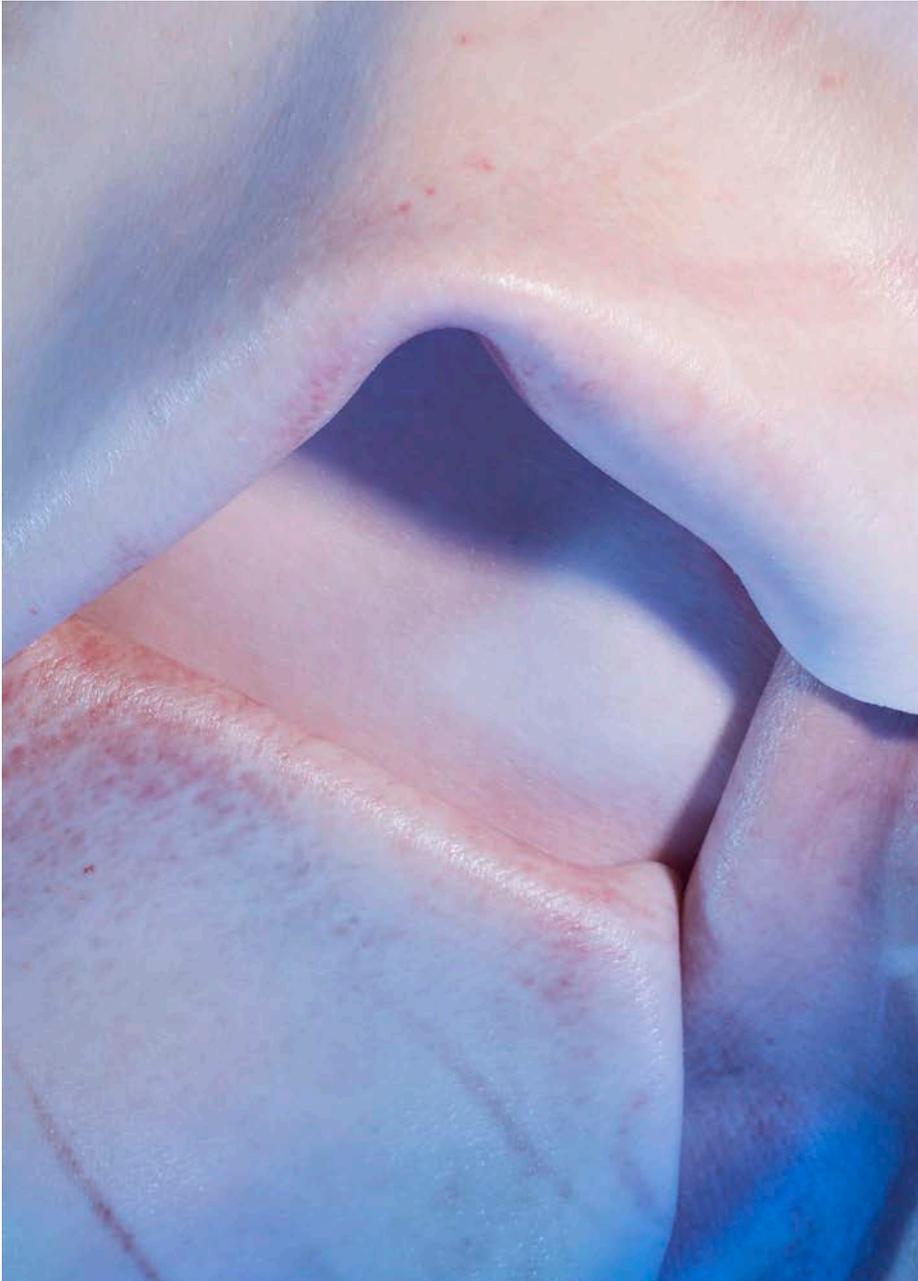
Source : http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/0322e29c012950f3781ffdc7624a35bc.pdf/ECAL_Yearbook_2015_web.pdf



© Vincent Levrat, de la série Flat Depth, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP

Vincent Levrat. Flat Depth

Vincent Levrat (1992, CH) a accompli une formation initiale en photographie au CEPV de 2013 à 2015 et suit depuis 2015 un BA en photographie à l'ECAL. www.vincentlevrat.com



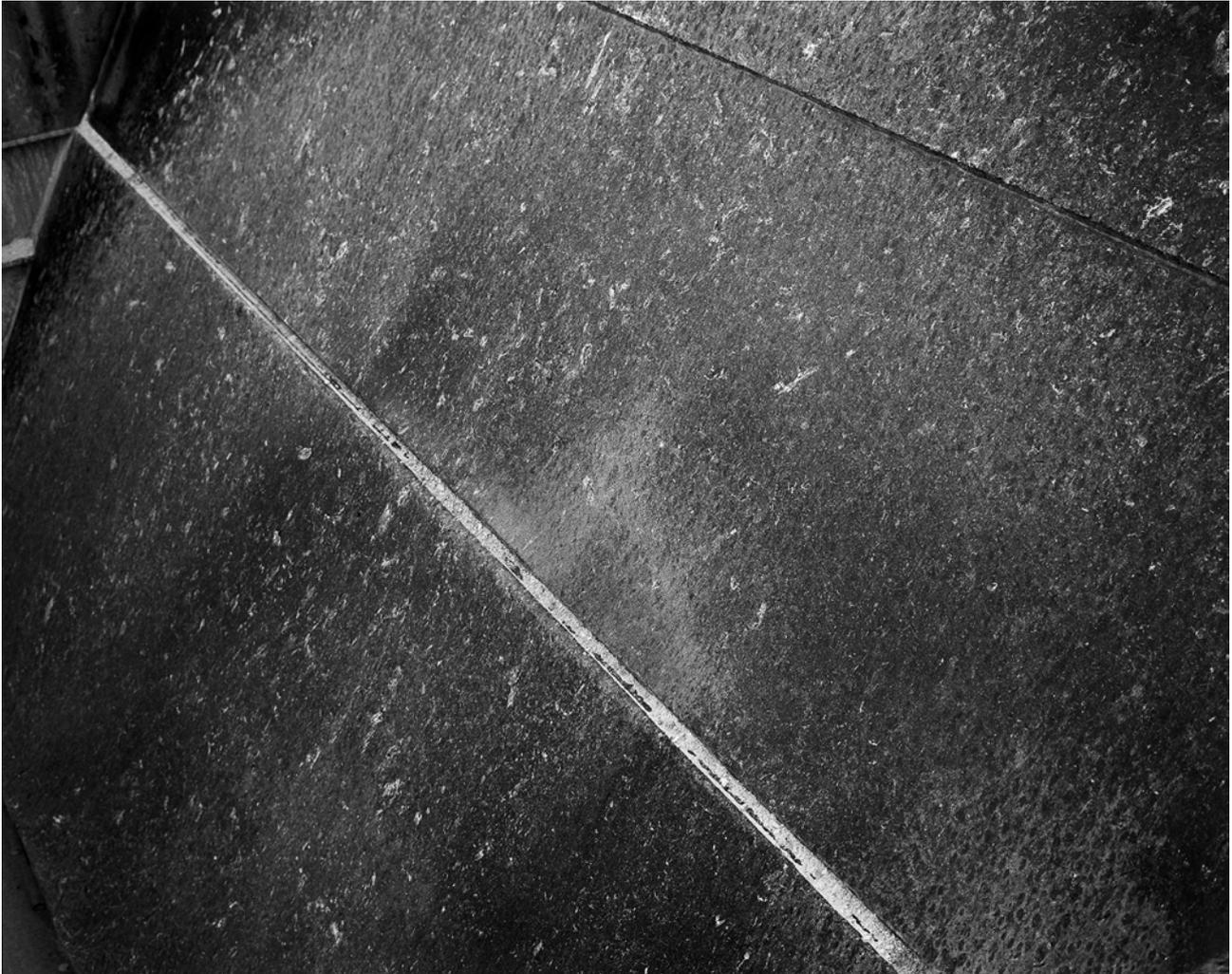
© Sabina Bösch, de la série Elusive Matter, 2016. Courtesy de l'artiste et du vfg NWFP – 2^e prix

Sabina Bösch. Elusive Matter

" En travaillant avec des modèles au niveau de leur corps, j'ai développé une approche sensuelle, prenant la structure charnelle comme une matière où la vieillesse et les formes ne sont plus importantes. En faisant cela, il y a l'émergence de détails invisibles. [Cette série] oblige celui qui regarde à définir une proximité visuelle étroite et constante avec les fragments anatomiques qui deviennent vivants. Entre l'éblouissement et la répulsion, cette exploration génère une tension interne et élargit la perception que nous avons habituellement du corps humain. "

Sabina Bösch (CH) vit à Zurich ; elle a obtenu un MA Art Direction à l'ECAL en 2016. www.sabinabosch.com

Source : [http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/c634d930d62c1cd3112ff7c88bda8ad3.pdf/Yearbook_2016_web\(1\).pdf](http://www.ecal.ch/download/wysiwyg/c634d930d62c1cd3112ff7c88bda8ad3.pdf/Yearbook_2016_web(1).pdf)



© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy Bellevue

Andreas Seibert. Erdreich

BelleVue, Bâle / Basel, 29.10. – 10.12.2017
www.bellevue-fotografie.ch

Andreas Seibert présente deux catégories de photographies dans *Erdreich (Le sol)*. D'une part, des images allégoriques prises dans des carrières de la région de Bâle. Les fragments de roche, la pierre et le sable nous amènent aux photographies liées au thème de l'urbanisation en Chine, d'autre part. Ces images sont associées à des textes qui traitent de l'emprise mondiale de la Chine sur les matières premières et les risques liés à des conflits internationaux. Que pouvons-nous faire avec le gravier et le sable que nous extrayons ? Quels paysages urbains utilisons-nous ? Andreas Seibert envisage ses images et les textes comme une contribution à un sujet qui l'occupe depuis des années : « Notre système économique est basé sur des ressources limitées. Bien que nous sachions et comprenions que ce système n'est pas durable et qu'un changement de cap urgent est nécessaire, nous semblons ne pas vouloir l'admettre. »

Les images de Seibert sont à la fois documentaires et poétiques. Avec une grande précision photographique dans les vues d'ensemble comme dans certains détails, il nous permet de comprendre la complexité des thèmes qui le préoccupent.

Andreas Seibert (1970, CH) a vécu pendant 16 ans à Tokyo avec sa famille. Il est de retour en Suisse depuis quatre ans.

Source : dossier de presse



© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy BelleVue



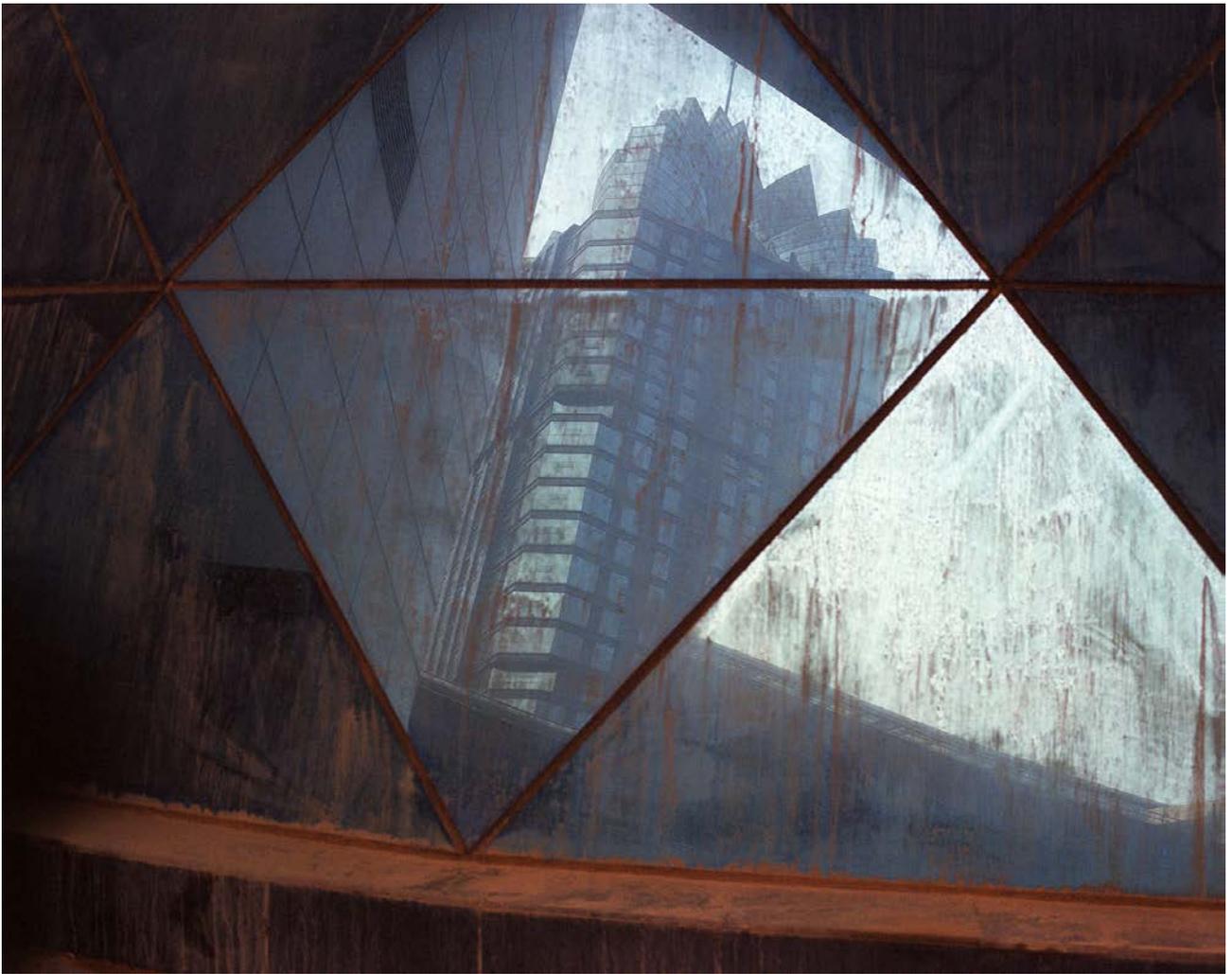
© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy BelleVue



© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy BelleVue



© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy BelleVue



© Andreas Seibert / Pro Litteris. Courtesy BelleVue



© Christian Indermühle, Später Nachmittag in Schottland, 2017, c-print sur diasec d'après prise de vue analogique, 147x180 cm
Courtesy Galerie Bernhard Bischoff & Partner

Elsbeth Böniger – Christian Indermühle

Galerie Bernhard Bischoff & Partner, Bern, 03.11. – 02.12.2017
www.bernhardbischoff.ch

L'exposition révèle un fructueux dialogue entre peinture et photographie, à travers la collaboration entre Elsbeth Böniger et Christian Indermühle. Pour cette nouvelle série de vanités, le couple a réuni des *memorabilia* : divers souvenirs et objets collectionnés au fil du temps. L'arrière-plan des natures mortes est peint par Elsbeth Böniger et la prise de vue est réalisée par Christian Indermühle.



© Christian Idermühle, Argentinische Reise, 2017, c-print sur diasec d'après prise de vue analogique, 147x180 cm
Courtesy Galerie Bernhard Bischoff & Partner



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

EXPOSITIONS EN COURS

Olivier Christinat. Histoires sans titres

Espace CHUV, Lausanne, 05.10. – 30.11.2017

www.chuv.ch/culture

L'exposition présente plus de 40 photographies. Olivier Christinat fait jouer les tracés des vues urbaines, principalement du Japon, avec les signes graphiques des corps, les codes du vêtement, le dessin des idéogrammes, la signalétique foisonnante. Ces instants de la vie quotidienne deviennent écriture, « écriture vive de la rue » (Roland Barthes) et créent un kaléidoscope d'histoires, des histoires éphémères, sans titres, façonnées par le téléobjectif et la superposition des plans qui en découle.

Né en 1963 à Lausanne, Olivier Christinat, photographe, enseigne au CFPArts de Genève depuis 2003. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions en Europe, mais aussi au Japon et aux Etats-Unis. Il remporte le Rado Star Prize dans le cadre des Journées photographiques de Bienne en 2013. Le livre *Nouveaux souvenirs* retrace ces dix dernières années d'activité.

Exposition présentée dans le cadre des Rencontres arts et sciences sur le thème *Signes, interprétations, résonances*. Le signe ? Trait, marque, chiffre, code, symptôme. Il sera question de l'interprétation des signes de la maladie en médecine en regard de la puissance d'évocation du signe dans la création contemporaine, les arts visuels, la musique, le théâtre.

Curatrice : Caroline de Watteville, chargée des activités culturelles du CHUV

Publication : Olivier Christinat, *Nouveaux souvenirs*, Lausanne, art&fiction, 2017. Préface : Tatyana Franck, textes : Claude Reichler, Marco Costantini et Véronique Mauron



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

Nouveaux Souvenirs. Album japonais

Texte de Véronique Mauron, historienne de l'art, conseillère artistique, Affaires culturelles et artistiques, EPFL

" Depuis près de dix ans, Olivier Christinat se rend régulièrement au Japon. Peu à peu la ville japonaise s'est insinuée dans sa recherche photographique et, depuis 2010, elle constitue un sujet à part entière. A la fois immergé dans la culture japonaise et conservant le regard décentré de l'Occidental sur les villes nippones, Olivier Christinat nous introduit à une immersion dans l'espace public japonais.

Le titre de l'exposition, Nouveaux souvenirs, sonne étrangement. Comment des souvenirs peuvent-ils être nouveaux ? Les souvenirs font tellement référence au passé qu'ils semblent n'avoir aucun présent. Pourtant le photographe nous incite à penser que les souvenirs sont rejoués, qu'ils adviennent les uns à la suite des autres et même que les souvenirs se bricolent au fur et mesure du présent qui passe. Olivier Christinat ne parle-t-il pas aussi de la photographie, ce dispositif qui transforme une réalité présente en un souvenir immédiat ? Un nouveau souvenir ? Si l'on regarde les photographies de foules où les visages d'hommes et de femmes se superposent, se cachent et se découvrent les uns les autres, on est saisi par l'effet d'instantanéité. Chaque pression du doigt sur le déclencheur ne transforme-t-elle pas l'instant en une image à longue durée ? Nouveau souvenir.

Dans ces photographies de foules, l'œil de l'artiste approche et définit, par une mise au net, le visage proposé à notre observation. Toutefois, il n'abolit pas les visages intermédiaires ; au contraire, il montre, par les flous superposés, des espacements, des densités intervallaires, des seuils de visibilité. Eloigné physiquement du sujet, Olivier Christinat en saisit pourtant l'intimité. Distance et proximité se rabattent l'une sur l'autre. La photographie est ici au plus proche du sujet (le visage qui se distingue), mais également, par la superposition des plans et des visages, elle maintient la distance avec le visage ; elle le pose, en vis-à-vis, comme un objet séparé. Cette séparation fonde la dynamique du jeu photographique : elle induit ce mouvement constant chez le spectateur qui n'a de cesse, au vu de la photo, de passer de l'ici de l'image au là-bas du visage net en passant par tous les là des visages non identifiables. Les intervalles sont présents, les intermédiaires s'accumulent dans l'image qui devient un feuilleté de couches, de plans, de perspectives rabattues.



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste

Olivier Christinat construit une hantise, faite de la mise à distance dans la proximité et de la proximité dans l'éloignement. On pourrait alors parler de l'aura de ces photographies, et redire sa définition si claire donnée par Walter Benjamin : «l'aura, l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il.»

Le photographe travaille avec un appareil muni d'un téléobjectif très puissant. Celui-ci est utilisé dans les images de villes où l'on voit les perspectives s'écraser l'une sur l'autre, les plans s'encaster, ne laissant plus aucun interstice de rues, de boulevards, de parcs entre les immeubles. Une ville à l'infini. Dans les images de foules, le téléobjectif provoque l'empilement des têtes, têtes coupées des corps tels des trophées de la ville contemporaine japonaise.

Ce jeu de proximité et de distance s'opère encore sur un autre plan : l'opposition : privé/public. En effet, l'artiste fait apparaître des visages identifiables de l'anonymat de la foule. Pour faire ceci — advenir le privé dans le public — il faut une transgression. Chez Olivier Christinat, cela se nomme un vol d'image. L'artiste endosse deux rôles : celui du flâneur, à la fois distant mais attentif et prêt à se laisser surprendre, et celui du détective qui à l'aide de son appareil outillé capture, c'est-à-dire, saisit (comme on saisit au collet) les visages qui l'intéressent pour sa recherche. Ne se doutant souvent de rien, les personnes photographiées sont transformées en portraits. Olivier Christinat saisit les visages au vol.

Ce qui survient à l'image n'est toutefois ni spectaculaire ni suspect. L'artiste ne cherche pas à dévoiler les individus mais agit plutôt comme un sculpteur ou un peintre qui façonne et compose les corps en image. Il ne cherche ni à caractériser les individus ni à faire ressortir des traits de caractère. Les gestes, les mouvements sont anodins et simples, toujours pudiques et retenus. Cette banalité des foules fait présence et cela sans narration sous-jacente. Ces images manifestent le renouvellement permanent de ce qui passe du hors-champ au champ de vision : mouvements, gestes, attitudes corporelles et regards, tout ce qui fait la richesse d'un monde urbain très dense, tout ce qui rend possible un se mouvoir ensemble.

Toutefois une caractéristique frappe dans ces photographies de groupes d'individus. Le regard du photographe capturant la réalité cisèle des détails particuliers qui possèdent un point commun : la beauté. Contrairement au gros plan, par exemple au cinéma, qui est souvent une atteinte à l'image complète du corps et qui montre des monstruosité, la capture des détails des visages chez Olivier Christinat donne à voir la beauté à peine visible, celle qui est recouverte par le nappage du geste, par le flux du mouvement. Le photographe saisit une beauté toujours en fuite, en retrait, une beauté incognito. "

Véronique Mauron, octobre 2013

Source : <http://www.olivierchristinat.com/photographie/serie/nouveaux-souvenirs>



© Olivier Christinat, de la série Nouveaux Souvenirs, 2010-2016. Courtesy de l'artiste



Anonyme, Alicia Miles et John Robinson dans *Elephant* de Gus Van Sant, 2003. Courtesy HBO

Gus Van Sant

Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.10.2017 – 07.01.2018
www.elysee.ch

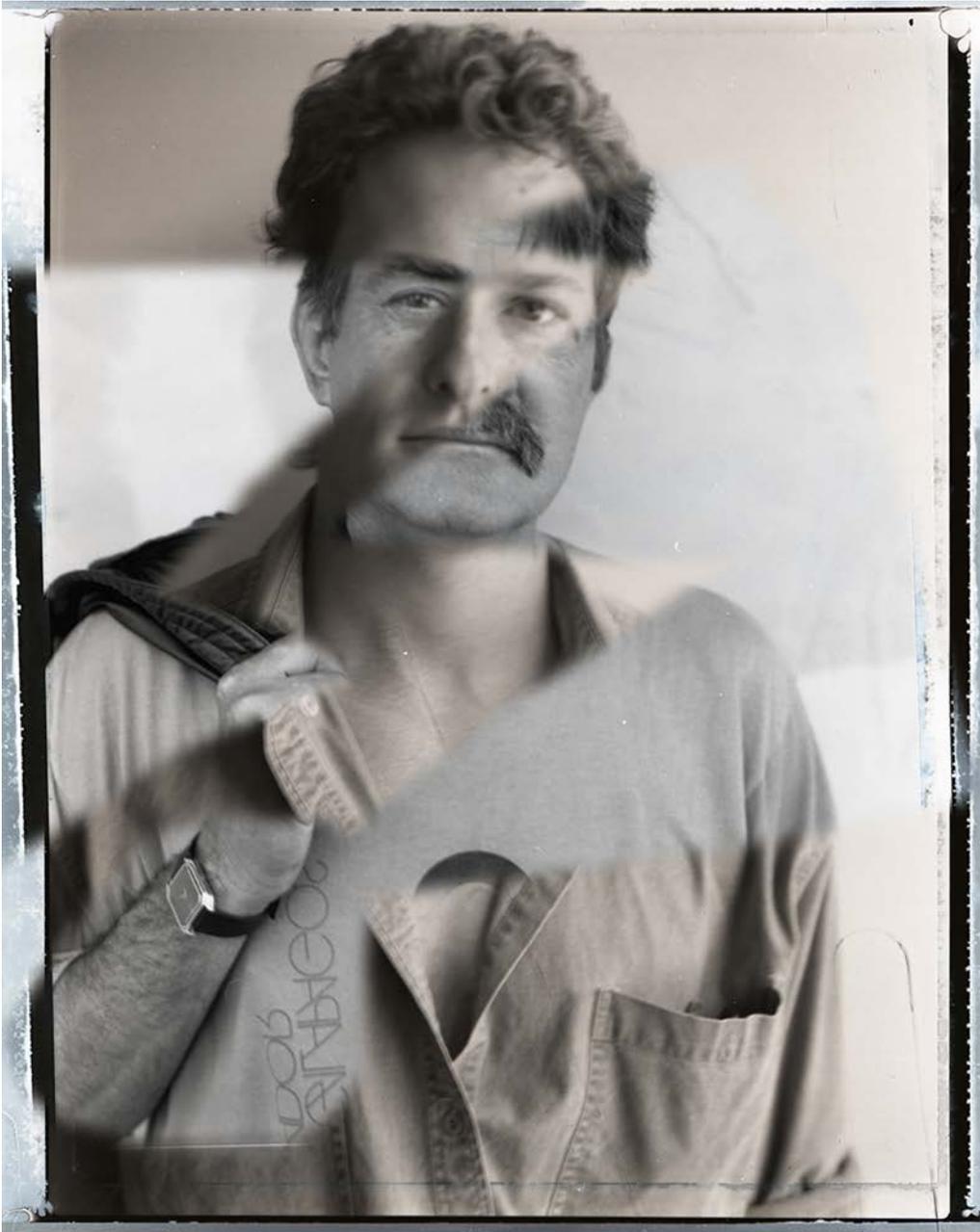
La Cinémathèque suisse, le Musée de l'Elysée, La Cinémathèque française et le Museo Nazionale del Cinema (Turin), organisent conjointement une exposition et une rétrospective de films autour de l'œuvre de Gus Van Sant (1952, USA). Les films de la rétrospective seront montrés à Lausanne et dans plusieurs villes suisses, dans les salles partenaires de la Cinémathèque suisse.

L'exposition *Gus Van Sant* conçue par La Cinémathèque française en coproduction avec le Museo Nazionale del Cinema (Turin), le Musée de l'Elysée (Lausanne) et la Cinémathèque suisse (Lausanne) propose une rétrospective inédite en Suisse autour des films et des œuvres plastiques du cinéaste américain. Véritable déambulation pluridisciplinaire, elle s'articule en cinq sections qui explorent une composante de la force créatrice de Gus Van Sant et dresse les contours d'un univers foisonnant et impertinent.

Cinepark offre une plongée dans le cinéma de Gus Van Sant, véritable plaque sensible de ce temps de l'Histoire américaine postmoderne. Tête de proue du renouveau du cinéma dit "indépendant", Van Sant est l'instigateur d'une liberté artistique qui irradie depuis les marges. Avec sa filmographie hétérogène, il nous oblige à repenser ce qu'est un auteur de cinéma.

Photography regroupe une sélection encore inconnue du grand public des Polaroids réalisés par Gus Van Sant lors des castings de ses premiers films. Défilent sous son objectif des centaines d'acteurs, d'écrivains et d'anonymes. Même après avoir abandonné son Polaroid à la fin des années 1990, le cinéaste continue la photographie, en réalisant notamment des reportages pour magazines de mode ou pour groupes de rock.

Constellations évoque quant à elle les filiations artistiques de Gus Van Sant, de l'omniprésence de sa ville d'adoption, Portland, aux figures tutélaires qui marquent son esthétique – l'influence, entre autres, de la *Beat Generation* et de l'écrivain américain William S. Burroughs.



© Gus Van Sant, *Bad Geo and Boy*, de la série *Cut-Up*, 2010. Courtesy Musée de l'Elysée

Music dit l'intérêt de Van Sant pour la musique de cinéma, qu'il envisage comme un langage à part entière. On y retrouvera des B.O. spécialement conçues pour ses films, des créations originales de Van Sant lui-même, ainsi qu'une sélection de clips qu'il a réalisés notamment pour David Bowie, les Red Hot Chili Peppers ou les Hanson.

Des peintures et des dessins, Gus Van Sant en a fait à divers moments de sa vie. Certains collages datent des années 1970, tandis que sa série de grandes aquarelles exposées à la galerie Gagosian de Los Angeles date de 2011. Réunies en dernier lieu dans la section *Painting*, elles offrent un complément inattendu à l'univers artistique très éclectique de Gus Van Sant.

Curateur : Matthieu Orléan, La Cinémathèque française, avec la collaboration de Lydia Dorner, conservatrice assistante au Musée de l'Elysée.

Publication chez Actes Sud d'un catalogue avec un entretien de Matthieu Orléan avec Gus Van Sant.

Source : dossier de presse



© Simon Roberts, Uetliberg, Zurich, 2016, du projet Etrangement Familier. Courtesy Musée de l'Elysée

Étrangement Familier. Regards sur la Suisse

Musée de l'Elysée, Lausanne, 25.10.2017 – 07.01.2018

www.elysee.ch

Avec : Alinka Echeverría, Shane Lavalette, Eva Leitolf, Simon Roberts et Zhang Xiao.

L'image de la Suisse a été façonnée dans une grande mesure par des photographies ayant le tourisme pour toile de fond. Panoramas de montagnes spectaculaires, campagnes idylliques et portraits authentiques de gens du cru – ces images, commercialisées avec succès, ont contribué à forger l'identité nationale, mais ont aussi eu pour effet de banaliser et de rigidifier le répertoire iconographique. À l'occasion de son centième anniversaire en 2017, Suisse Tourisme a choisi un projet hors du commun pour poser un nouveau regard sur la richesse de la photographie de notre pays. Sous la direction de la Fondation Suisse pour la Photographie (Winterthour) et du Musée de l'Elysée (Lausanne), cinq photographes de renommée internationale ont été invités à questionner l'image de la Suisse en tant qu'observateurs indépendants, subjectifs et sensibles, libres de tout mandat publicitaire. Les impressions que les photographes Alinka Echeverría (Mexique/ UK), Shane Lavalette (USA), Eva Leitolf (Allemagne), Simon Roberts (UK) et Zhang Xiao (Chine) ont glanées lors de leurs voyages dans le pays et le long de sa frontière sont inspirantes et révélatrices. Leurs images cocasses, poétiques ou énigmatiques, nous invitent à poser un regard neuf sur ce qui nous est familier.

Curateurs : Tatyana Franck, Peter Pfrunder et Lars Willumeit.

Publication : Un coffret de livres publiés par Lars Müller Publishers accompagne l'exposition.

Source : dossier de presse



© Alinka Echeverria, Anaïs, 16 ans, au bord du lac à Vevey, 2016, du projet Etrangement Familier. Courtesy Musée de l'Elysée



© Yann Laubscher, Murhoya, 2012, de la série *L'appel*. Courtesy de l'artiste et Focale

Yann Laubscher. *L'appel*

Galerie Focale, Nyon, 01.10. – 12.11.2017
www.focale.ch

Initiée en 2010, la série intitulée *L'Appel* s'est construite autour de plusieurs séjours effectués par le photographe suisse dans les territoires sauvages de la Russie, tels que la Sibérie, le Kamtchatka et l'Oural. Associant portraits, paysages, et objets, sans que les repères chronologiques et géographiques soient signifiés distinctement, *L'Appel* constitue moins un travail sur la Russie qu'une plongée sur les traces d'une vie rude et précaire, « mais pleine d'une libre dignité ». Rivières, taïgas, toundras ou péninsules volcaniques : les photographies visent à créer le récit du cheminement d'un groupe de personnages à travers un milieu hostile, avec une rivière pour fil conducteur. Adoptant la place de l'observateur impliqué, tout à la fois situé à l'intérieur et à l'extérieur de son sujet, Yann Laubscher rend-t-il compte d'une forme de liberté ou d'enfermement ? Quelle part de résistance implique ce mode de vie en rupture ? Cet isolement est-il souhaité ou subi ? Les individus saisis par le photographe semblent suspendus dans cette ambiguïté. Ils apparaissent dans un même mouvement présent et absent au monde, physiquement tendus par la beauté résistante, presque animale, de leur mode de vie, mais intérieurement travaillés par une forme de renoncement, d'abandon. Sans rechercher la simplification ni obéir à une quelconque logique, Yann Laubscher structure un langage plutôt qu'un style. Noir et blanc ou couleur, plan large ou vision rapprochée : chacune de ses images est avant tout régie par son propre point d'équilibre.

Yann Laubscher (1986, CH) vit et travaille à Lausanne. Après un Master en sciences naturelles, il a étudié la photographie à l'École supérieure d'arts appliqués de Vevey (CEPV). Il a rédigé son mémoire sur les liens entre exploration et photographie. Son approche documentaire traite principalement des relations complexes qu'entretiennent les humains avec la nature.



© Yann Laubscher, Kamtchatka, 2013, de la série L'appel. Courtesy de l'artiste et Focale

Son travail principal, *L'Appel*, est lié à l'exploration depuis 2010 de territoires sauvages de la Russie, comme la Sibérie, le Kamtchatka et l'Oural. Son travail a fait l'objet d'expositions en Suisse et en France. Sa série *M38* aborde les préoccupations liées au monde sauvage en Suisse et la notion de parcours, en abordant la figure du loup comme symbole de créature fugitive et insaisissable. Ce travail a fait l'objet d'une exposition personnelle au PhotoforumPasquArt en 2015. Yann Laubscher a reçu le prix Camera Clara pour ses photographies réalisées à la chambre tirées de la série *L'Appel*. En 2016, il est le lauréat du Globetrotter World Photo, bourse lui permettant de développer un nouveau projet en Sibérie, *Ceux du monde*, une expédition documentant la vie d'orthodoxes vieux-croyants exilés. Il est également éducateur nature ainsi que membre de Strates et de NEAR, associations réunissant de nombreux photographes.

Source : dossier de presse



© Martha Rosler, *Cleaning the Drapes*, de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972

Martha Rosler. House Beautiful: Bringing the War Home

MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 11.10.2017 – 04.02.2018
www.mamco.ch

Bringing the War Home est une série de 20 photomontages réalisés entre 1967 et 1972 par Martha Rosler, qui comprend deux volets : *In Vietnam* et *House Beautiful*. Les photomontages réunissent deux univers antagonistes : des intérieurs modernes qui véhiculent une image de sécurité et de bon goût, et des scènes de la guerre du Vietnam qui insistent sur le premier conflit retransmis à la télévision – surnommé « the living-room war » par l'écrivain Michael Arien, afin de souligner l'intrusion des images de guerre au cœur des logis américains. Martha Rosler reprend cette confrontation, imposée au moment des journaux télévisés, en intégrant des images de violence en noir et blanc dans des espaces domestiques en couleur. Les images sources proviennent pour la plupart des pages de *House Beautiful* et de *LIFE Magazine*, deux importants magazines illustrés de l'époque.

Pendant les années 1970, ces images sont diffusées dans la presse alternative et féministe (comme *Newspaper for San Diego Women*) ou sous forme de flyers anti-guerre du Vietnam, contre laquelle militait Martha Rosler. Les artistes féministes se mobilisent d'autant plus contre la guerre du Vietnam qu'elles pointent le lien qui existe entre « militarisme et patriarcat, guerre et masculinité » et les stratégies visuelles qui en découlent dans l'utilisation du corps des femmes. Ce n'est qu'en 1991 que Martha Rosler choisit de montrer ses photomontages dans un contexte de galerie pour prévenir leur disparition.

Cleaning the Drapes, par exemple, montre une femme braquant son aspirateur, porté en bandoulière comme s'il s'agissait d'un micro, en direction d'une scène de tranchées. Au-dessus de *Pat Nixon*, épouse du président Richard Nixon qui intensifia la présence américaine au Vietnam, apparaît dans un ovale classique la représentation d'un corps de femme crispé sous les balles. C'est la scène finale du film *Bonnie and Clyde* (1967) ; c'est aussi l'une des scènes de mort les plus sanglantes de l'histoire du cinéma. Lissée et apprêtée, la First Lady ignore les convulsions de la figure hors-la-loi, alors que les mêmes règles sociales scellent le destin de chacune. À l'instar des artistes de sa génération, fortement politisée, Martha Rosler ne peut demeurer sourde aux conflits de tout ordre qui déchirent le monde et sur lesquels l'art ne peut faire l'impasse.

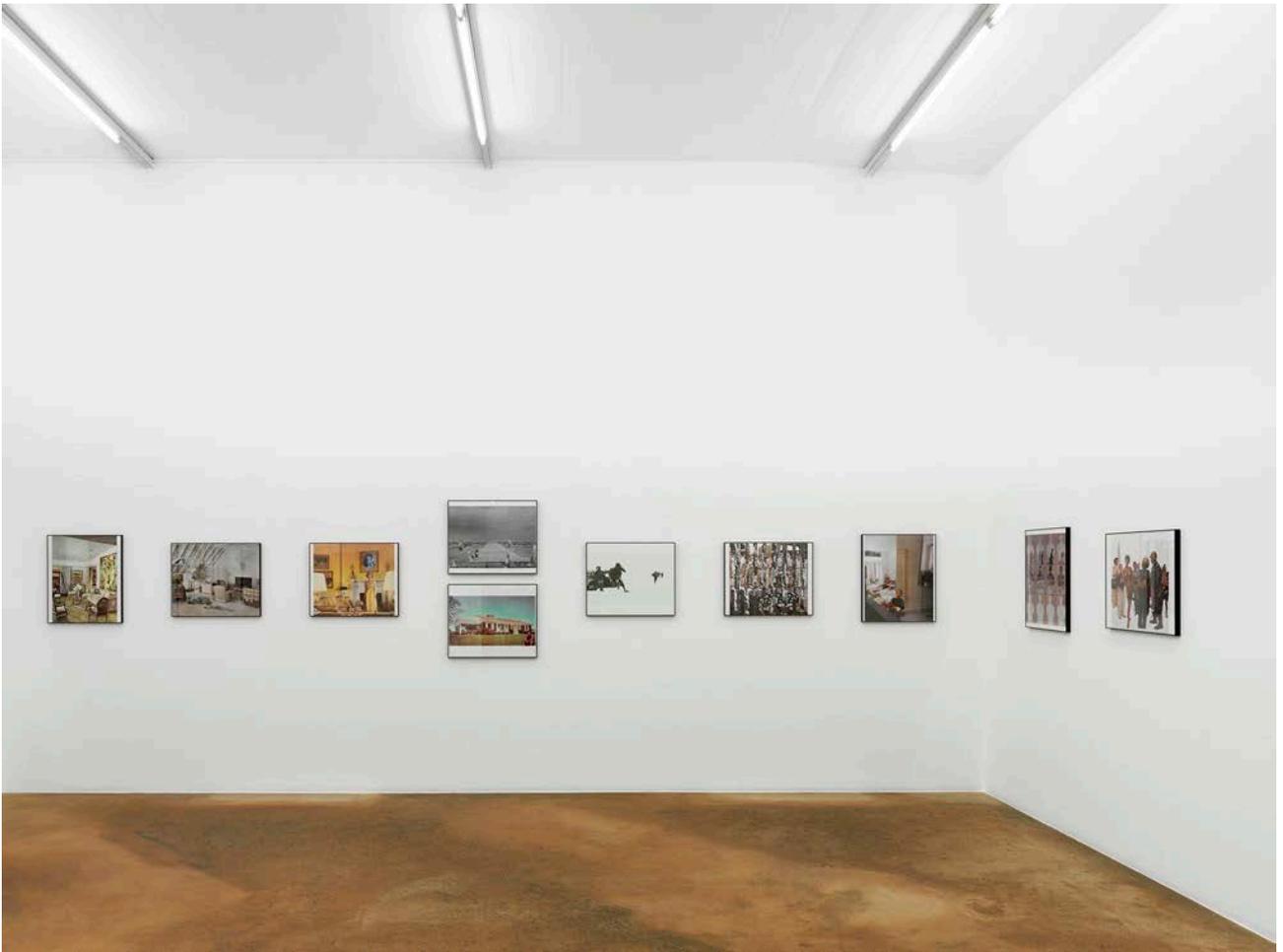
Curatrice : Sophie Costes



© Martha Rosler, First Lady (Pat Nixon), de la série House Beautiful: Bringing the War Home, 1967-1972



© Martha Rosler, House Beautiful: Bringing the War Home, 1967-1972. Courtesy MAMCO, octobre 2017, photo : Annik Wetter



© Martha Rosler, House Beautiful: Bringing the War Home, 1967-1972. Courtesy MAMCO, octobre 2017, photo : Annik Wetter



© Christian Boltanski, Les Habits d'Ariane, 1977, 16 c-prints, 50x50 cm chacune ; photo : Annik Wetter. Coll. MAMCO, don Amam

Narrative Art

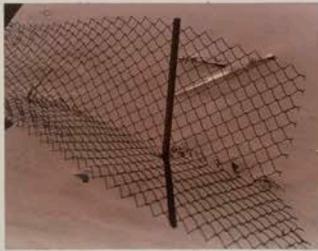
MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 11.10.2017 – 04.02.2018
www.mamco.ch

Avec : Mac Adams, Bas Jan Ader, Vikki Alexander, Gretchen Bender, Jennifer Bolande, Christian Boltanski, Victor Burgin, Robert Cumming, Douglas Huebler, Peter Hutchinson, Silvia Kolbowski, David Lamelas, Urs Lüthi, Dennis Oppenheim, Donna-Lee Phillips, Richard Prince, Allen Ruppersberg, Ian Wallace, William Wegman

Le *Narrative Art* est un mouvement artistique qui émerge au tournant des années 1970 et qui se caractérise par l'emploi de la photographie de manière documentaire ou associée à du texte. Cette approche analytique, en lien avec le développement de l'art conceptuel dans les années 1960, se développe ensuite indépendamment pour explorer les formes du récit.

Le terme *narrative* recouvre en anglais de nombreuses significations, allant du récit à la présentation de divers éléments réels ou encore comme interprétation d'événements selon un présupposé idéologique. Les repères spatiaux et temporels de ce mouvement sont diffus. Il se développe en effet dans des régions aussi différentes que la France, la Suisse, la Grande-Bretagne, le Canada ou les Etats-Unis. La première rétrospective qui lui est consacrée (*American Narrative/Story Art*, The Contemporary Arts Museum Houston 1978), en situe l'origine à l'année 1967. Les expositions *Story* (John Gibson Gallery, New York 1973) et *Narrative Art* (Palais des Beaux-Arts, Bruxelles 1974) en constituent des jalons marquants. Ce mouvement est commenté à plusieurs reprises, dès 1973, dans la revue *Artforum* par l'artiste James Collins. Ce dernier souligne que les artistes de cette forme d'expression envisagent le réel comme une somme de fragments à interpréter et explorent les possibilités poétiques des rapports du texte à l'image, au sein d'un « contexte culturel élargi qui reconnaît la viabilité d'un grand nombre d'idéologies ».

The Paradox of the Twins



One of the arguments used to try to refute the theory of relativity became known as the Paradox of the Twins. Suppose that twins are born on a planet. One is put on a space ship and travels in space at a speed approaching that of light. He returns in a few months to find the other twin now an old man, since relativity claims that time is slowed as speed increases. The paradox is this. Relativity claims that truth can be relative according to one's point-of-view or perspective. From the point of view of the twin on the space ship, the planet recedes at speeds approaching that of light and then returns in a few months. Why then doesn't the twin on the ship become an old man while the twin on the planet remains young? Relativists answer this paradox, but that's another story.

Peter A. Hutchinson
1974

© Peter Hutchinson, série The Paradox of the Twins, 1974 ; photo : Annik Wetter. Courtesy MAMCO

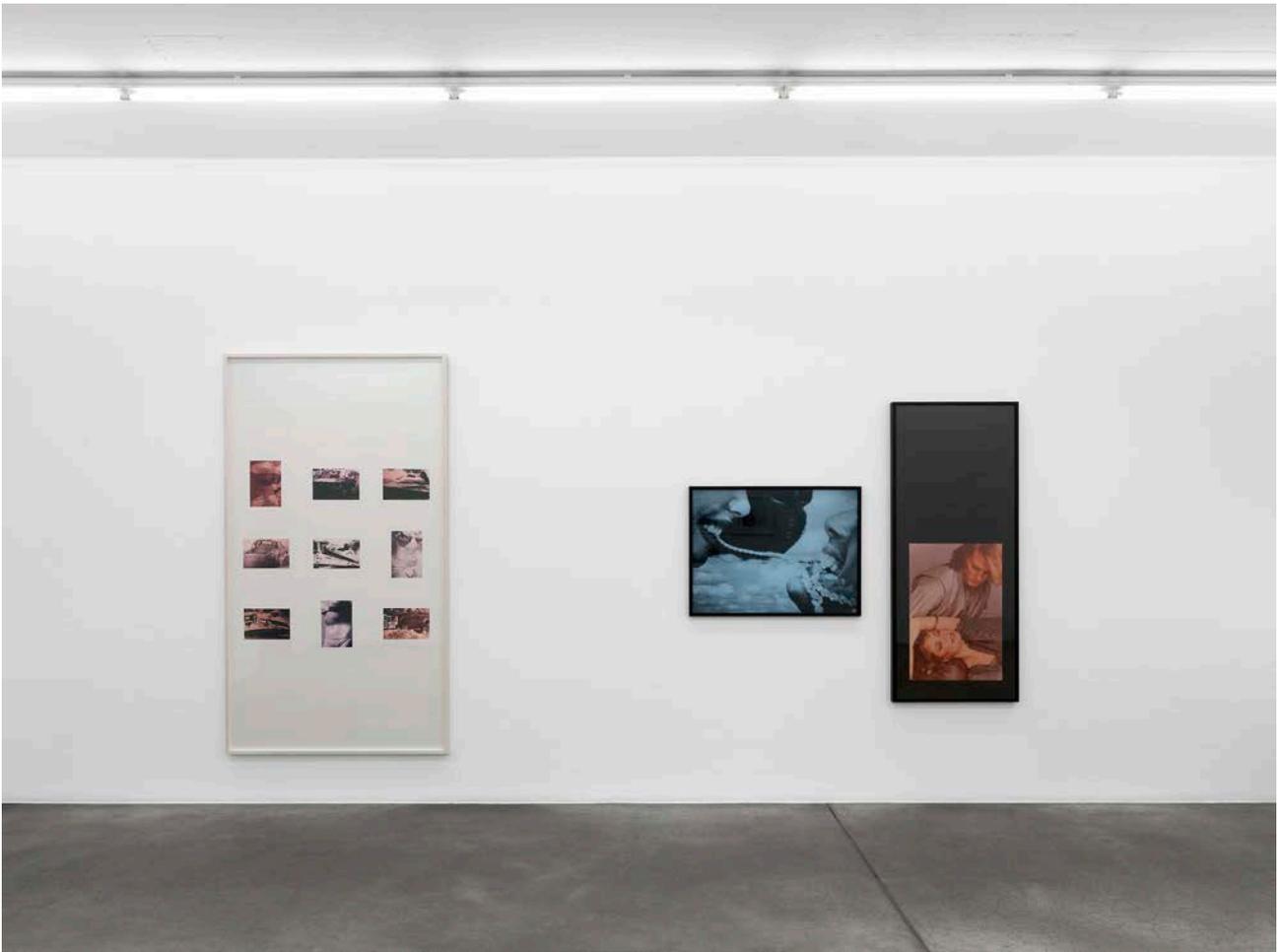
Si le *Narrative Art* doit à l'art conceptuel l'exploration linguistique des éléments constitutifs du médium photographique (sérialité, séquence et durée), il s'en distingue donc par son travail sur les formes narratives et le développement d'une « mythologie individuelle » – pour citer la section que dédie Harald Szeemann dans sa documenta V de 1972 à ce « devenir objet du sujet ». Le panorama de la présente exposition s'achève à l'aube des années 1980, avec l'irruption d'une nouvelle génération d'artistes proposant une critique de la représentation et une déconstruction de ses stéréotypes.

Curateurs : Paul Bernard, Lionel Bovier et Julien Fonsacq

Source : dossier de presse



© Œuvre d'Urs Lüthi, exposition Narrative Art. Courtesy MAMCO, octobre 2017 ; photo : Annik Wetter



© Vue de l'exposition Narrative Art. Courtesy MAMCO, octobre 2017 ; photo : Annik Wetter



© General Idea, Light On General Idea Recording, 1971, tirage argentique n/b, 20.3x25.4 cm. Coll. AA Bronson, Berlin. Courtesy Estate General Idea

General Idea. Photographs (1969-1982)

MAMCO, Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 31.05.2017 – 04.02.2018
www.mamco.ch

Formé par AA Bronson (né en 1946), Jorge Zontal (1944-1994) et Felix Partz (1945-1994), le collectif canadien General Idea a produit l'une des œuvres les plus marquantes des années 1970-1980. Avec un sens aigu de l'ironie, prenant à revers le glamour des images populaires, l'idéologie des médias de masse et les poncifs véhiculés par le monde de l'art, leur travail se déploie sur une multitude de médiums. Chaque œuvre s'appréhende dans une relation d'interdépendance aux autres, comme les pièces d'un puzzle en constante reformation.

General Idea est fondé en 1969 à Vancouver par les trois artistes, qui décident de vivre et travailler ensemble. Lecteurs attentifs des théories de la communication de Marshall McLuhan et des *Mythologies* de Roland Barthes, ils organisent en 1970 un concours de beauté pour élire Miss General Idea : une figure mythique aux contours flous, asexuée et sans visage qui leur tiendra lieu de muse. Dès l'année suivante, le groupe s'engage pour treize ans dans une vaste fiction, *The 1984 Miss General Idea Pavilion*. Derrière ce « projet » qui évoque les expositions universelles, se met en place une étrange fiction qui accueille toutes sortes de formes et de manifestations.

En s'appuyant sur les archives du groupe, l'exposition du MAMCO, développée en étroite collaboration avec AA Bronson, aborde la première décennie du collectif sous l'angle spécifique de la photographie. L'exposition s'ouvre sur leurs premières expérimentations, qu'il s'agisse des projets réunis dans la série des *Index Cards* ou des performances *Light On* et *Canvas Weaving*, pièces séminales du développement de la pratique du collectif. L'esthétique de ces premiers travaux emprunte aussi bien à l'art minimal et conceptuel qu'au Land art et le visiteur familier du MAMCO peut y retrouver des résonances avec des œuvres de Dennis Oppenheim, Franz Erhard Walther ou encore Victor Burgin.



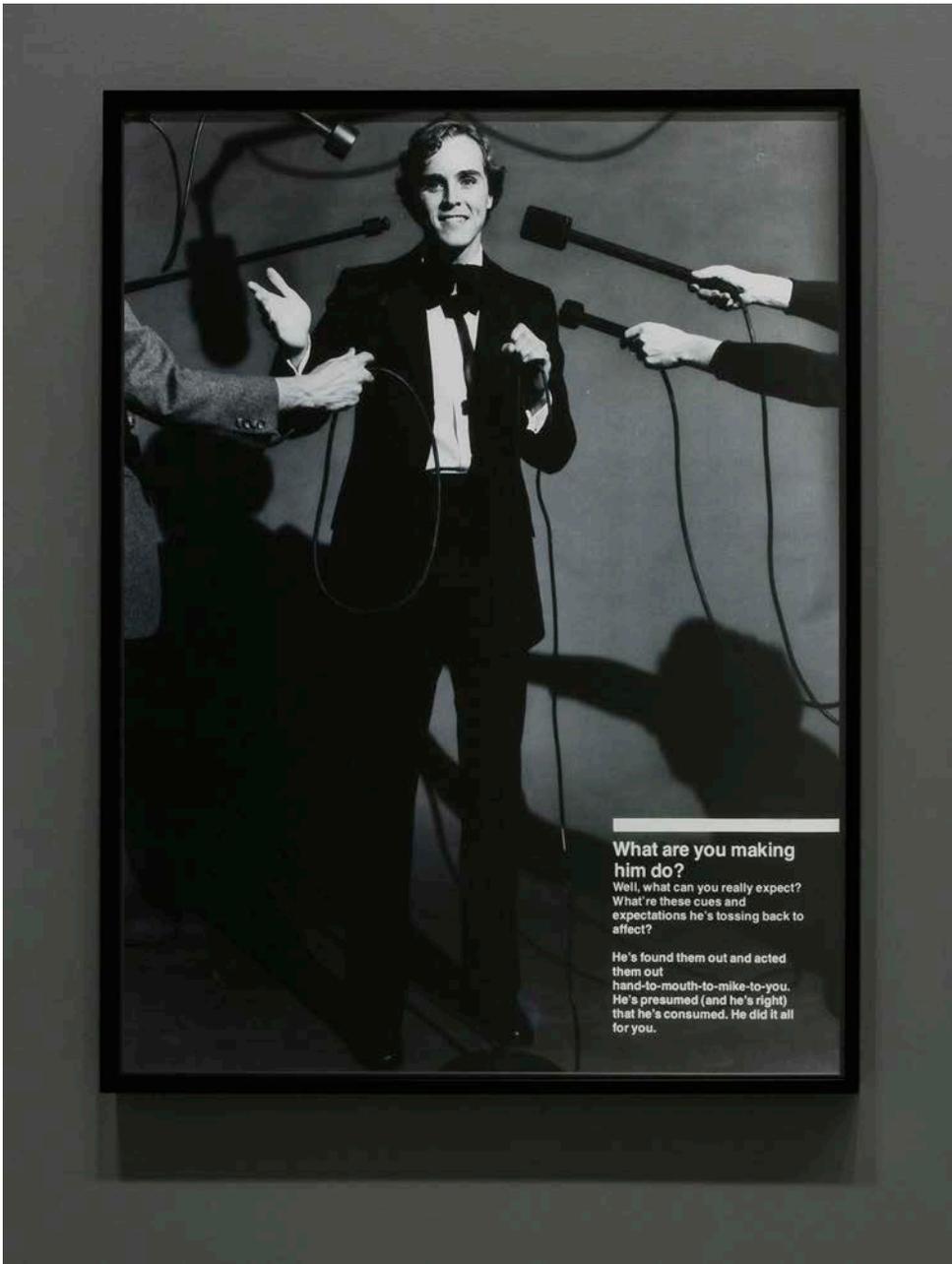
© General Idea, Luxon V.B. - Sandy Stagg and the Hand of the Spirit, 1973, tirage argentique n/b, 20.2x25,8 cm. Coll. AA Bronson, Berlin. Courtesy Estate General Idea

Mais, au-delà de toute considération formelle, ces photographies sont également autant de documents de la vie du groupe et de son inscription dans le contexte des utopies communautaires qui marquent les années 1960 en Amérique du Nord.

Dès le concours de beauté, premier projet d'envergure de General Idea, la photographie est le médium privilégié du groupe pour se jouer des codes du glamour et alimenter leur mythologie. Selon leur principe de « form follows fiction », les œuvres produites pendant cette période renvoient systématiquement à la muse et à son pavillon, par un répertoire iconographique constitué d'accessoires vestimentaires, de miroirs, de stores vénitiens ou du motif du ziggourat.

L'exposition met également en valeur le rôle de l'édition dans la production et la diffusion de ces images. Avec un sens aigu de la mise en page, le collectif a su s'approprier différents registres de publication, de la plaquette de concours de beauté au magazine grand public. *ziggourat* s'est notamment imposé comme l'un des magazines d'artistes les plus aboutis depuis les années 1960. Présenté par General Idea comme un « parasite culturel » qui s'approprie et détourne le célèbre *LIFE Magazine* (la firme leur intentera d'ailleurs un procès), le périodique diffuse les manifestes et les projets du groupe, chronique la vie artistique locale et internationale, et introduit les tendances culturelles. En 26 numéros, sur une période allant de 1972 à 1989, *FILE* contribue à développer l'audience de General Idea au-delà du champ strictement artistique.

Source : http://www.mamco.ch/expositions/encours/2017_Ete/General_Idea.html



© General Idea, vue de l'exposition Photographs (1969-1982). Courtesy MAMCO, mai 2017



**Who's she when she's
at home?**

How can you locate her? What's
this mobile-model-home she's got
her designs on now?

She builds a structure of
classifications by any stretch of
the imagination. She moves in her
props and she moves in her
gestures. She moves in a class of
her own.

© General Idea, vue de l'exposition Photographs (1969-1982). Courtesy MAMCO, mai 2017



© General Idea, vue de l'exposition Photographs (1969-1982). Courtesy MAMCO, mai 2017, photo : Annik Wetter



© General Idea, vue de l'exposition Photographs (1969-1982). Courtesy MAMCO, mai 2017, photo : Annik Wetter



© Piero Martinello, de la série Radicalia, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

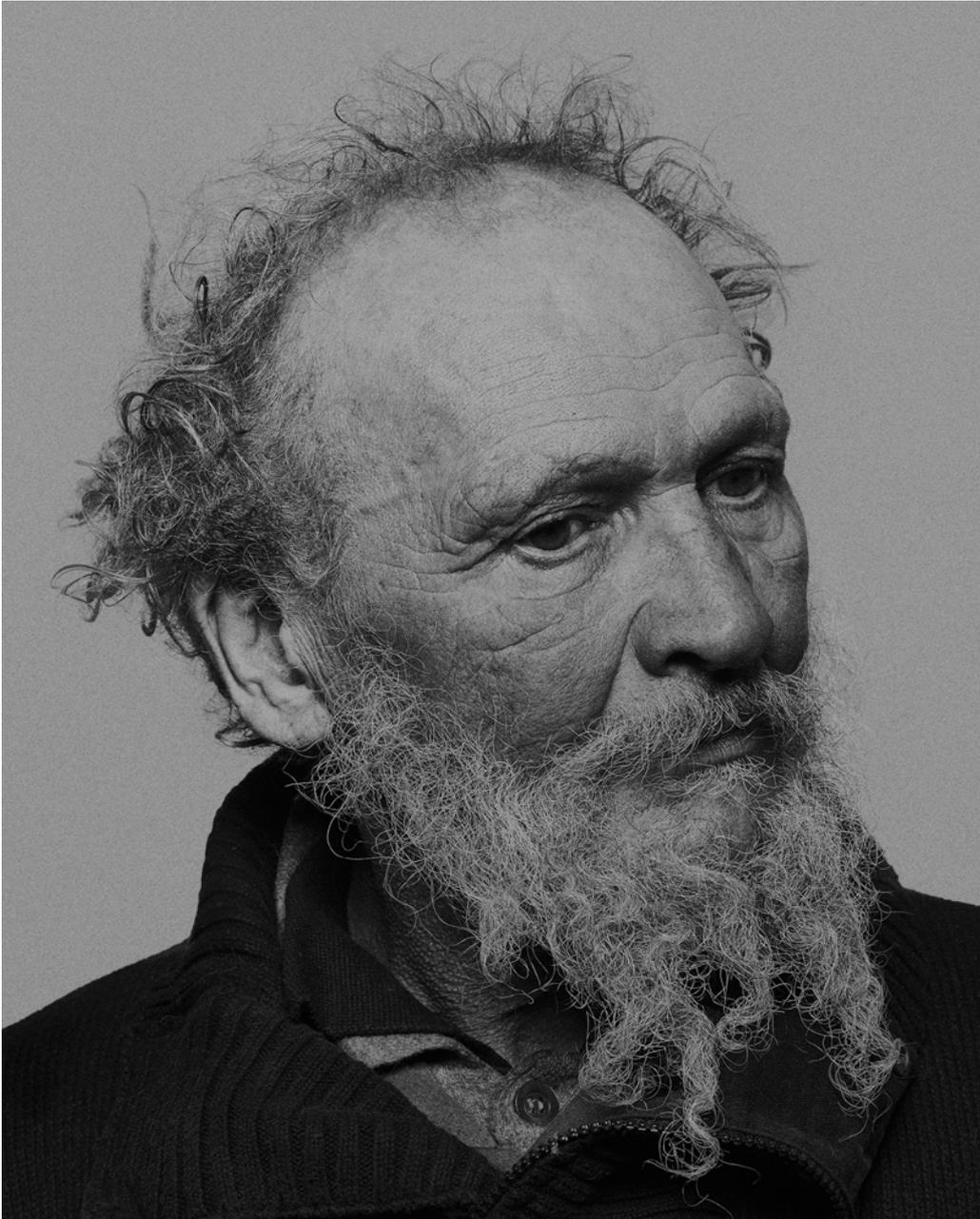
Piero Martinello. Radicalia

Espace Images Vevey, Vevey, 05.10. – 12.11.2017

www.images.ch

La radicalité est " ce qui appartient à la nature profonde, concerne le principe premier, est relatif à l'essence ". Parti de cette définition du *Grande dizionario della lingua italiana*, Piero Martinello (1985, IT) a parcouru l'Italie à la recherche d'hommes et de femmes, qui chacun à leur manière et pour différentes raisons, ont adopté des valeurs et des modes de vie radicaux. Idiots du village, saints et dévots, gangs de mafiosi, religieuses cloîtrées et raveurs extatiques : tous symbolisent différents parcours de vie en marge des conventions et des normes.

Conçu comme une mosaïque de photos de famille, le projet se retrouve dans un livre-album articulé en cinq chapitres : *Déviance*, *Dévotion*, *Destruction*, *Contemplation* et *Evasion*. Dans cette galerie de portraits, le médium photographique se manifeste autant dans sa forme purement artistique que dans son usage vernaculaire comme la photo passeport, l'image pieuse ou le cliché d'identité judiciaire. Par un accrochage disparate où se côtoient une multitude de cadres hétéroclites, le photographe réactive toute une imagerie du folklore italien et reconnecte ainsi ses sujets avec la collectivité.



© Piero Martinello, de la série *Radicalia*, 2015. Courtesy Espace Images Vevey

S'inscrivant dans la mouvance de la nouvelle photographie documentaire, son travail engage une réflexion sur la marginalité et sa stigmatisation par l'establishment, tout en questionnant le poids des stéréotypes et leurs représentations dans nos sociétés.

Né en 1985 à Schio, Italie, Piero Martinello s'est formé à la Fabbrica, le centre de recherche en communication du groupe Benetton, où il collabore notamment au magazine *Colors* dans le cadre de campagnes publicitaires pour la marque et de projets de sensibilisation pour l'Organisation mondiale de la Santé. Il vit et travaille aujourd'hui à Venise. Son travail a récemment été exposé au Moscow Museum of Modern Art, au Dictateur à Milan, au Foto-Forum de Bozen et aux Rencontres d'Arles. Piero Martinello a participé au Grand Prix Images Vevey 2017/2018.

Publication : Lauréat du Photo Folio Review 2015 aux Rencontres d'Arles, ce projet a fait l'objet d'une publication éditée par l'artiste. En 2016, le livre *Radicalia* a figuré dans la liste des 35 meilleurs livres de photographie de l'année, sélectionnés par le prestigieux *TIME Magazine*.

Source : dossier de presse



© Stefan Burger, Sans titre, 2016, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern

Stefan Burger

Kunsthalle, Berne, 14.10. – 10.12.2017

www.kunsthalle-bern.ch

Beaucoup d'artistes ont testé la résistance du matériau ces dernières années. Apparemment, cette recherche semble être un moyen d'éviter l'ennui causé par les surfaces maintenant trop familières d'un monde transformé par le numérique. Ce qui est également recherché, c'est le moment qui échappe à son contrôle, le moment où le matériau artistique et les outils employés commencent à parler eux-mêmes et interviennent dans le processus de formation de l'œuvre. La quête artistique porte sur la question – traitée en philosophie par le "réalisme spéculatif" – de la quantité d'intervention humaine nécessaire au bien-être de la planète Terre. Mais l'artiste Stefan Burger se consacre à la photographie analogique traitée en chambre noire pour des raisons tout à fait différentes. Peut-être l'étape du laboratoire n'était-elle pas nécessaire ? Toujours est-il qu'elle a révélé un nouvel aspect de la créativité de Stefan Burger, qui se démarque nettement de ce qu'on croyait savoir de lui. L'humour bien connu de l'artiste est maintenant remplacé par le charme subtil de l'objet botanique et, dans certaines photos, par une profondeur surprenante. Une profondeur trompeuse, cependant, qui semble former des surfaces presque magiques. Stefan Burger (1977, CH) est diplômé de la Haute école d'arts de Zurich, ZHdK.



© Stefan Burger, Sans titre, 2016, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern



© Stefan Burger, Sans titre, 2017, tirage gélatino-argentique sur papier baryté. Courtesy Kunsthalle Bern ; photo : Gunnar Meier



© Stefan Burger, vue de l'exposition à la Kunsthalle Bern. Courtesy Kunsthalle Bern ; photo : Gunnar Meier



© Alexandre Haefeli, de la série The company of Men, 2016. Courtesy Photoforum Pasquart

Disruptive Perspectives

Photoforum Pasquart, Bienne / Biel, 22.09. – 19.11.2017
www.photoforumpasquart.ch

Avec : Barbara Davatz, Zachary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya, Lorenzo Triburgo

Disruptive Perspectives est une exposition qui se concentre sur la notion de genre, un aspect de l'identité humaine qui s'exprime et se comprend souvent à travers des indicateurs visuels. Les artistes exposés explorent, au moyen de la photographie, le genre en tant que langage vivant au sein duquel s'articulent une multitude d'identités, qui ne peuvent être caractérisées de manière appropriée par la simple opposition binaire masculin/féminin. Plutôt que d'interpréter l'identité comme fixe et invariable, les œuvres présentées considèrent le genre comme une négociation constante façonnée par la psyché, le passage du temps et la relation complexe entre soi et les autres. En proposant de riches portraits de désires, de rêves et de difficultés, les travaux de Barbara Davatz, Zachary Drucker, Jess T. Dugan, Alexandre Haefeli, Laurence Rasti, Leonard Suryajaya et Lorenzo Triburgo évoquent la lutte existentielle pour connaître sa propre identité véritable et de gérer petit à petit les diverses manifestations, publiques et privées, de son identité. En travaillant dans une époque complexe – alors que le spectre des différentes identités se diversifie et s'élargit, devenant de plus en plus visible et accepté, alors que dans la réalité des faits, l'égalité des droits reste encore hors d'atteinte – ces artistes naviguent dans un espace entre la validité et l'anonymat avec une grande sensibilité. En même temps, leurs travaux dévoilent des aspects de leur vie privée et celle de leurs sujets, et par cette volonté même, nous invitent à l'empathie. Tour à tour triomphantes ou tristes et bouleversantes, les œuvres choisies incluent le genre et la sexualité comme une panoplie de variations potentielles – qui reflètent pour chacun de nous les complexes influences des autres, de l'image et de soi. Curatrices : Nadine Wietlisbach, Photoforum Pasquart, et Allison Grant, MoCP, Columbia College, Chicago).



© Laurence Rasti, Sans titre, de la série Il n'y a pas d'homosexuels en Iran, 2014

Laurence Rasti. *Il n'y a pas d'homosexuels en Iran*

" Un individu se définit comme tel grâce à la notion d'identité. Elle lui permet de se construire sur le plan social, mais également personnel. Cependant, si cette liberté lui est interdite dans son propre pays, il ne lui reste plus que la fuite. À Denizli, petite ville de Turquie, des centaines de réfugiés homosexuels iraniens transitent : ils mettent leurs vies en pause dans l'attente de rejoindre, un jour, un pays d'accueil où ils pourront librement vivre leur sexualité. Ce travail questionne les notions fragiles d'identité et de genre. Dans ce contexte d'incertitude, il redonne à ces gens un visage que leur pays leur a momentanément volé. "

Alexandre Haefeli. *The company of Men*

" Répondant au désir de voir, la photographie a toujours été révélatrice de fantasmes. S'appuyant sur ce constat, *The company of men* explore les multiples facettes des représentations de l'érotisme et du nu masculin, souvent peu présentes mais très codifiées. Evoluant dans un fantasme d'innocence et de consommation de pureté, la figure fétiche et récurrente du corps masculin devient source de sensations charnelles; elle s'expose aux projections et regards de son observateur, amoureux ou voyeur. Entre romantisme et sexualité, suggestion et révélation, une invitation est lancée : celle de regarder, d'imaginer, de désirer. "

Sources : <http://www.ecal.ch/fr/2514/formations/bachelor/photographie/descriptif/il-n-y-a-pas-d-homosexuels-en-iran>
<http://www.ecal.ch/fr/2927/formations/bachelor/photographie/descriptif/the-company-of-men>



© Cécile Hesse et Gaël Romier, Napperons, 2016. Courtesy Le Crochetan

Barbarians

Galerie du Crochetan, Monthey, 25.08. – 22.12.2017

www.crochetan.ch

Cécile Hesse (1977, FR) et Gaël Romier (1974, FR) vivent et travaillent ensemble depuis 1998. Ils se rencontrent à l'École d'Arts Appliqués de Vevey (CEPV), où ils obtiennent leur diplôme de photographie en 2000. Après quelques années de vie urbaine, ils s'installent dans une habitation isolée en Auvergne. Cette étape importante crée les conditions d'un huis clos propice à l'élaboration de leur production commune. Intimité et altérité sont des enjeux importants de leur production, dont l'inspiration puise dans un quotidien parfois doux, parfois féroce. En résidence au Centre d'Art et de Recherche Gwinzegal depuis 2015, ils explorent une forme de barbarie silencieuse, une langue étrangère nous proposant des images muettes, criant pourtant comme des nouveau-nés.

Curatrice : Julia Hountou

Source : dossier de presse



© Cécile Hesse et Gaël Romier, L'Œil Sofa, 2012. Courtesy Le Crochetan

" Nous étions nus et les mains vides.
Il fallut fourbir quelques armes et outils,
et puis prendre la route.
À présent, notre équipement est regardé.
En chemin, on voit les hampes qui fleurissent,
toujours plus nombreuses.
Voilà bientôt des sceptres et bâtons
de procession.
C'est un voyage perpétuel et de temps à
autre, la barbarie nous tend ses petits miroirs.
Les langues se mélangent, s'ignorent ou
s'affrontent.
On se souvient des chiens nus, méchants
et magnifiques.
Oui, la barbarie est bien au chaud, au creux
de notre ventre. "
Cécile Hesse & Gaël Romier



© Cécile Hesse et Gaël Romier, Nid, 2017. Courtesy Le Crochetan

Extraits du texte de Julia Hountou

" Œuvrant de concert, le couple d'artistes français Cécile Hesse et Gaël Romier conçoit son travail photographique telles des énigmes visuelles au sein desquelles plane une étrangeté scénographiée avec une extrême minutie et une rigueur implacable. La Galerie du Crochetan présente *Barbarians*, série inédite qui convoque de nouveau l'insolite et l'incongruité.

Dans leurs photographies soigneusement agencées, la mise en scène de chaque personnage ou objet est rigoureusement étudiée et laisse imaginer un monde chargé d'une histoire secrète connue des seuls protagonistes, reliés entre eux par de menus détails. Immenses et collées à même les cimaises à l'occasion de l'exposition, les images évoquent, dans une certaine mesure, l'écran de cinéma, ce miroir extraordinaire qui donne l'impression d'exacerber nos sensations ; elles encouragent la projection interprétative ; chacun peut y dessiner ses désirs et fantasmes. L'arrière-plan sombre tire quant à lui les « tableaux » vers une abstraction qui absorbe les formes et accentue le sentiment d'introspection. Ainsi fixés par l'objectif, les différents éléments semblent à la fois proches et lointains, familiers et étrangers. La façon dont ils se détachent sur le noir les auréole tout en les plaçant hors de portée.

Les artistes s'attachent à conserver des objets quotidiens qu'ils croisent au cours de leurs pérégrinations, tels de précieux témoins de leur histoire, et les choisissent dans leur entourage proche. Particulièrement sensibles à leur pouvoir évocateur, ils ne se lassent pas d'échafauder des intrigues à partir de leurs trouvailles (bouillottes électriques, télécommandes, ceintures, toques en fourrure...). Selon une démarche projective, ces objets acquièrent un caractère anthropomorphique. Hesse & Romier mènent en effet une réflexion sur les transferts, le rapport aux biens matériels, leur symbolique et la manière dont on se les approprie ou s'en détache. Tel le reflet de nos émotions, de nos sensibilités et de nos croyances, nous nous identifions à ces éléments. La perception que l'on en a dépend de l'expérience personnelle de chacun ; ils peuvent réactiver des souvenirs d'enfance ou familiaux. Abandonnés, ils révèlent aussi comment l'homme peut les désinvestir du symbolisme ou de la charge affective qu'il leur avait, jadis, octroyés le plus subjectivement du monde. [...]



© Cécile Hesse et Gaël Romier, *Seau d'Os*, 2017. Courtesy Le Crochetan

Inquiétante étrangeté

Interroger la photographie dans son pouvoir de représentation revient à formuler la question du jeu entre réalité et fiction. Avec les composants du quotidien, Hesse & Romier bâtissent une « intrigue » visuelle en recourant à l'attrait du bizarre et de l'étrange. Préparées et réalisées pas à pas, tels les lents rituels d'un culte secret, ces images suggèrent les processus oniriques, à déchiffrer comme un rébus. Apparemment dénués de rapport entre eux, les objets sont utilisés de façon à faire jaillir l'inattendu, réveiller notre inconscient, mais aussi susciter des associations poétiques. Telles les œuvres surréalistes, ces « rencontres » baignées d'une « inquiétante étrangeté »* sont non seulement visuellement attrayantes, mais nous déroutent délibérément tout en nous interpellant. Par exemple, la télécommande – métaphore du contrôle – se fait hybride ; juchée sur ses pinces de crustacés, elle semble prête à bondir pour nous attaquer ou prendre la fuite. La surprise est d'autant plus intense qu'elle provient de ce qui devrait a priori rassurer. [...]

Sous le vernis de la civilisation

Interrogeant la barbarie dans cette nouvelle série comme en atteste son titre, Hesse & Romier en explorent diverses strates, de la plus petite incommodité quotidienne à la violence, la cruauté ou la colère, en passant par les frustrations. Dans une société organisée, le lien entre les hommes est extrêmement fragile, et il suffit de quelques jours, parfois de quelques heures, pour que la sauvagerie des comportements rejaillisse. « Il n'est pas un signe ou un acte de civilisation qui ne soit en même temps un acte de barbarie. »** Sous le vernis de la civilisation, et malgré notre évolution, nous sommes restés des animaux guidés par nos instincts. « L'être humain est, au fond, un animal sauvage et effroyable. Nous le connaissons seulement dompté et apprivoisé par ce que nous appelons la civilisation. »*** "

Julia Hountou, Docteur en histoire de l'art et curatrice, responsable de la Galerie du Crochetan

Source : dossier de presse

* Sigmund Freud, *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, (*Das Unheimliche*, 1919), Paris, Gallimard, coll. Folio Essais, 1995, 342 p. ; p. 209-263

** Edgar Morin, *Culture et barbarie européennes*, Paris, Bayard, coll. essais, 2005, p. 12.

*** Arthur Schopenhauer



© Cécile Hesse et Gaél Romier, Barbarians, 2017, vues de l'exposition au Crochetan, Monthey. Courtesy Le Crochetan



© Cécile Hesse et Gaël Romier, Barbarians, 2017, vues de l'exposition au Crochetan, Monthey. Courtesy Le Crochetan



© Michael Wolf, de la série Architecture of Density, Hong Kong, 2003-2014. Courtesy Biennale dell'immagine

Biennale dell'immagine. Bi10 – Borderlines. Città divise/Città plurali

Chiasso et plusieurs lieux d'exposition au Tessin, 07.10. – 10.12.2017

www.biennaleimmagine.ch

La 10^{ème} édition de la Biennale dell'immagine, Bi10, traite des thèmes de la ville, divisée et plurielle, et des frontières. La manifestation, inaugurée à Chiasso, propose des expositions, des rencontres et des projections dans tout le Tessin, au long d'un itinéraire idéal qui part de la frontière suisse en direction du nord : Bruzella, Balerna, Ligornetto, Capolago, Lugano, Morbio, Porza, Giubiasco et Minusio.

La Biennale de l'image est de retour et, fidèle à son ambition de constituer un temps de réflexion sur notre mode de vie contemporain, elle entend explorer une fois encore un thème de grande actualité. Jamais comme aujourd'hui, les villes n'ont été au centre de la chronique quotidienne : cibles d'attentats, théâtre de tensions sociales, buts de flux migratoires intenses, témoins et complices d'une distribution déséquilibrée des richesses, elles sont confrontées aux limites de leur propre développement et aux mutations cruciales qui marquent notre époque. Au cours de cette dixième édition, photographes et artistes abordent la ville comme un observatoire privilégié des transformations en cours.

Des impressionnantes métropoles asiatiques de Michael Wolf au Berlin surprenant que révèlent, presque trente ans après la chute du Mur, Giuseppe Chietera, Roberto Mucchiut, Domenico Scarano et Fabio Tasca, en passant par les grincements qui affectent la cohabitation à la frontière italo-suisse avec Paola Di Bello et Giacomo Bianchetti et les portraits d'Angélica Dass aux infinies nuances de couleur qui donnent sa beauté à notre différence, la Bi10 réunit indices et visions, interroge stéréotypes et lieux communs, suggère pistes de réflexion et parcours possibles pour partager à travers les images l'esprit du temps présent. Ce sont les expositions réalisées par la Biennale dell'immagine.

Citons en plus, parmi les nombreux organismes publics et privés avec qui la Bi10 collabore, Chiasso_culture in movimento (pour *Humanae*) et le m.a.x. museo del Centro Culturale Chiasso (pour l'exposition *Oliviero Toscani. Immaginare*), le musée Vincenzo Vela de Ligornetto (pour plusieurs initiatives, dont la projection accompagnée au piano de Berlin, *Die Sinfonie der Grossstadt*, de Walter Ruttmann) et la Hupac SA de Chiasso (pour la présentation du nouveau livre de Gian Paolo Minelli consacré aux cinquante ans d'activité de l'entreprise dans le secteur du trafic intermodal européen). Les liens de la Biennale dell'immagine sont aussi fructueux avec les autres associations culturelles de la ville, comme le ciné-club du Mendrisiotto et ChiassoLetteraria.



© Michael Wolf, de la série Tokyo Compression, 2011. Courtesy Biennale dell'immagine

Que se passe-t-il si le territoire symbole de la cohabitation, de la pluralité et de la diversité devient un espace éclaté, polarisé, traversé par des lignes de démarcation réelles et symboliques ? Et quel développement sera possible si, au lieu d'être un point de rencontre où se crée du collectif, l'espace public devient une zone de fermeture et de refus ? Le grand attrait que l'univers urbain a toujours exercé disparaîtra-t-il devant les sentiments de peur et d'insécurité qui dominent le monde globalisé ou sera-t-il accru par des opportunités nouvelles jusque-là insoupçonnables ? Telles sont les questions qui fondent la Bi10.

L'événement est organisé par l'ABi, Associazione Biennale dell'immagine, créée en 2015.

Source : dossier de presse



© Angelika Dass, de la série *Humanæ*, 2012-en cours. Courtesy Biennale dell'immagine

Au programme :

Life in Cities : Michael Wolf, Spazio Officina

Berlin. Moving Still :Giuseppe Chietera, Roberto Mucchiut, Domenico Scarano, Fabio Tasca, Sala Diego Chiesa

Al limite : Paola Di Bello : *Chiasso-Ponte* & Giacomo Bianchetti : *Flow/Flusso*, Ex Bar Mascetti

Humanæ : Angélica Dass, Chiasso_culture in movimento piazzale di fronte alla Sala Diego Chiesa

American Dream, Fondazione Rolla

Into the Landscape : Filippo Brancoli Pantera, Cons Arc / Galleria

I regni di Elgaland–Vargaland (KREV) : Leif Elggren, Carl Michael von Hausswolff, Spazio Lampo / Associazione Grande Velocità

Parhélie : Daniela Droz, Casa Pessina

Immaginare : Oliviero Toscani, m.a.x. museo

Immorefugee, Defrost Studio, Marco Tiberio, i2a - istituto internazionale di architettura

La quinta stagione : Tonatiuh Ambrosetti, Casa d'arte Miler

Tangenziali, sopraelevate e viadotti. L'archivio fotografico della IN.CO. S.p.A., Biblioteca dell'Accademia di Architettura di Mendrisio



© Domenico Scarano, 1820-Bornemannstrasse, de la série Pfand-Vuoto a rendere, 2017, tirage jet d'encre, 50x40 cm. Exposition *Berlin. Moving Still*. Courtesy Biennale dell'immagine

Unmap me : Ramak Fazel, Joe Zaldivar, Studio CCRZ

Vedute da un margine incerto–Roma rovesciata : Giuseppe Moccia La Saletta / Museo Villa Pia, Fondazione Erich Lindenberg

Diario di viaggio – Viandanti : Francesco Maria Gamba, Atelier Viandanti

Bellinzona: il fiume che unisce : Massimo Pacciorini-Job, Galleria-Job

Retratos : Raúl La Cava, Galleria Doppia V

Il nostalgico e il nuovo : Simon Roberts, Fiona Struengmann, Mirko Aretini, Giacomo Bonfante Galleria Ramo

Olivetti, Ivrea : Milo Keller, Choisi – one at a time

On/Photography 2 : Georg Aerni, Filippo Brancoli Pantera, Fabrizio Cicconi, Kai-Uwe Schulte-Bunert, Andreas Seibert in collaborazione con Cons Arc / Galleria, OnArte

Mobility of Things : Délio Jasse Spazio 1929

Città divise, Città plurali / (r)esistenze Opere del concorso : Maurizio Molgora, Bryn Marie Migliore, Marco Scesa, Sebastian Gandt, Collettivo Casa Astra, minelli&repetto, Roberto de Luca, Spazio1b

Source : www.biennaleimmagine.ch



© Filippo Brancoli Pantera, Ankara Kolej, 2011, de la série Landscapes, c-print sur dibond, 100x120 cm. Courtesy Cons Arc

Filippo Brancoli Pantera. Into the Landscape

Galleria Cons Arc, Chiasso, 09.10. – 23.11.2017
www.consarc.ch

Filippo Brancoli Pantera (1978, IT) a étudié l'histoire de l'art avant de suivre le programme d'une année en photographie documentaire et journalisme à l'ICP – International Center of Photography, New York, en 2009. L'exposition fait partie de la Bi10 – *Borderlines. Città divise/Città plurali*. Fidèle à la réputation de la photographie de paysage italienne contemporaine (Massimo Vitali, Walter Niedermayr, Olivo Barbieri, entre autres), Filippo Brancoli Pantera interprète le thème de la Biennale dell'immagine en posant un regard neuf

Source : dossier de presse



© Frank Gohlke, Queens, New York, de la série Landscapes of Longing, 2003, tirage gélatino-argentique, 22.5x31.8 cm. Courtesy Fondazione Rolla

American Dream

Fondazione Rolla, Bruzella, 07.10. – 10.12.2017

www.rolla.info

Cette quatorzième exposition dans l'ancien jardin d'enfants de Bruzella, siège de la Fondation Rolla, présente des photographies issues de la collection privée de Rosella et Philip Rolla. L'expression *American Dream / Rêve américain* fut utilisée par l'historien américain James Truslow Adams dans son livre publié en 1931, *The Epic of America*. Alors que les USA traversaient la Grande Dépression, l'historien fit appel à cette expression pour décrire la complexité des convictions, des croyances religieuses, ainsi que des attentes sociales et politiques du peuple américain. L'exposition réunit des photographies illustrant le développement de l'Amérique sur les plans socio-économiques comme culturels des années 1950 à aujourd'hui. Les images furent réalisées par des artistes célèbres tels que : Robert Adams, Lewis Baltz, Richard Benson, Margaret Bourke-White, William Eggleston, Steve Fitch, Lee Friedlander, Frank Gohlke, Anthony Linck, Christopher Morris, Putnam & Valentine, Robert Rauschenberg, Ezra Stoller, Beat Streuli, Hiroshi Sugimoto, George A. Tice, Henry Wessel. L'exposition fait partie de la Bi10 – *Borderlines. Città divise/Città plurali*.

" The American dream was never my dream. I gave it up for good in 1962, when my university studies had come to an end. It happened during a meeting with some representatives from IBM, who were offering me a professional future with them. They were presenting their own version of the American dream which, at that time, was the norm. The path to success was laid out in every detail: a model wife, climbing up the company ladder and, in order to better reach the upper rungs, the total renunciation of one's original social class. All this was described in minute detail. Faced with these expectations, I left for Turin to try to become the best artisan I could be. As far away as I could be from the American dream. [...]

I love America, that's why I turned down the American dream. "

Phil Rolla (interview réalisée par Christian Marazzi)

Publication : le catalogue contient un essai de Christian Marazzi en conversation avec Philip Rolla, qui parle de ses expériences personnelles, à l'époque où il étudiait à l'Université de Santa Clara.

Source : dossier de presse



© Michael Wolf, Tokyo Compression #156, 2010, tirage pigmentaire d'archive sur papier Hahnemühle, 50.8x40.6 cm. Courtesy Christophe Guye

Michael Wolf. Life in Cities – continued

Christophe Guye Galerie, Zurich, 29.09.2017 20.01.2018

www.christopheguye.com

Michael Wolf (1954, DE) présente sa deuxième exposition personnelle à la Galerie Christophe Guye, après *Life in Cities* en 2011. *Life in Cities – continued* permet de découvrir des œuvres tirées des séries consacrées à l'espace urbain, et notamment l'architecture et la culture vernaculaire des métropoles : *Architecture of Density*, *Night*, *Paris Rooftops*, *Tokyo Compression*, *Transparent City* ainsi que l'installation *Informal Solutions*. Après avoir grandi en Europe et au Canada, Michael Wolf a longtemps travaillé en Asie.

Source : dossier de presse



© Michael Wolf, Night #19, 2004, c-print, 121.9x152.4 cm. Courtesy Christophe Guye

" Originaire de Munich, Wolf a vu du pays avant de poser son baluchon à Hongkong en 1994. Longtemps, cependant, il ne prête aucune attention à l'ancienne colonie britannique, qui ne lui sert que de base arrière pour les reportages qu'il effectue en Chine, à la demande du magazine *Stern*. Mais, en 2003, l'épidémie de Sras, qui sème la panique sur le territoire, a une incidence inattendue : alors que bon nombre de ressortissants étrangers (dont sa femme) prennent la poudre d'escampette, Michael Wolf, lui, décide non seulement de rester, mais aussi d'embrasser sous un angle à la fois architectural et sociologique cet environnement familier qui avait fini par lui paraître insignifiant.

« La différence entre le voyeurisme et la photographie » relève alors de la « coquetterie sémantique » pour ce disciple d'Eugene Smith. Objectif : du lieu de travail aux ruelles mornes et intérieurs spartiates, documenter l'existence de ces prolos auxquels on n'a pas coutume de prêter attention. Accroché dans la nef de l'église, son projet au long cours (2003-2014), *Architecture of Density*, se focalise sur des façades de gratte-ciel qui, saturant le cadre, se caractérisent de loin par de chatoyantes bandes de couleurs, verticales ou horizontales, avant de révéler, à mesure qu'on s'approche, la réalité d'existences compressées dans ce qu'on nommait jadis des cages à poules. Car s'il lui arrive de succomber au charme intemporel des toits de Paris, le Bavarois expatrié, déjà récompensé par deux prix World Press, n'a pas son pareil pour cerner la rudesse plébéienne des mégapoles, où il s'agira tantôt de se raccrocher au système D (voir sa collection de chaises rafistolées, partiellement montrée à Arles), tantôt de subir une promiscuité effarante, à l'instar de ces visages écrasés sur les vitres de rames de métros bondées. Un propos qui culmine dans l'installation *The Real Toy Story*, constituée de milliers de jouets en plastique agglomérés sur un mur, au milieu desquels s'incrustent les portraits inexpressifs d'ouvriers chinois qui les fabriquent. Une dénonciation virulente, cependant qu'ambiguë, puisqu'à travers l'achat compulsif de tous ces objets cheap – dont enfant, dit-on, il fut privé –, Michael Wolf contribue implicitement à nourrir le système qu'il dénonce."

Gilles Renault, envoyé spécial à Arles, *Libération*, 13.08.2017, extrait

Sources : <https://www.rencontres-arles.com/fr/expositions/view/151/michael-wolf>
http://next.liberation.fr/arts/2017/08/13/arles-michael-wolf-et-les-mefaits-du-logis_1589766



© MSHR, Source Fold Compound Generator – Unit 1, 2017

Situations #90-100. Immersive

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 23.09. – 26.11.2017
situations.fotomuseum.ch

Avec : MSHR, Aram Bartholl, Alan Bogana, Hasan Elahi, Adrian Flury, Noémie Goudal, Kamilia Kard, Ed Ruscha et un workshop de Karim Ben Khelifa en collaboration avec la Hochschule Luzern.

La thématique en cours, *Immersif*, renvoie non seulement à l'expansion immersive des médias et pratiques photographiques, mais aussi à l'actuel état d'immersion comme forme fondamentale de notre perception médiatisée du monde qui nous entoure. Aujourd'hui, nous avons des infrastructures numériques, des réseaux et des mondes visuels – multi-couches et entrelacés – à travers lesquels nous naviguons constamment avec nos *smartphones* ou nos écrans tactiles. Nous vivons dans des nuages de données (*data clouds*). Nos identités se transforment en profils constitués de préférences, de recherches et de liens qui échappent de plus en plus à notre contrôle.

Le Fotomuseum Winterthur a lancé au printemps 2015 un nouveau format d'exposition intitulé *Situations*, qui permet une interaction entre espaces physiques et virtuels. Une "situation" peut être une image photographique, un film, un texte, une capture d'écran comme la présentation d'un livre de photo, une conférence sur skype ou une performance. Les *Situations* permettent d'explorer le devenir de l'image photographique avec une programmation dynamique qui puisse être en phase avec les développements actuels de la culture visuelle et permette d'expérimenter les interactions entre l'espace concret du musée et l'univers du numérique, en particulier internet. Comme un laboratoire de recherches, les *Situations* examinent les processus photographiques dans un large contexte visuel comme culturel et remettent en question notre compréhension de la photographie. La programmation des *Situations* s'élabore par regroupements thématiques, au rythme de cinq thèmes par année.

Curateur digital : Marco De Mutiis

Source : dossier de presse



© Noemie Goudal, The Passage, 2008, de la série Island



© Alexander Remnev, *Need Adrenaline!*, 2014. Courtesy Fotomuseum Winterthur

The Hobbyist. Les hobbies photographiés et la photographie comme hobby

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 09.09.2017 – 28.01.2018

www.fotomuseum.ch

Avec des œuvres de : Kenneth Anger, Diane Arbus, Benedikt Bock, Mohamed Bourouissa, Chris Burden, Ricardo Cases, Bruce Davidson, David De Beyter, Jeremy Deller/Alan Kane, Glen Denny, Jeff Divine, Craig Fineman, Robert Frank, Fuzi, Alberto Garcia-Alix, William Gedney, Kirill Golovchenko, Carol Goodden/Gordon Matta-Clark/Tina Girouard/Suzanne Harris/Rachel Lew, Volker Heinze, Stephanie Kiwitt, Les Krims, Mike Mandel, Ari Marcopoulos, Eva & Franco Mattes, Hana Miletić, Neozoon, Simone Nieweg, Jenny Odell, Bill Owens, Lotte Reimann, Alexander Remnev, Cosmos Andrew Sarchiapone, Eckhard Schaar, Joachim Schmid, Oliver Sieber, Alec Soth et Xiaoxiao Xu.

L'exposition *The Hobbyist – Hobbys, Fotografie und Hobby-Fotografie* soulève plusieurs interrogations sur le thème des loisirs. Que se passe-t-il lorsque les photographes et les artistes intègrent les hobbies dans leur création afin de remettre en question les hiérarchies et les pratiques artistiques ? Comment les amateurs décrivent-ils leur passion grâce à la photographie, en particulier à l'ère des moyens de communication digitaux (blogs en lignes, etc.) ? Les relations entre photographie et culture des loisirs sont ici explorées de manière approfondie dans leurs complémentarité : la photographie de hobbies et la photographie comme pratique amateur.

L'exposition *The Hobbyist* examine en cinq chapitres le sens du terme hobby dans notre culture où internet semble avoir gommé la séparation entre sphères privée et publique. L'ère du tout numérique implique-t-elle la fin de cette culture des loisirs ou bien s'agit-il de voir dans les nouvelles pratiques de l'image un renouvellement de la photographie ? Sur cette base de réflexion, l'exposition met en évidence les multiples niveaux de la signification donnée aux hobbies selon les contextes et les points de vue : loisirs et travail, idéologie et consumérisme, amateurisme et professionnalisme... Le parcours historique proposé par *The Hobbyist* débute avec le mouvement hippie et les cultures d'avant-garde des années 1960 pour traverser la grande période du DIY des années 1980 et ensuite observer les pratiques actuelles.

Les loisirs ont de tout temps incarné une forme passionnée et ritualisée de l'enthousiasme. La photographie illustre à merveille ceci car les photographes naviguent souvent entre pratiques professionnelles et amateur, expert ou dilettante.

Curateurs : Pierre Hourquet, Anna Planas et Thomas Seelig

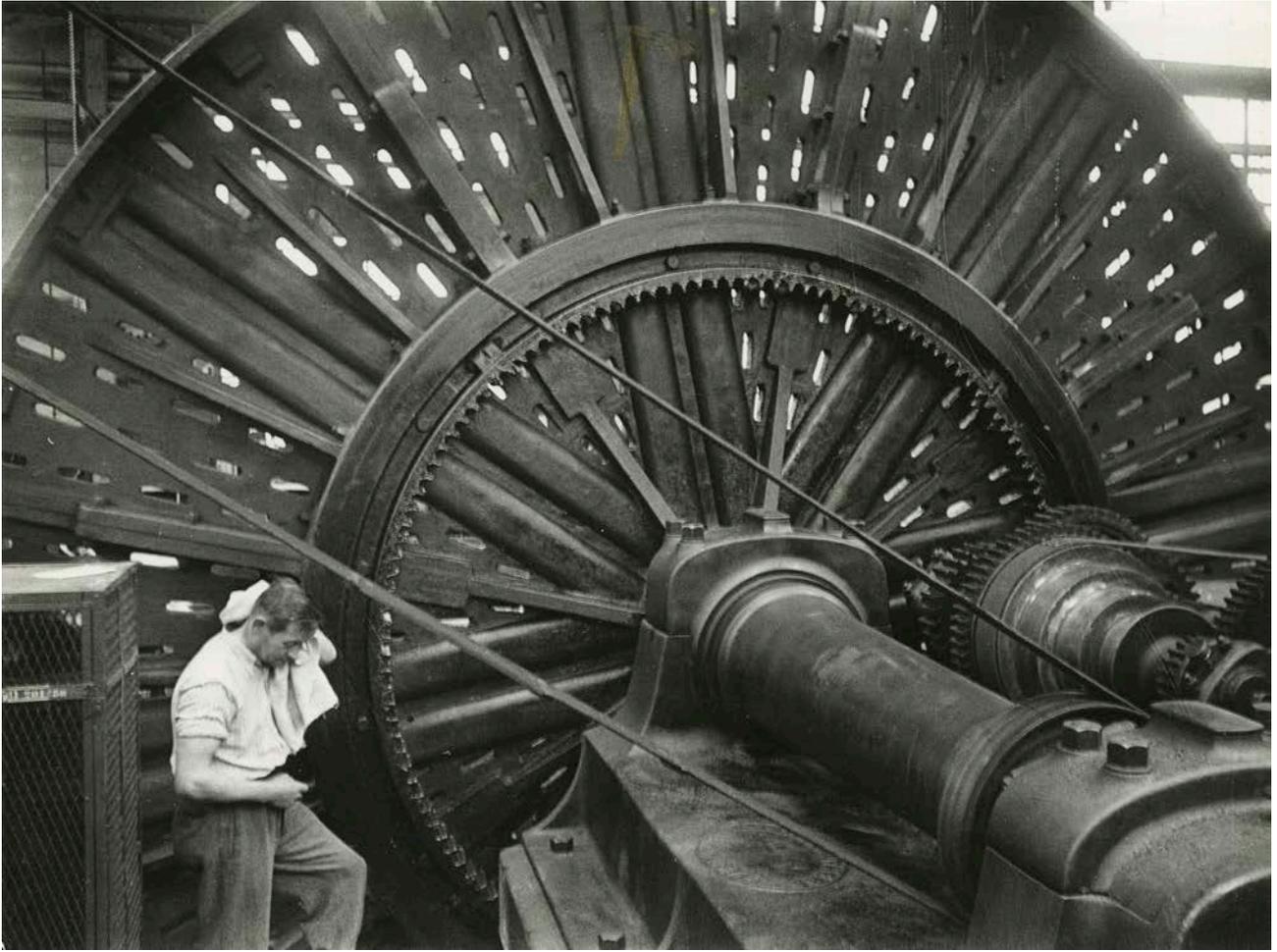


© Simone Nieweg, Hütte unter Pflaumenbäumen, Ay-sur Moselle, 2009. Courtesy Galerie m Bochum

Publication : un magazine (DE/EN) est publié à l'occasion de l'exposition *The Hobbyist* par Spector Books. Il contient des interviews avec des artistes, de brefs textes anecdotiques et des essais, notamment de Theodor W. Adorno, Olivia Baeriswyl, Jeremy Deller/Alan Kane, Thilo König, Neozoon, Evgeny Morozov, Therese Steffen, entre autres.

Événements : un riche programme accompagne l'exposition, avec des rencontres, des ateliers DIY, des lectures-performances, discussions critiques et signature de livres.

Texte : Nassim Daghighian. Source : dossier de presse



Jakob Tuggener, Tour, ateliers de construction mécanique Oerlikon, 1949 © Jakob Tuggener-Stiftung

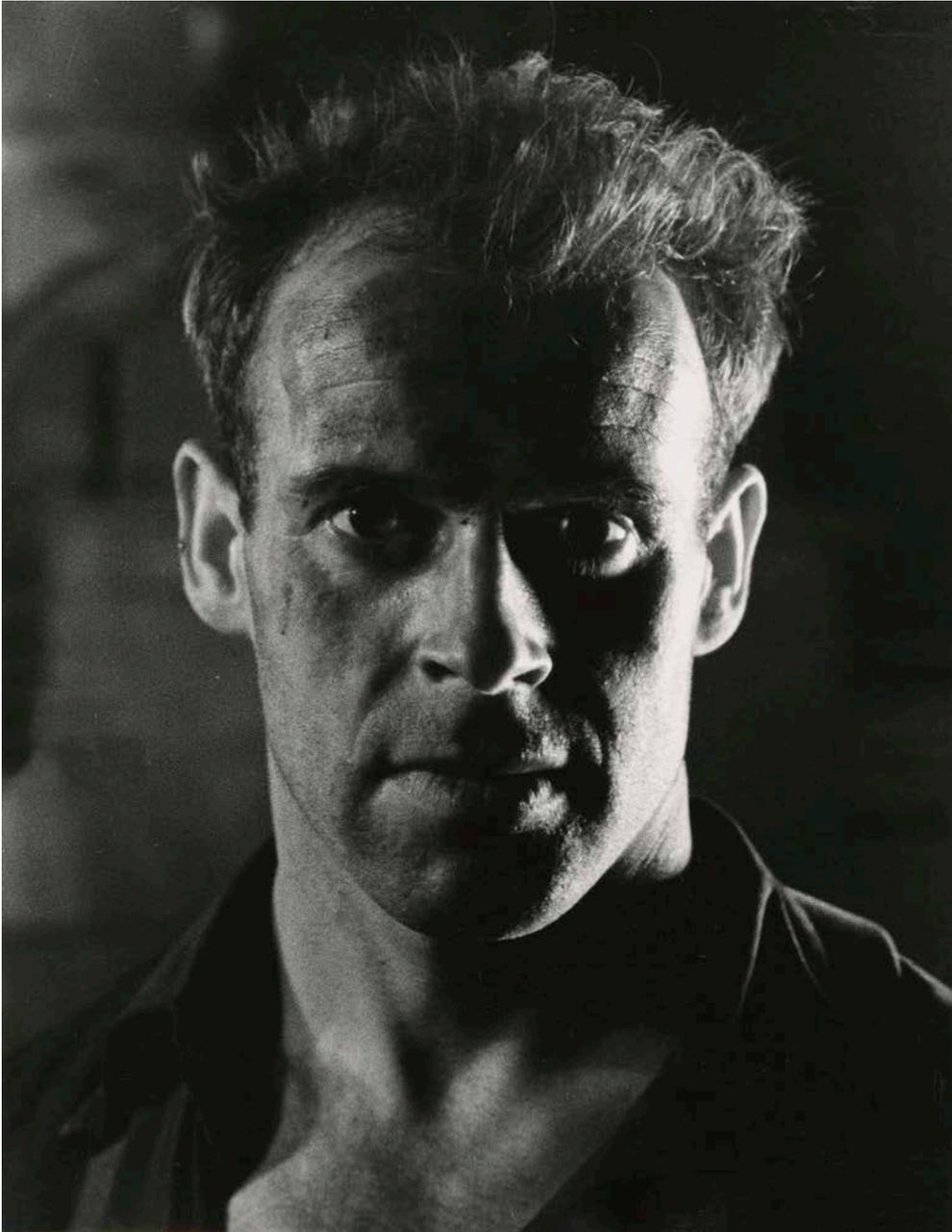
Jakob Tuggener. Le temps des machines

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 21.10.2017 – 28.01.2018

www.fotostiftung.ch

Jakob Tuggener (1904-1988, CH) fait figure d'exception dans le paysage suisse de la photographie. Ses prises de vue originales et expressives des mondainetés et bals somptueux de la bonne société sont entrées dans la légende, et son livre *Fabrik* (1943) est considéré comme un jalon dans l'histoire de l'album photographique. L'exposition *Le Temps des machines* est consacrée aux travaux photographiques et filmiques de l'artiste sur le monde du travail et de l'industrie. Des œuvres qui éclairent les développements techniques de l'époque, à l'exemple de l'industrie textile dans l'Oberland zurichois ou de la construction de centrales électriques dans les Alpes, et qui témoignent aussi de la fascination du photographe pour les machines de toutes sortes, du métier à tisser au haut-fourneau en passant par les turbines, les locomotives, les bateaux à vapeur et les voitures de course. Il aimait leur bruit, leur rapidité et leur puissance, qu'il excellait à rendre par l'image photographique. Parallèlement, il observait ces hommes et femmes qui, par leur travail, faisaient tourner le moteur du progrès technique – non sans suggérer en filigrane qu'un jour la machine pourrait remplacer l'humain.

Curateur : Martin Gasser



Jakob Tuggener, Ouvrier, ateliers de construction mécanique Oerlikon, années 1940
© Jakob Tuggener-Stiftung

Publication : une sélection de douze maquettes de livres inédites de l'artiste sont éditées en fac-similés et réunies dans un coffret publié par Steidl, Göttingen. Le coffret contient également un DVD comportant 14 court-métrages 16 mm et une brochure avec des essais de Martin Gasser et Severin Rüegg, ainsi qu'une postface de Maria E. Tuggener

Source : dossier de presse



© René Groebli, Night bed (No. 502), Paris, 1952, de la série The Eye of Love. Courtesy Bildhalle

René Groebli. L'œil magique

Bildhalle, Zurich, 26.10. – 02.12.2017
www.bildhalle.ch

Das magische Auge / L'œil magique est une exposition en l'honneur du photographe suisse René Groebli qui fête cette année ses 90 ans. Organisée en collaboration avec le curateur Daniel Blochwitz, elle présente des œuvres issues de l'ensemble de la carrière de René Groebli. Outre ses premières séries célèbres, comme *The Eye of Love* ou *Rail Magic*, le visiteur découvre ses images expérimentales jouant avec le mouvement, la couleur ou l'effet de fondu obtenu par photomontage. L'exposition met également en valeur ses œuvres moins connues, ou même oubliées, comme ses séries réalisées en Irlande et à New York à partir de la fin des années 1970. Le mélange et la juxtaposition de photographies prises sur une période de plus de six décennies, dont certaines sont de rares tirages d'époque (*vintage*), fournissent un aperçu unique de l'œuvre artistique de René Groebli, soulignant une fois de plus sa position singulière dans l'histoire de la photographie suisse.

René Groebli est né en 1927 à Zurich. Il prend ses premières photos avec un Rolleiflex en 1942 et commence à apprendre la photographie l'année suivante. En 1945, il étudie à l'école des Arts et Métiers de Zurich auprès de Hans Finsler puis se forme comme opérateur de cinéma et commence à expérimenter la photographie du mouvement. En 1949, il publie son premier livre *Magie der Schiene (Magie du Rail)*, d'une esthétique radicale par son travail sur le flou et le grain de l'image. Dans les années 1950, il travaille comme reporter pour l'agence londonienne Black Star et publie dans les grands magazines de l'époque puis ouvre un studio de photographie publicitaire et industrielle qu'il conservera jusqu'à sa retraite. Reconnu comme un maître de la couleur, il pratique tous les genres et suit les évolutions stylistiques et techniques de la photographie sur cinq décennies, dans une approche où l'avant-garde se mêle à une esthétique plus classique. En 1981, le photographe vend son fonds et s'installe en Provence où il redécouvre les possibilités du noir et blanc dans son travail personnel. En 1999, le Kunsthhaus de Zurich lui consacre une rétrospective.

Sources : dossier de presse et http://www.ewgalerie.com/assets/files/pdf/Groebli_Rene/Groebli_fr.pdf



© René Groebli, Red Wheel of a Locomotive, 1959. Courtesy Bildhalle



© Niels Ackermann, Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands, Slavoutytch, Ukraine, 1^{er} juin 2013. Zhenya et Ioulia entourés de leurs témoins, Irina et Artiom, lors de leur mariage à la mairie. Courtesy MAZ Galerie

Eleni Kougionis. Punk à l'indonésienne / Niels Ackermann. Les enfants de Tchernobyl

MAZ Galerie, Lucerne, 07.09. – 15.12.2017

www.mazgalerie.ch ; www.globetrotter.ch

Eleni Kougionis fut lauréate du Globetrotter World Photo 2015 pour sa série *Punk à l'indonésienne*. L'Indonésie s'ouvre au monde et à la musique occidentale. Un phénomène que la jeunesse accueille avec enthousiasme, provoquant ainsi l'éclatement du tissu social traditionnel. Un récit en images sur la tension qui règne entre les contraintes sociales et le désir de trouver l'épanouissement personnel.

Niels Ackermann fut lauréat du Globetrotter World Photo 2014 pour sa série *Les enfants de Tchernobyl sont devenus grands*, plusieurs fois primés. La ville de Slavoutytch a été érigée au milieu de la forêt après la catastrophe de Tchernobyl. Ses habitants travaillent encore dans les vestiges de la centrale nucléaire. Alors que la plupart des résidents ont moins de 15 ans, ce reportage se penche sur le passage à l'âge adulte dans un endroit à la singularité frappante.

Source : <https://www.globetrotter.ch/live/data/docs/fr/45080/monde-entier-16-17-Reiseplaner-fr.pdf?v=1.1>



© Eleni Kougionis, Punk à l'indonésienne, 2015. "Needle And Bitch" à Yogyakarta, Java, est un centre de communication autonome avec des ateliers créatifs et des ateliers de couture. Le collectif est actif pour défendre les victimes du sexisme et de l'homophobie. Courtesy MAZ Galerie



© Rafael Navarro, Ensueño, 2012. Courtesy Fondation Auer Ory

Rafael Navarro. Un autre regard sur le monde

Fondation Auer Ory pour la photographie, Hermance, 14.09. – 25.11.2017
www.auerphoto.com

" Rafael Navarro est un artiste espagnol qui habite aux portes d'un désert en Aragon. Nous nous sommes connus il y a plus de trente ans lors des Rencontres internationales de la photographie d'Arles. Il est un compagnon de route avec qui nous avons mené à bien quelques événements au cours du temps, dont la publication du *Catalogue raisonné 1975-1998* chez Ides et Calendes en 2000.

Auteur prolifique, il a réalisé de nombreux portfolios, privilégiant la tension à l'harmonie, tout en gardant une esthétique qui lui est propre. Il manie habilement une confrontation des signes d'où naît, des messages invisibles qui aboutissent à des ensembles d'une grande force. Il sait doser le noir et le blanc en nous donnant une belle palette de gris, la femme et la nature, le ciel et la terre, l'homme et le monde... Il évite habilement le piège de la redondance, tout en nous livrant l'angoisse de l'humain et la plénitude de la nature sans discontinuer. L'angoisse avec ses mains cramponnées à un support, ses cris, ses tensions signes de détresse, ses trous; la sensation de paix avec de larges paysages, des ciels, des arbres ou des plantes, le silence. Reste la confrontation, apportée par des routes, des troncs, des murs, des pierres, des branches... Nous retrouvons dans le travail de Rafael Navarro une très forte nécessité d'agir sur la réalité et une constante, la femme, son corps en entier ou morcelé, représentation qui atteint des aspects presque symboliques.

Rosa Olivares écrit: " Corps en fragments, avec des traitements spécifiques de lumière, en mouvement... mais en marge de cette constante, il faut dire que la présence de la femme représentée en son corps nu signifie bien davantage. Quelque chose apparaît dans les œuvres, une communion avec la nature, un pont dans la transformation du naturel en culturel, un canon de mesure, un élément de juxtaposition. En définitive, c'est peut-être un des éléments qui, avec l'idée d'abstraction, devient un des axes créatifs permanents de l'œuvre de Rafael Navarro. "

Il dit : quand je photographie, le point de départ est toujours la réalité.

Il utilise diverses techniques, pour d'une certaine façon, abstraire la réalité en vue de former d'autres réalités qui lui sont propres, jusqu'à convertir ce que l'on appelle une photographie traditionnelle en œuvre abstraite. Mais au-delà de ces techniques, du savoir-faire, de la performance des appareils et du laboratoire, il y a l'idée, le regard de l'artiste et cette nécessité de raconter ce qu'il a ressenti et cette volonté de nous transmettre ses sensations. "

Michèle Auer Ory, juillet 2017

Source : dossier de presse



© Sébastien Kohler, Portrait sur plaque de verre au collodion humide (ambrotype). Courtesy MSAP

Sébastien Kohler. Ambrotypes

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 13.09. – 14.03.2017

www.ceramuseum.ch

Né en Suisse en 1969 et établi à Lausanne, Sébastien Kohler vient du monde de la musique. Autodidacte en matière de photographie, il se passionne depuis quelques années pour le procédé argentique au collodion humide, mis au point en 1851 par le sculpteur et calotypiste anglais Frederick Scott Archer, suite aux travaux du photographe français Gustave Le Gray. Ce procédé analogique fournit d'excellents négatifs sur verre que Sébastien Kohler présente à la manière d'un ambrotype, technique brevetée en 1854 par James Ambrose Cutting aux Etats-Unis. Le principe est simple : si l'on place un négatif sur plaque de verre devant un fond noir en l'éclairant de face, celui-ci apparaît alors en positif car la lumière éclaire l'argent métallique qui constitue l'image. Cette exposition révèle le patient travail de Sébastien Kohler, sa maîtrise d'un procédé photographique du XIX^e siècle, associée à la profondeur de son regard de portraitiste. Le style très classique des portraits et l'esthétique quelque peu désuète du procédé donnent une apparence surprenante à nos contemporains.

Source : dossier de presse



© Simon Glasson (1882–1960), photographe établi à Bulle, vues stéréoscopiques, autochromes

Du relief dans la photographie

Musée gruérien, Bibliothèque, Bulle, 02.09.2017 – 14.04.2018
www.musee-gruerien.ch

La nouvelle exposition temporaire du Musée gruérien met du relief dans les images, et trompe l'œil de ses visiteurs. Consacrée à la photographie stéréoscopique, elle présente plus de 200 vues réalisées dès le milieu du XIX^e siècle par des auteurs fribourgeois en Gruyère, en Suisse romande, à Madagascar, en Argentine et au Japon.

Pour *Du relief dans la photographie*, tout le secteur «Trésors des collections» de l'institution bulloise est consacré à la photographie stéréoscopique. Les visiteurs découvriront des vues de la Gruyère en relief, en noir-blanc et en couleurs des photographes Simon Glasson et Rodolphe Bochud, des vues anonymes de Fribourg et de la Suisse romande, des images réalisées à Madagascar par Rodolphe de Bocard, en Argentine par Louis de Bocard, et les extraordinaires photographies prises au Japon au XIX^e siècle par le pionnier Pierre Joseph Rossier. Des appareils de consultation d'images en relief ont été imaginés dès 1838 par l'Anglais Wheatstone, une année avant la diffusion de la première technique photographique, le daguerréotype. L'exposition comprend cinq espaces interactifs et multimedia consacrés aux techniques photographiques qui ont permis de reproduire le réel, en couleurs et en trois dimensions.

Curateurs : Philippe Dallais et Christophe Mauron

Source : dossier de presse



© Alain Wicht, Carnaval des Bolzes. Courtesy Musée gruérien

TRADIFRI – Traditions vivantes en images

Musée gruérien, Bibliothèque, Bulle, 23.09. – 26.11.2017
www.traditionsvivantesenimages.ch www.musee-gruerien.ch

Avec : Corinne Aeberhard, Primula Bosshard, Julien Chavaille, Aldo Ellena, Luca Etter, Pierre-Yves Massot, Florence Gross, Romano Riedo, Alain Wicht

Le projet *Traditions vivantes en images* : *innover, partager, relier* pose un regard contemporain sur les traditions du canton de Fribourg, telles qu'elles se vivent aujourd'hui. Des photographes professionnels du canton ont donc été mandatés pour réaliser un travail artistique sur une tradition. Les images contemporaines font écho à celles Nicolas Repond et de Photo Glasson, choisies dans les collections du Musée. Une mosaïque présente les images et vidéos partagées par des amateurs ou par les participants et porteurs des différentes traditions. Grâce au mot-clé #tradifri que chacun peut ajouter à ses photos sur les réseaux sociaux, une mosaïque de photographies témoigne de l'intérêt que la population porte à son patrimoine immatériel. La photographe Mélanie Rouiller anime ce projet et reçoit vos images et propositions à l'adresse : info@traditionsvivantesenimages.ch Le site notreHistoire.ch présente son activité et vous propose d'archiver de manière pérenne vos propres images, qu'elles soient récentes ou tirées de vos albums personnels.

Le projet #tradifri se poursuit avec les photographes Corinne Aeberhard, Aldo Ellena, Régine Gapany, Florence Gross, et Christophe Maradan qui se sont penchés sur d'autres traditions. À suivre en 2018, lors du Carnaval des Bolzes, au musée Singinois de Tafers et au Musée de Charmey.